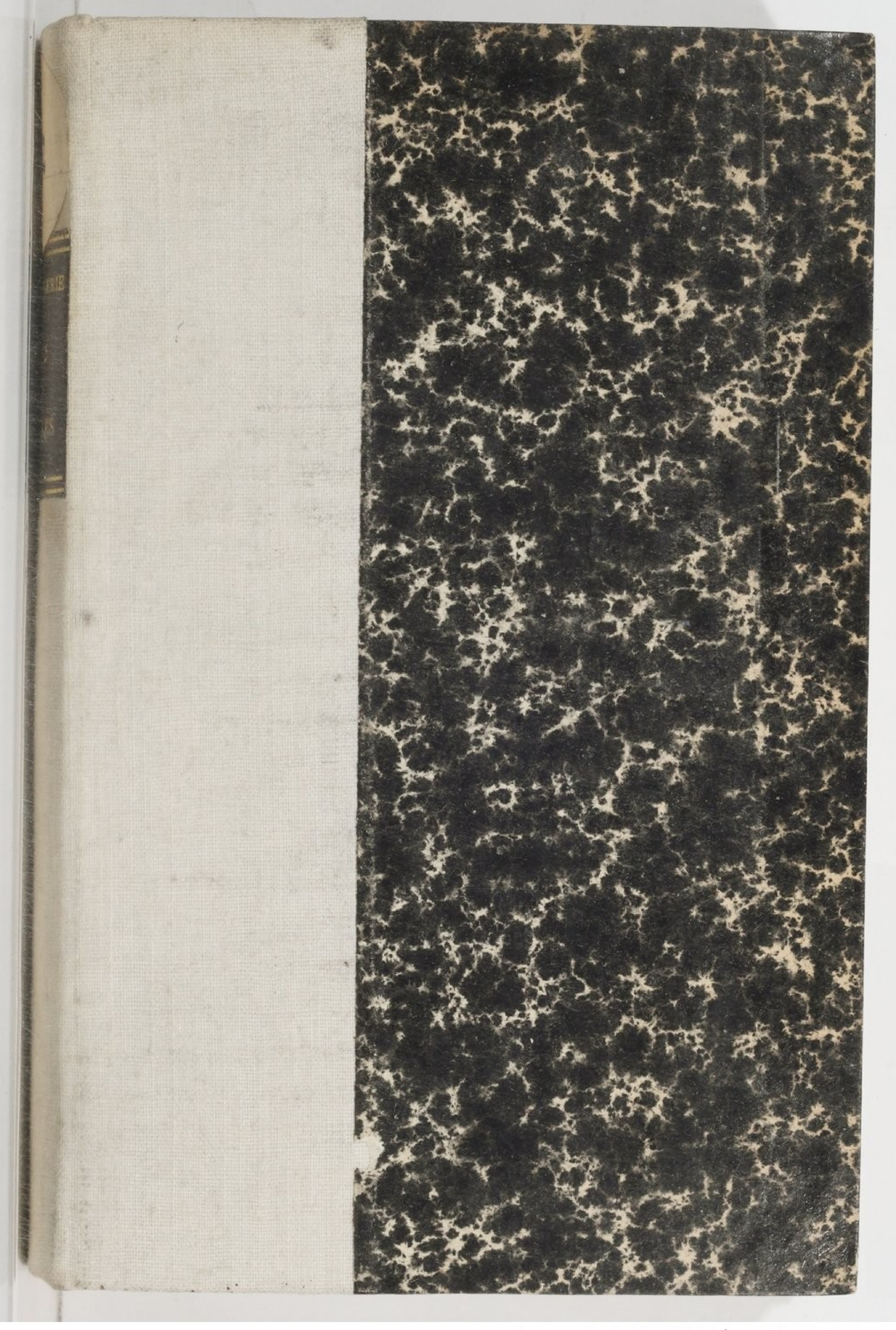
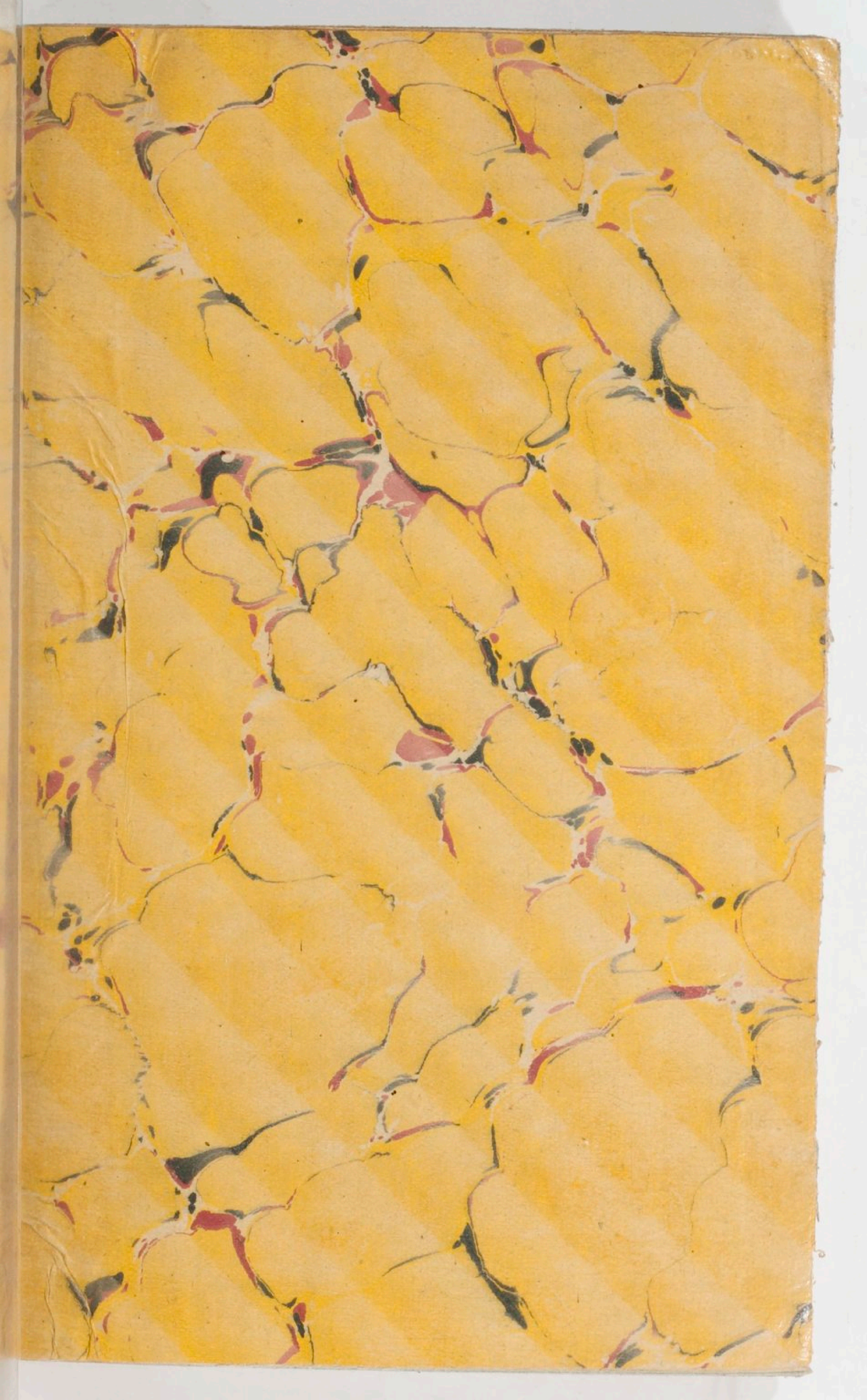
Contes et nouvelles (3e édition) / par Eugène de Margerie









COLLECTION SAINT-MICHEL

CONTES ET NOUVELLES

PAR

EUGÈNE DE MARGERIE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

G. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL
6, RUE DE MÉZIÈRES, 6.

1877

CONTES ET NOUVELLES

PARIS-AUTEUIL

IMPRIMERIE DES APPRENTIS CATHOLIQUES. — ROUSSEL

40, rue La Fontaine, 40.

COLLECTION SAINT-MICHEL

CONTES ET NOUVELLES

PAR

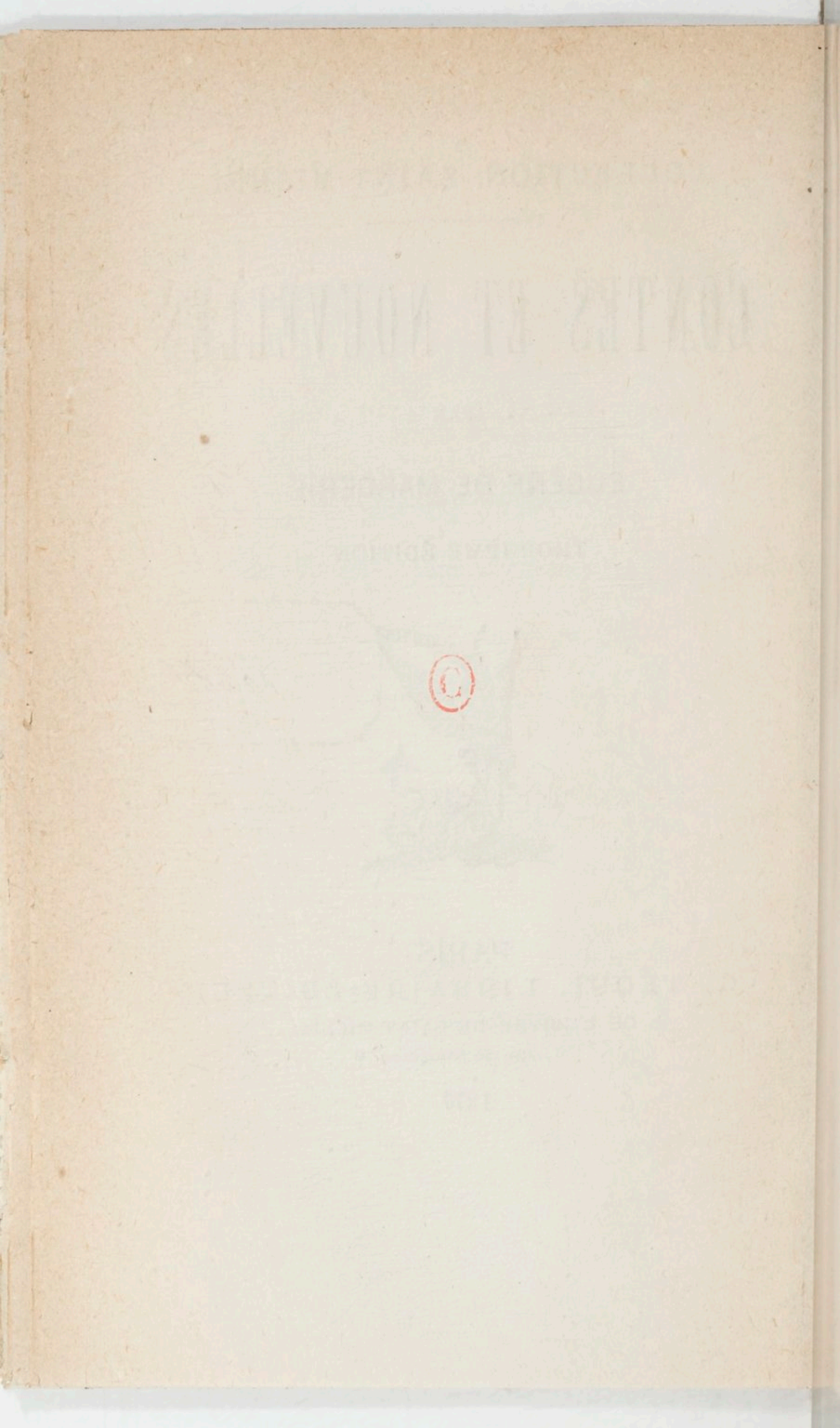
EUGÈNE DE MARGERIE

TROISIÈME ÉDITION



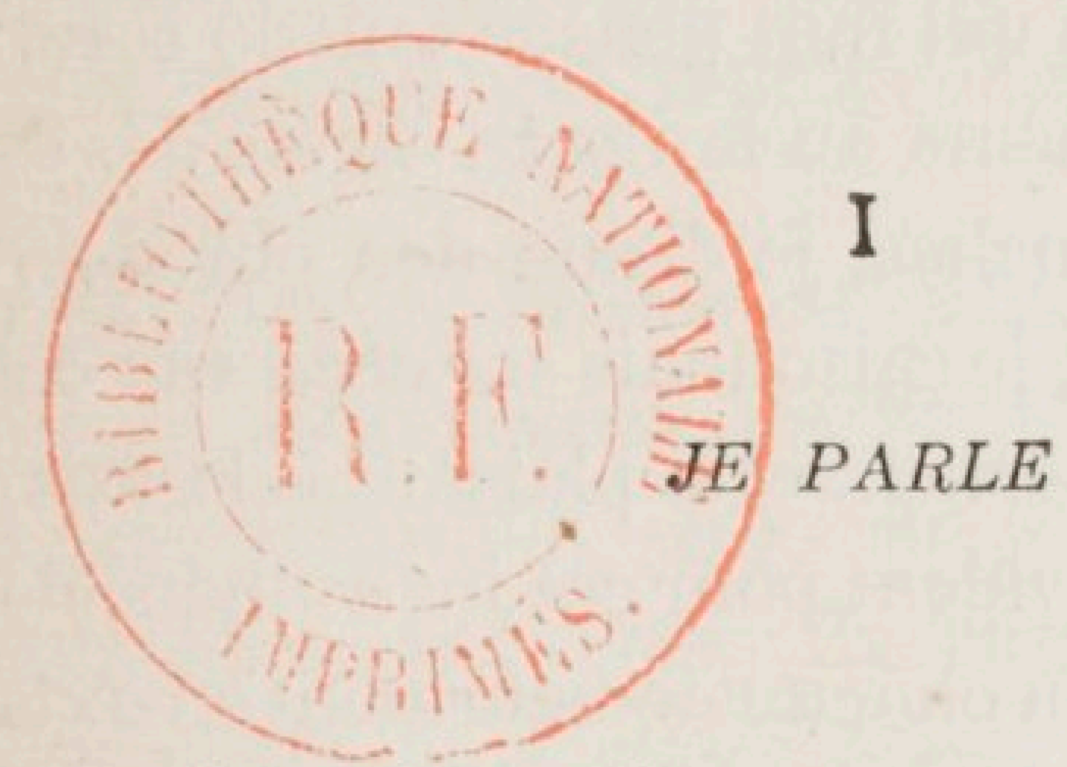
PARIS
G. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL
6, rue de Mézières, 6

1877



HISTOIRE D'UN BAVARD

CONTE HUMORISTIQUE



I

JE PARLE

Je suis né bavard.

Je crois qu'encore dans les bras de ma nourrice, je me serais révolté, pour peu que je l'eusse connu, contre ce nom que les Latins donnaient aux nouveau-nés : « *infans,* celui qui ne parle pas. »

Autant qu'il dépendait de moi, du moins, je protestais, en imprimant à mes premiers cris, à ces vagissements qu'une science insolente qualifie de « sons inarticulés, » une intonation qui vraiment suppléait à la parole. Je ne dis pas assez ; c'était déjà une parole latente, virtuelle, et qui n'attendait qu'un court intervalle de temps et un semblant d'ap-

prentissage pour rompre ses liens et éclater en propos de toute sorte.

S'il faut en croire ma mère et ma nourrice, et toute une légende qui entoura mon berceau, j'avais dix-huit mois à peine que cette explosion était complète.

A une époque où le commun des *poupons* et des *bébés* se manifeste et ravit son auditoire par quelques mots détachés qui font penser tout de suite au « parler nègre, » même au langage seriné des sansonnets et des perruches, je disais des phrases, je tenais des discours ; je raisonnais sur ceci, sur cela ; le tout d'un ton si sérieux et si plaisant à la fois, et avec un amour si évident pour cet instrument de la parole, que tous et un chacun demeuraient en extase devant moi.

Ma bonne me présageait les plus hautes destinées, et ma mère, qui se contentait de jouir en silence de mes précoces succès, ne doutait pas que je ne devinsse un jour un grand orateur. Fille d'un avocat honorable qui avait gagné, en plaidaillant, une jolie fortune, mais qui ne réussit jamais à être du conseil de l'Ordre, et qui n'avait été décoré que pour « services exceptionnels dans la garde nationale, » ma bonne mère me voyait déjà bâtonnier, peut-être procureur général, qui sait ? député, président de la Chambre, ministre.

Y avait-il dignité trop haute pour un enfant qui, à deux ans, soutenait une conversation sur les embellissements de Paris, et que l'on surprenait discutant les qualités et les défauts comparatifs des poupées de ses deux sœurs?

Au fond, ces dispositions du premier âge ne prouvent pas grand'chose.

Disons mieux : elles ne prouvent rien du tout, et trop souvent elles sont un piége pour les parents enthousiastes qui veulent absolument y voir une vocation.

Que d'enfants avaient, à huit ans, un goût prononcé pour les nez, les bouches, les paysages, les marines, qui ont eu grand'peine à devenir même de médiocres rapins; ils eussent fait d'excellents bonnetiers ou des employés modèles.

Et ce petit bonhomme qui joue si agréablement sur le piano de « ces demoiselles, » et sans avoir jamais appris, le *Carillon de Dunkerque*, le *Pied qui r'mue*, la *Casquette au père Bugeaud*, etc., etc; il était tout simple qu'il suivît la profession paternelle et qu'il fût un jour à son tour jardinier du château. On a mieux aimé lui faire apprendre la musique, afin qu'il eût le premier prix au Conservatoire, qu'il composât des *opéras*, ce qui le ferait rouler sur l'or, qu'il devînt maître de la chapelle de l'Empereur, membre de l'Institut, etc.. etc. —

Au lieu de quoi, le marmot, qui a vingt-cinq ans aujourd'hui, est un croquenotes affamé ; et je ne pense pas qu'il aille à la cheville d'un habile ménétrier de village.

Du reste, je ne dis pas tout cela au hasard, mais uniquement pour faire ressortir mes avantages.

A la différence de ce qui arrive si souvent, chez moi ces symptômes de la première enfance ne furent point de trompeuses amorces. J'étais vraiment né orateur.

Je n'avais pas cinq ans qu'on faisait cercle autour de moi pour m'entendre causer, disserter, narrer, redire sous une forme nouvelle les leçons que j'avais apprises le matin, les livres que j'avais lus la veille.

Et notez que, dans ma passion pour la parole, je n'étais point poussé par une vanité d'enfant, par un sot désir de briller. Je ne recherchais point les applaudissements. Non ; j'aurais aussi bien parlé devant un auditeur que devant mille. Même, une fois, je m'installai devant les *Sabines* de David ; par un effort d'imagination, je me représentai Romulus, Tatius, Hercilie, les soldats de l'une et l'autre armée, toutes ces femmes, tous ces enfants, comme autant de personnages vivants, et je leur contai, dans le plus grand détail, l'histoire de

Joseph, qui m'avait ravi les jours précédents. J'étais charmé du silence respectueux avec lequel chacun m'écoutait.

J'aimais donc la parole pour la parole. Comme un berger amoureux de sa flûte ou de ses pipeaux, j'aimais ce merveilleux instrument de la voix humaine, et je tenais pour irréparablement perdus tous les instants pendant lesquels il se taisait forcément. Je portais une secrète envie aux somnambules, parce qu'on me disait que la plupart d'entre eux étaient en même temps *somniloques*.

De toutes les infirmités humaines, le mutisme me semblait la plus épouvantable.

Je me souviens même que, certain jour, deux mauvais sujets m'exploitèrent, à propos de ce sentiment, d'une manière assez ingénieuse.

Profitant d'un moment où ma mère était absente et où je me trouvais seul dans le parc avec une bonne, ils s'approchèrent de moi, me firent comprendre par signes, et en poussant force cris gutturaux, qu'ils avaient perdu l'usage de la parole. Puis ils montraient leur bouche pour dire qu'ils n'avaient pas mangé depuis longtemps; ils frappaient sur leurs poches, pour indiquer que pas un rouge liard n'y avait élu domicile...

Mon cœur s'émut; je donnai de grand cœur les dix francs dont se composait ma petite fortune.

Je m'en applaudissais et j'avais commencé à expliquer à Françoise les avantages de l'éloquence et la déplorable condition des muets, lorsque, derrière la haie qui sert de mur au parc, nous vîmes passer deux blouses blanches. — Nos muets de tout à l'heure étaient justement vêtus de blanc. — Les blouses étaient surmontées de deux têtes, et dans ces têtes il y avait des bouches qui s'en donnaient à cœur joie à rire, à chanter, à gloser sur « l'ami des muets. »

— Doit-il chérir les poissons, celui-là ! disait l'un.

— Ma foi, moi, j'aimerais autant être muet pour de bon, disait l'autre, et sourd par-dessus le marché, que bavard comme ce petit Monsieur. Quelle fontaine ! Quel moulin à paroles ! Quelle pie borgne ! Mais je deviendrais fou, s'il me fallait demeurer seulement huit jours à portée de cette langue... Nous en a-t-il dit sur les avantages du « parlement ! »

—Allons, nous avons bien gagné nos deux pièces de cent sous. Dépêchons-nous d'aller les boire à sa santé.

— Il en a parbleu bien besoin. S'il y va de ce train-là, il finira par crever, par se casser le gosier du moins. Comment fera-t-il alors pour déplorer son malheur avec la voix qu'il n'aura plus?... »

Et mille autres quolibets.

Vous pensez bien que cela ne me guérit pas.

Je fus mis au collége.

Je soupçonne que ma pauvre mère, qui pourtant m'aimait si tendrement, dut renoncer à son premier dessein d'avoir un précepteur à domicile, parce qu'elle commençait à trouver que je réalisais un peu trop les promesses de mon berceau.

Avez-vous quelquefois traversé une ruelle toute peuplée de blanchisseuses qui font avec leurs battoirs un concert assourdissant? — Avez-vous été emporté par une vieille carriole dont toutes les articulations semblent démantelées, et, même en roulant sur le gazon, feraient à elles seules un vacarme d'enfer? avez-vous été emporté par ce véhicule invalide sur une route nouvellement empierrée et que le rouleau n'a point encore foulée? — Avez-vous assisté à quelque émeute? Étiez-vous à la Chambre le 24 février ou le 15 mai, ou le 25 juin sur la place de la Bastille? — Apprenti-artilleur, avez-vous été de planton à côté de vingt batteries, pendant qu'elles vomissaient, à l'envi les unes des autres et tant que durait le jour, des boulets et de la mitraille?

Et au sortir de ce vacarme qui vous ébranle, qui vous perce et vous brise le tympan, qui vous donne sur les nerfs, qui vous agace, qui vous irrite, qui vous met hors de vous, qui vous conduit, ce semble, jusqu'aux limites du vertige et de la folie,

vous êtes-vous trouvé tout à coup assis au fond d'un bois ou sur le bord d'une eau courante, sans autre bruit que le mouvement des feuilles agitées par le vent, que le doux gazouillement du ruisseau sur les cailloux polis, que le rossignol qui, par quelques notes lancées comme au hasard et suivies de longues pauses, semble préluder au concert de la nuit?

Si, après ce tapage, vous avez connu ce silence délicieux, après ces tempêtes, ce calme vraiment divin, vous devez comprendre comme on commença de vivre chez moi quand je fus parti pour la pension. Ma chère mère elle-même, tout engouée qu'elle fût de votre serviteur, se dit en cette matinée mémorable : « Ah! decidément je respire.... Un jour de plus, un jour de cette intarisable parlage, et vraiment j'expirais! »

Maintenant je dois avouer que le collége ne me guérit qu'imparfaitement.

Pendant les classes et les études, il fallut bien me taire; et je fus puni si exemplairement, le premier jour, pour avoir essayé d'enfreindre la règle, en racontant à voix basse mes aventures à mon voisin, que je dus me soumettre. Je me tus aussi longtemps que le silence était absolument nécessaire.

Mais — et vous reconnaîtrez avec moi que sous

ce rapport ma manie de parler me fut un précieux éperon — j'avais remarqué qu'en classe on interrogeait surtout les élèves qui travaillaient le mieux, qui étaient en mesure de devenir de brillants sujets pour le *concours général*, qui, par la pertinence de leurs réponses, pouvaient être utiles au reste de la classe et reposer un peu les pauvres poumons du professeur, en parlant à sa place.

Je travaillai donc d'arrache-pied.

Au bout d'un mois, quand M. Léchalas, notre maigre et sec professeur, posait une question difficile, ou semblait nous mettre au défi d'expliquer un passage un peu entortillé : « — Moi, Monsieur, » répondais-je tout de suite.

Et comme dès les pemiers jours, je me tirai à mon honneur de cette épreuve, la chose passa en habitude; je fus interrogé presque tous les jours.

Ensuite, parce que je lisais fort bien et que j'étais infatigable, je fus bientôt désigné pour faire la lecture à haute voix, pendant les repas. Dix années de suite, je lus à mon auditoire silencieux — je n'oserais ajouter attentif — le même volume dépareillé de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau. Je rendrai cet hommage à la vérité de dire que, si intrépide que je fusse, Narsès, Genséric, Totila et la reine Amalasonte commençaient à me sortir par les yeux, quand je quittai le collége.

Plus variés étaient mes dicours en récréation.

J'avais peu de goût pour la balle, les barres, la toupie, le cerf-volant, la marelle, tous jeux sans valeur, disais-je, et qui conviendraient aussi bien à des muets.

J'avais donc organisé, — au bénéfice des amis de l'art oratoire, des maladroits, de ceux qui avaient l'haleine courte, des mauvais joueurs, et, les jours de pluie, au bénifice du préau tout entier, — des jeux nouveaux. J'étais à peu près seul en scène; il me suffisait de quelques comparses; même je les suppléais à toute force, et je savais me contenter d'une douzaine d'auditeurs.

Je jouais à l'avocat. Au besoin, si je ne trouvais personne pour me donner la réplique, je faisais successivement le demandeur, le défendeur et le ministère public. Quant au président, c'était presque toujours un personnage muet; et s'il avait un résumé à faire ou un jugement à prononcer, il était convenu d'avance qu'il me déléguait ses pouvoirs; je me plaçais derrière son estrade et je parlais pendant qu'il faisait les gestes. Je renouvelais ainsi, sans m'en douter, la scène de Don Juan et de Leporello.

Je jouais à l'improvisateur italien, au professeur, au matelot perdu dans une île déserte et qui contait ses douleurs aux rochers, aux chèvres et aux tortues du rivage.

Tout cela ne m'empêchait pas d'être un bon camarade, un très-bon écolier et même un assez bon chrétien.

L'année que je fis ma première communion, l'aumônier m'imposa pour pénitence, pendant la retraite, de demeurer, chaque récréation, un quart d'heure absolument sans parler. J'y réussis, Dieu aidant, et la chose fut jugée héroïque par tout le collége. Le reste du temps, comme on ne voulait point me briser et qu'on n'était pas fâché d'utiliser mes petits talents, je devais narrer aux retraitants des histoires édifiantes.

Enfin la religion prit sur moi un véritable empire. Je ne disais : *Durus est hic sermo*, (1) qu'à un seul passage des saintes Écritures, celui qui est relatif aux paroles oiseuses. Et encore, je me consolais, en pensant que ce passage ne s'appliquait pas à moi; car si je parlais beaucoup, qui pouvait nier que tous mes discours ne fussent grandement utiles?

Je quittai le collége.

« Feras-tu ton droit ou ta médecine?... » me dit mon père.

Je répondis comme l'enfant à qui l'on offre une poire de la main droite et une pomme de la main gauche, en lui disant : « Choisis. »

(1) Cette parole est dure.

Le marmot, lui, étend ses deux petits bras et empoigne à la fois la pomme et la poire.

Je décidai que je ferais concurremment mon droit et ma médecine. Mon père était médecin, et je ne voulais pas l'attrister, en paraissant répudier un état qu'il aimait et dans lequel il jouissait d'une grande considération.

Mais le droit mène au barreau; et le barreau c'est par excellence le métier des parleurs. Comment renoncer d'avance à cette pépinière d'orateurs?

D'ailleurs, je me sentais de force à mener de front Hippocrate et Justinien.

Mes parents ne s'y opposèrent point. J'étais travailleur. Le travail, un travail acharné et qui ne laisse pas une minute pour les méchantes actions, même pour les mauvaises pensées, ce travail leur paraissait, après la prière, le meilleur préservatif contre le mal.

Et puis, le dirai-je? une chose me séduisait dans l'étude du droit. C'étaient ces nombreuses conférences établies entre les jeunes gens, dès le commencement de leur première année. Comme j'allais jouir là, tout à mon aise, de mon cher instrument de la parole! Comme j'allais l'exercer, l'aiguiser, lui donner de nouvelles forces par un usage assidu!

Et puis, encore, nous avions les conférences de Notre-Dame.

C'étaient alors les beaux jours du P. Lacordaire.

Plus de trois mille jeunes gens se pressaient chaque dimanche autour de la chaire de l'illustre dominicain. En sortant, on discutait sur ce qu'on venait d'entendre.

J'étais, comme de juste, toujours au premier rang de ces discuteurs. Que de protestants, bon Dieu, que de déistes, que de panthéistes, que de libres penseurs de toute nuance j'eus successivement pour adversaires! Et, si je ne les écrasais pas tous par la foudre de mon éloquence ou le marteau de ma dialectique, en est-il un seul que je n'aie laissé abasourdi sous le poids de mon intarissable faconde?

Au sortir de Notre-Dame, j'allais trouver ceux de mes camarades qui avaient été empêchés d'assister à la conférance, et je la leur récitais d'une haleine. Puis, le soir, nous nous réunissions de nouveau. Plus d'une fois, non content de redire, de paraphraser, de critiquer ou de défendre le discours du matin, je cherchai à deviner quel serait celui du dimanche suivant, et notre salle retentit de l'analyse anticipée d'une conférence future.

II

JE ME TAIS.

En toutes choses, un organe que l'on délaisse s'engourdit et se rouille. Mais ce même organe, si vous le surmenez, s'épuise et finit par se briser.

Les médecins — je vivais parmi eux — ne cessaient, depuis un an, de me prévenir que je devrais me modérer sur la parole, parler moins, moins souvent, moins longtemps de suite, moins haut surtout et moins vite, et avec moins de feu.

Je répondais que ma poitrine était comme une forge que rien ne lassait, dont l'activité féconde était d'autant plus grande qu'on y entassait plus de combustible; que tout au plus, quand j'atteindrais les dernières limites de la vieillesse, commencerais-je à éprouver un peu de fatigue. Ce serait un signe qu'il faudrait bientôt plier bagage, et je m'y résignerais de bonne grâce. Mais, en attendant, j'étais dans la force et l'épanouissement de mes facultés orales. Ce serait être dupe que de me rationner, comme on l'aurait voulu.

On ne me dit plus rien. Je continuai à abuser de ma voix.

Un beau jour, l'instrument se brisa. Il me sembla que je sentais au fond de ma poitrine comme un soudain et violent déchirement.

J'eus une effroyable bronchite.

Trente jours, je flottai entre la vie et la mort.

La force de ma constitution prévalut : je revins à la santé!

Mais les organes de la phonation — comme disait mon médecin allemand — étaient chez moi, sinon gravement atteints, du moins épuisés pour longtemps. Ce n'était qu'à force de ménagements que je pouvais espérer reprendre un peu de vigueur de ce côté.

Lors d'une consultation qui suivit de près mon entrée en convalescence, les docteurs, tous amis de mon père, tous au fait de ce qui avait amené cette bronchite, furent unanimes dans leur décision.

« Il faut deux choses à Christophe, dirent-ils.

« 1° L'arracher à la vie parisienne. S'il remet le
» pied dans ses conférences, s'il approche encore
» d'un seul de ces camarades avec lesquels il se
» livrait à d'interminables entretiens, c'est un homme
» perdu.

« 2° Mais Christophe mourrait d'ennui, tout seul,
» loin de Paris. Il faut donc le marier et l'asseoir à

» jamais dans les calmes évolutions de la vie de
» province. »

J'eus peur, non de la province, mais d'une rechute : le sentiment de la conservation s'empara de moi. Je me dis que mes docteurs avaient raison, mais que leur prudence, si extrême qu'elle parût, était encore insuffisante. Ils ne savaient pas jusqu'à quel point j'étais fanatique de la parole.

Si vous voulez que le tigre ne mange pas de viande, ne lui montrez pas même le bout de la queue d'un mouton. A un ivrogne, si vous entreprenez de le guérir, ne proposez pas la demi-mesure de boire modérément, de ne s'enivrer jamais. Qu'il ne boive, qu'il ne voie jamais, que de l'eau.

Eh bien ! moi, je sentais parfaitement que, s'il y avait auprès de moi quelqu'un pour me parler, ou seulement pour m'écouter, fût-ce le dernier des décrotteurs ou des marchands de contre-marques, je retomberais bien vite dans mon vieux péché. Que serait-ce donc si j'avais toujours à mes côtés, en la personne de ma femme, un auditeur docile et un interlocuteur à qui sa tendresse inspirerait une éloquence contagieuse ?

Je fis donc le vœu, si je guérissais décidément :

1° De ne me marier qu'à une sourde-muette ;

2° De n'habiter, au moins pendant dix ans, qu'un pays dont j'ignorerais complètement le langage ;

et, là, de ne rompre le silence qu'autant que cela serait absolument nécessaire à l'accomplissement de mes devoirs religieux.

Je guéris tout à fait.

« Un voyage me fera du bien, et achèvera de me remettre, » dis-je à mes parents.

Et je partis pour l'Allemagne.

Je comptais visiter les principaux établissements scientifiques et hospitaliers de ce grand pays. Je me munis donc de nombreuses lettres de recommandation : je n'eus que l'embarras du choix parmi tant de célébrités médicales, amis intimes de mon père. J'étais moi-même de la confrérie d'Esculape; huit jours, à point nommé, avant ma maladie, j'avais obtenu le diplôme de docteur.

L'objet de mes investigations était d'ailleurs infiniment plus précis que je n'avais voulu le laisser entrevoir à ma famille.

Je n'avais pas oublié mon vœu et je me mettais en devoir de l'accomplir : je cherchais femme.

Je cherchais femme parmi les sourdes-muettes.

Mais je ne m'en vantais pas. On m'eût alors peut-être épousé pour mon argent et ma belle position. Tandis que, dans mon rôle de savant voyageur, je pouvais étudier tout à mon aise les sujets éventuels et me décider en connaissance de cause.

Toutes les fois que j'arrivais dans un asile de

sourdes-muettes, — je ne visitais les sourds-muets que pour la forme et afin de ne point éveiller les soupçons, — j'exhibais mes lettres de créance et je demandais que l'on voulût bien faire subir devant moi un petit examen à ces pauvres filles. C'était par amour de la science; je réunissais des matériaux pour mon grand ouvrage : « Des différentes méthodes pédagogiques appliquées aux sourds-muets dans les divers pays de l'Europe. »

J'avais déjà exploré — sans recueillir autre chose que quelques détails insignifiants de statistique — le grand-duché de Bade, les deux Saxes, une partie de la Prusse et les états microscopiques de huit ou dix principicules, lorsque j'atteignis le Mecklembourg.

Là, et dans une ville dont je vous tairai le nom, il y avait un superbe archi-gymnase pour l'éducation des sourdes-muettes.

Je m'y rendis.

L'introduction ordinaire eut lieu, et, sur ma demande, l'exercice commença.

« Que notre savant de Paris veuille bien poser lui-même une question à ces demoiselles, » me dit le docteur Frôhlich, lequel était à la fois médecin en chef et directeur de l'établissement. Je jugerais ainsi et de l'instruction donnée aux élèves et de la portée de leur esprit.

— Soit, » dis-je d'un air distrait.

Puis je feignis de réfléchir.

« Eh bien! si vous leur demandiez à quoi sert la parole? »

J'avais mon idée en posant cette question. Mais maintenant que j'y réfléchis, je me dis que, dans une réunion de muettes, ce n'était pas trop galant.

Les pauvres filles étaient, à ce qu'il paraît, préparées à tout.

Plusieurs furent éloquentes dans les éloges qu'elles prodiguèrent à ce don précieux qui leur manquait.

« La parole, c'est le lien de la société.

— La parole, c'est le véhicule de la pensée.

— La parole, c'est, aussi bien que la raison, ce qui distingue l'homme de la bête. Que dis-je? l'homme qui ne parle pas n'est-il pas, à un point de vue du moins, au dessous du perroquet? »

Telles furent quelques unes des réponses.

Il y eut même une ou deux jeunes filles, douées d'un esprit caustique, qui se souvinrent du mot de Talleyrand.

« La parole! Mais elle a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, dit, entre autres, le n° 705. Privés de la parole, que vont devenir — sans parler de la chaire et du barreau — que vont devenir le commerce et la diplomatie? »

« Ces demoiselles ont bien de l'esprit! » dis-je au directeur.

— Monsieur n'a pas encore interrogé le nº 2662, » me répondit-il.

Et, faisant par un simple signe de l'œil lever une jolie blonde, il lui répéta ma question.

Aussi éloignée du dithyrambe de ses premières compagnes que de l'humeur sarcastique des secondes, elle se recueillit un instant, comme pour mesurer l'expression d'une pensée qui semblait de longue date ancrée dans son cœur.

« A quoi sert la parole? reprit-elle d'un ton enjouée... — je dis malgré son mutisme, *d'un ton :* l'enjouement était dans la vive sérénité du regard et la joyeuse rapidité du geste — à quoi sert la parole? — A rien.

« Je suis muette... N'ai-je pas le langage de cœur? N'ai-je pas le langage des yeux? Tout le reste n'est que verbiage... Pour aimer Dieu, pour aimer mes compagnes, est-ce que mon cœur ne me suffit pas? Quand il s'agit de dire ce qu'il y a dans mon cœur, est-ce que quelque chose manque à mes yeux?... »

Elle s'arrêta un instant, comme si elle eût craint d'aller plus loin.

Encouragée par notre silence et comme poussée par un sentiment intérieur, elle ajouta, le front légèrement teint d'une rougeur qui me sembla charmante : « Et si jamais Dieu me donnait de

former ces doux liens que sans doute mon infirmité m'interdit pour toujours, celui qu'après Dieu j'aimerais uniquement verrait bien qu'avec quelques sons de plus je ne l'aimerais pas davantage, je ne le lui dirais pas plus éloquemment qu'avec mon cœur et mes yeux pour seuls interprètes..... »

Elle se rassit.

Je passai dans le cabinet du directeur.

Je sus qu'en effet il n'y avait pas dans toute la maison un cœur comparable au nº 2662 pour l'ardeur et la constance des affections, pour la promptitude d'un dévouement qui se dépensait toujours sans calculer, pour les élans d'une piété qui, bien loin d'entraver le moindre de ses devoirs, en était la vie et comme la sève; qu'en un mot, on fouillerait toute l'Allemagne, peut-être le monde entier, sans pouvoir trouver une âme égale à l'âme de ce numéro.

« Pauvre 2662, dit le directeur, s'attendrissant de plus en plus, il n'a que deux défauts.

— Lesquels donc?

— Oh! vous connaissez le second, mais vous ignorez le premier ; 2662 est catholique et sourde-muette.

— Eh bien! ce sont précisément pour moi deux qualités. »

J'ouvris alors mon cœur au digne directeur. Et

quand il sut que 2662 me ravissait et faisait mon affaire; que, sauf le délai requis pour avoir le consentement de mes parents et pour publier les bans, j'allais l'épouser, il ne put retenir ses larmes.

Larmes de joie pour la bonne fortune qui tombait ainsi sur la tête de son cher numéro, larmes de tristesse à la pensée que l'archi-gymnase allait perdre le plus beau fleuron de sa couronne.

J'écrivis à mes parents. Les témoignages que j'avais réunis en faveur de Bathilde Falkenstein, — c'était le nom que 2662 recouvrait pour un instant, au moment de le perdre, — ces témoignages ne me laissaient pas de doute sur la réponse favorable de ma famille.

Nous nous mariâmes donc. Et, si vous le voulez bien, comme dans les pièces en cinq actes et en vingt-cinq tableaux, un changement à vue va transporter soudain les nouveaux époux des bords de la Baltique aux rivages de la Méditerranée.

Je n'avais, en épousant Bathilde, accompli que la première partie de mon vœu. Même les négociations nécessaires pour amener cette union m'avaient fait user de ma langue d'une manière que je sentais être toujours proche de l'abus.

Comme je savais l'anglais, l'allemand, un peu de russe et de polonais, mais que je n'avais pas la première idée des langues méridionales, l'Espagne

me parut un pays très-favorable à mon programme de silence. D'ailleurs, au point de vue médical, pour un homme qui sortait d'une bronchite, les pays chauds étaient indiqués.

Que nous fûmes heureux, pendant les six années que nous habitâmes Mijas (1)!

Bathilde avait tenu parole : j'aurais passé mes journées à lire dans ses yeux le très-beau poëme de ses sentiments, sentiments de piété envers Dieu d'abord, de tendresse pour son mari, de bienveillance pour tous ceux qui l'entouraient. Mais — s'il m'est permis de faire cette mauvaise plaisanterie — Bathilde n'entendait pas de cette oreille-là. Elle connaissait le vrai but de la vie; elle avait médité sur la dure mais noble loi du travail. L'affection la plus légitime pouvait être le charme de notre existence, l'adoucissement de nos peines; elle ne devait pas nous absorber.

Déjà très-occupée par les soins du ménage, l'éducation de nos enfants, elle voulut toujours que les pauvres eussent, après Dieu, une part inaliénable dans chacune de ses journées.

Elle ne tarda pas à être connue de tous les mé-

(1) Toute petite ville, voisine de Malaga, dans la province de Grenade.

nages nécessiteux des environs. Il n'y avait pas un vieillard malade, pas une femme en couche, pas un enfant pris de la rougeole ou de la coqueluche, pas un ouvrier interrompu dans ses travaux par une chute ou une fluxion de poitrine, que la *sainte muette* n'accourût à leur chevet. Et je vous assure qu'elle donnait là une preuve de plus de ce que peut, même sans le secours de la parole, une belle âme servie par un bon regard. Jamais une seule fois, on ne sembla regretter, dans les chaumières de ses clients, que Bathilde ne parlât pas, tant elle portait son cœur sur sa main, tant il y avait de douce et brûlante éloquence dans le pur éclat de ses yeux.

Bathilde pensa, dès l'abord, que je devais l'aider dans ce ministère charitable. Ou plutôt, comme elle avait une idée très-arrêtée de la naturelle et légitime primauté de l'époux dans l'association conjugale , elle pensa que je devais marcher le premier , afin qu'elle me suivît.

J'étais docteur; pourquoi ne solliciterais-je pas le poste — gratuit : c'était une chance de plus pour l'obtenir — de médecin des pauvres?

Je suivis son conseil... qu'elle me donna par écrit: c'était notre seule manière de communiquer, lorsque nous avions à échanger non plus des sentiments, mais des idées tant soit peu précises.

Je visitai donc les pauvres, et l'on m'appela « le médecin muet. »

Quand il fallait absolument que mes malades parlassent, je faisais venir Ruy Dias, le barbier, qui, lors des guerres de l'Empire, avait appris un peu de français , en faisant le coup de fusil contre nous. Ce brave *Figaro* me traduisait les explications des patients. Car, si j'avais fait vœu de mutisme, je ne m'étais, en aucune manière, engagé à me boucher les oreilles.

Mais que de fois je me passai de ce truchement! et que de guérisons sans qu'une parole eut été échangée entre le malade et le médecin! Quand on a affaire à des nouveau-nés, quand on traite — excusez l'assimilation — un chien ou un cheval, il faut bien se passer de la langue de Bébé, d'Azor ou de Bucéphale.

Je ne vous ai parlé qu'en passant de nos enfants.

Nous avions trois fils.

Ma terreur avait été qu'ils ne parlassent.

Leur joyeux babil n'eût-il pas réveillé, avec tout l'essaim de mes souvenirs d'enfance, mon amour mal assoupi pour la parole? Comment entendre le premier gazouillement de ces chers petits et ne pas leur répondre, et ne pas travailler à développer chez eux cet organe naissant? Parlant, ils eussent été entendant. Comment ne pas se laisser aller à

leur parler, à les instruire, à leur conter des histoires?

Que fût devenu mon vœu? Que fussent devenues mes bronches? Car je me connaissais : une fois engagé sur la pente fatale, je serais allé jusqu'au bout. De nouveau tombé au fin fond du précipice, eût-il été possible de me sauver une seconde fois?

Dieu eut pitié de moi. Mes fils naquirent successivement sourds-muets comme leur mère, et l'épreuve que je redoutais me fut épargnée.

J'ajoute que, s'ils héritèrent de l'infirmité maternelle, ils héritèrent aussi des vertus et des charmantes qualités de Bathilde.

Il était difficile d'imaginer une terre plus généreuse que ces jeunes âmes. Ce que nous y semions y germait tout de suite, et produisait des fruits au centuple. Amour de Dieu, piété filiale, tendresse fraternelle, respect et amour des pauvres, goût vif pour l'étude, Louis, Adalbert et Oscar n'avaient pas encore sept, huit et neuf ans, que tout cela commençait à poindre en eux. Nous partagions notre vie entre les soins de leur éducation et notre ministère charitable de médecins des pauvres.

Oh! que nous étions heureux!

Nous l'étions trop sans doute.

Je n'avais, bien entendu, fait aucune étude de la belle langue de Cervantès et de Calderon. Mais

enfin les difficultés de la vie étaient là. Notre cuisinière, notre cocher, la bonne de nos enfants étaient Espagnols. Et, quoique je ne leur parlasse jamais que par signes, bien qu'ils eussent l'ordre de n'ouvrir la bouche devant moi qu'à la dernière extrémité, cette extrémité se présentait souvent. Dès qu'ils voyaient qne je ne saisissais pas leur mimique, vite un flot de paroles. J'avais beau faire : il en entrait ainsi dans ma tête plus que je n'aurais voulu.

Mes malades aussi ne se croyaient pas astreints au même silence que moi; et quand Ruy Dias ne pouvait me prêter son ministère, je n'étais pas assez impitoyable pour ne point écouter les explications du poitrmaire ou du fébricitant; plus d'une fois même sans doute j'y cherchai, à travers une langue de moins en moins inconnue, des lumières et une direction.

Ce travail intérieur se poursuivait sans que j'en eusse conscience, sans que jamais j'eusse répondu autrement que par un mouvement de tête, ni interrogé autrement que par une série de signes dans lesquels j'excellais : selon moi, pour ne les point comprendre d'abord, il fallait être inepte.

Pourtant un jour je fus mis à une rude épreuve.

Je visitais, depuis trois semaines, un vieux mendiant qui passait pour avoir fait tous les métiers : écumeur de mer, contrebandier, même un peu

voleur et tant soit peu assassin. Il avait près de quatre-vingts ans. Il avait mené, dès son enfance, une vie errante et quasi bohémienne. Empêché, ces dernières années, par son grand âge, de se livrer à ses anciens exploits, il parcourait la campagne, et se contentait, en souvenir de son passé, de vendre très-cher de très-mauvaises marchandises et d'écouler des pièces fausses.

La maladie l'avait surpris aux portes de Mijas. Une vieille femme, presque aussi pauvre que lui, la mère *Esperanza*, le recueillit dans sa cabane. C'est là que je lui donnais des soins.

Dès le second jour, je réclamai le ministère du barbier. J'avais reconnu que le mal du vieil Ortega était incurable. Dans une quinzaine, au plus tard, on le porterait au cimetière. J'écrivis donc en français quelques lignes à mon interprète, pour qu'avec toute sorte de ménagements il renseignât un peu le pauvre malade sur son état et l'engageât à songer à son salut.

Ortéga écouta, puis répondit, d'un ton dégagé : « C'est bon ! »

Chaque jour cependant je revenais. Je voyais mon homme s'affaiblir progressivement. Je lui donnais quelques tisanes et quelques loochs pour calmer sa toux et lui procurer un peu de sommeil. Du côté religieux, rien ne venait.

Cependant, il parassait touché de mes soins et me remerciait souvent avec un regard où je ne voyais rien de son antique férocité. Un soir donc qu'il me semblait plus mal, je lui montrai le crucifix, suspendu à une place d'honneur dans le pauvre logis de la mère Esperanza. Mais comme il ne paraissait pas comprendre, je jugeai que ses yeux affaiblis ne voyaient pas si loin. Alors je tirai de ma poche une petite croix qui ne me quitte jamais; je la mis sur mon cœur; je levai les yeux au ciel; je pris tour à tour l'expression contrite du pénitent qui avoue ses fautes, l'expression digne et attendrie du prêtre qui lui pardonne au nom de Dieu, l'aspect irrité du souverain juge quand paraît devant lui le pécheur impénitent.

J'essayais ainsi de peindre au malade par mes gestes et mes regards sa position désespérée. Il n'avait que quelques jours, que quelques heures peut-être à vivre. Il n'était que temps de faire venir le curé.

Le vieil Ortega ne me comprenait-il pas? Ou faisait-il semblant de ne me point comprendre? Je ne sais. Toujours est-il qu'il dilatait démesurément ses pupilles, qu'il contractait son front, comme quelqu'un qui fait des efforts inouïs pour saisir un sens qui lui échappe sans cesse. Puis il portait sa main à sa tête, et, accélérant un peu le hochement habituel de

son chef dénudé, il semblait dire ; « Non, il n'y a pas moyen. Je ne sais pas du tout ce que vous voulez me dire. »

Puis, — comme si je pouvais l'entendre ; je m'étais cependant donné à lui pour sourd-muet, — il se mit à me tenir le discours suivant :

« Ah! vous voulez parler de ce beau crucifix d'or que je volai, en 1821, à ce chanoine de Valladolid, don Antonio... Le pauvre vieux, c'est vrai pourtant, quand je m'approchai pour lui faire passer le goût du pain, il avait cet air doux et tendre que vous preniez tout à l'heure. Puis il me menaça de la colère de Dieu, de la justice des hommes, et alors ses yeux flamboyaient... Mais bah ! Dieu ne s'occupe pas de moi ; et quant aux corrégidors et aux alguazils, voyez-vous, j'ai toujours été plus fin qu'eux... Sans compter le chanoine, combien n'en ai-je pas envoyés *ad patres* de ceux et de celles qui ne voulaient pas se laisser plumer sans mot dire... Et pourtant voici que je meurs paisiblement dans mon lit... »

Je n'hésitai pas. Il y avait là une âme en péril. J'oubliai que je m'étais donné pour muet ; j'oubliai que je ne savais pas l'espagnol ; et je me mis à faire à mon moribond un discours si tendre et si véhément, à lui peindre, en termes si pathétiques, le triste état de son âme, l'horreur de sa vie passée, l'inépuisable bonté de Dieu, toujours prêt à

recevoir, même à la dernière heure, ceux qui se tournent vers lui d'un cœur sincèrement pénitent, que le pauvre diable, pris à l'improviste par cette bordée d'arguments, voyant presque un miracle dans ce muet transformé d'emblée en orateur, sentit tout à coup la glace de son cœur se fondre. Il n'eut plus qu'un cri pour demander « le prêtre. »

Comme je sortais en courant pour aller chercher M. le curé, je le rencontrai et lui expliquai l'affaire.

Tandis que, tout ébahi de m'entendre causer, il se hâtait vers le vieil Ortega, et que, le trouvant admirablement préparé, il lui administrait les derniers sacrements, — il était grand temps : Ortega, mourut le soir même, — je rentrai chez moi.

« Il faut partir, » dis-je à Bathilde; et je lui racontai, par l'intermédiaire de mon crayon, tout ce qui venait de m'arriver.

J'avais de la parole une peur bleue, et je la voyais qui m'envahissait, comme une marée montante. Je me sentais repris par mon ancienne manie, m'installant pour conter des histoires dans la *posada* de la ville, passant la nuit en d'interminables causeries avec le curé; ce pauvre curé qui n'avait personne à qui parler, il ne manquerait pas, dès que mon mutisme aurait cessé, de solliciter de temps en temps la faveur de quelques minutes d'entretien avec moi. Je me connaissais : ces minutes seraient bientôt des

heures; et me voici de nouveau passé à l'état de machine à paroles, *loquendo fallens horas*, (1) non point seulement avec le curé, mais avec l'alcade, les bourgeois, les marchands, les barbiers, les muletiers, les soldats, le pays tout entier..... C'était ma mort; il fallait fuir au plus tôt.

Comment choisîmes-nous la Norwège pour nouveau domicile?

Ce fut sans doute pour nous dépayser davantage, pour que je me trouvasse de nouveau en face d'une langue que j'ignorais absolument.

D'ailleurs, nos santés s'étaient singulièrement consolidées pendant notre séjour en Espagne, et nous allions arriver dans la péninsule scandinave, ayant devant nous cinq ou six mois de la plus tiéde température. Nous serions aguerris quand viendrait l'hiver. Ajoutez que nous étions, Dieu merci! en position de ne lésiner ni sur le combustible ni sur les fourrures.

Tout bien réfléchi, nous nous fixâmes à Hurum, petite ville située à quelques lieues de Christiania, dans la rade de ce nom.

Je ne vous dirai rien de notre vie sur cette terre nouvelle. Notre bonheur intérieur fut le même qu'en Espagne. Jamais le moindre nuage ne le vint trou-

(1) Charmant les heures par mes discours.

bler. Nos enfants grandissaient. Le soin de leur éducation suffisait à remplir mes journées. Ma femme y joignait seulement la visite de quelques pauvres : c'était une chose dont elle ne pouvait se passer.

Mais il faut absolument que je vous raconte comment il se fit qu'au bout de cinq ou six ans nous fûmes obligés de quitter Hurum, comme nous avions quitté Mijas.

Nous faisions, mes fils et moi, de fréquentes promenades dans le magnifique pays qui avoisinait notre habitation.

Nous ne nous lassions pas d'errer à travers ces beaux bois de sapins, remplis d'un si majestueux silence et que parcourait sans cesse une brise chargée du parfum des fleurs et des saines exhalaisons de la résine. Nous aimions à gravir les montagnes couvertes de neige, à contempler du haut des pics le soleil se coucher dans la mer, à sauter de roche en rōche, comme autant de chamois. Jamais, par une sotte bravade, nous ne nous fussions exposés à d'inutiles dangers. Mais, quand on a le pied montagnard, de bons bâtons ferrés et notre expérience, est-ce que côtoyer un précipice est un danger?

Cependant un jour que nous cheminions ainsi, *à la queue leu leu*, le long d'une large crevasse, Oscar, mon plus jeune fils, un charmant enfant de dix ans, — que nous avions appelé de ce nom scandinave,

par pure fantaisie et sans nous douter qu'il dût jamais devenir habitant de la Norwège, — Oscar eut une distraction. Il fit un faux pas, et tomba en poussant un grand cri.

J'entendis rouler mon pauvre enfant; je l'entendis crier, puis j'entendis que je n'entendais plus rien.

Jugez de ma douleur. Je ne veux pas dire de mon désespoir; car ce fut, au contraire, mon espérance en la bonté de Dieu qui me sauva. J'élevai vers ce Père par excellence mon âme tout entière... Je lui demandai d'avoir pitié de moi, et surtout de ma pauvre Bathilde...

Un berger accourait qui, du haut d'un tertre voisin, avait tout vu, tout entendu..... Il connaissait les ravins et les crevasses, comme nous les sentiers battus. Ce qu'il avait fait tant de fois pour aller rechercher une de ses chèvres au fond du précipice, comment ne le ferait-il pas pour rendre un fils à son père?

Je le vis qui, s'accrochant aux branches épineuses des genévriers, descendait, comme un chat, cette pente qui me semblait à pic... Puis je le perdis de vue... Puis, après un demi-quart d'heure qui me sembla un siècle, j'entendis comme un bruit sourd qui grandissait peu à peu. Puis j'aperçus le sayon du chevrier.

Dans les bras de cet homme intrépide était mon Oscar, un peu étourdi de sa chute, mais nullement blessé.... En me revoyant, en revoyant ses frères, il poussa un cri de joie.

Le berger allait retourner à son troupeau.

Je l'arrêtai. Et qui fut plus étonné de lui, ou de moi, ou de mes enfants, je ne le saurais dire, lorsque de mes lèvres coulèrent, comme un torrent, des flots de norwégien? La grammaire était peu respectée sans doute dans cette improvisation. Mais les idées étaient abondantes, la parole facile. C'était du cœur qu'avait jailli ce torrent. Comment un père aurait-il pu se taire devant celui qui lui ramenait son fils ?

J'étais en proie à une vive exaltation.

Mais, comme nous rentrions, elle se calma.

« Je savais donc le norwégien ! En quinze jours je le parlerais comme un naturel.

Que deviendrait mon vœu ?

Que deviendraient mes bronches ?

— Partons pour la Syrie, » dis-je, *mediante calamo* (1), à Bathilde, après lui avoir conté le sauvetage d'Oscar.

Nous partîmes.

Outre qu'il fallait fuir le norwégien, un pays où il

(1) Au moyen de ma plume.

y aurait beaucoup de soleil et peu de précipices me devenait particulièrement sympathique.

III

JE REPARLE.

Ne vous fatiguez pas trop de mes migrations, cher lecteur.

Nous voici à la dernière étape.

Après une traversée, tant maritime que terrestre, que ne signala aucun incident digne d'être transmis à la postérité, nous débarquâmes à Beyrouth.

J'avais excepté de mon vœu de silence, — je crois vous l'avoir dit, — l'accomplissement de mes devoirs religieux. J'avais stipulé avec moi-même que, dans toute résidence, je pourrais entretenir librement celui que je choisirais pour le père de mon âme.

A Beyrouth donc, j'allai trouver un certain Lazariste, homme de grand sens et de grande piété, à qui je racontai mon histoire, tout en lui demandant quelque direction pour ma nouvelle vie.

A propos de mon vœu, j'oubliais de vous dire

que je m'en préoccupais à tort; il était périmé depuis longtemps. Il y avait douze ans que j'étais marié et je n'avais promis le silence que pour une période de dix années. Mais je me croyais encore malade ou du moins susceptible de retomber; et c'était pour raison de santé que je comptais persévérer dans mon mutisme.

« Mon cher enfant, me dit le missionnaire, quand il m'eut écouté, il y a un temps pour parler et un temps pour se taire. Le temps de parler est venu pour vous. Votre bronchite, — je suis, moi aussi, comme tout missionnaire, un peu médecin, — votre bronchite, c'est, croyez-moi, de l'histoire ancienne. Dans ce qui vous en reste, je ne vois plus guère que de la manie. Pensez-vous que, si cette fameuse bronchite avait dû se réveiller, les brouillards, les neiges et les froids de la Norwége ne lui eussent pas été de plus prompts excitateurs que l'usage modéré de la parole?

D'ailleurs, c'est Dieu qui de si loin vous amène sur notre plage. Il règne, en ville et dans les villages voisins, une terrible épidémie... Que votre cœur paternel ne s'alarme pas : le mal n'atteint guère que les pauvres et ceux qui, tout entiers au fatalisme et à la malpropreté musulmane, amassent dans leurs demeures étroites et leurs ruelles fétides de trop sûrs aliments pour le fléau...

Mais que votre cœur de chrétien et de médecin s'émeuve. Notre personnel médical est beaucoup trop restreint. Vous savez le français, l'espagnol; vous êtes bien près de savoir l'italien. Votre histoire, d'ailleurs, montre que vous avez pour les langues une aptitude marquée.

Renoncez donc au silence et venez soigner nos pestiférés. »

Ce n'est pas Bathilde qui eût apporté l'ombre d'une objection à ces conseils de dévouement.

Je me mis donc à visiter les pauvres de la ville et des environs, catholiques, grecs, juifs, turcs. Je guéris nombre de malades.

La mode s'y mit et ne contribua pas peu au succès de mon ministère. La foi — même la foi humaine au savoir du médecin — opère des miracles. Elle remonte le moral du malade. Et que de malades succombent, parce qu'ils s'abandonnent eux-mêmes !

Un jour que le fléau commençait à céder, une députation de convalescents de toutes religions, et presque de tous rangs, vint chez moi pour me remercier.

Un capitaine espagnol, que j'avais soigné au grand hôpital, portait la parole.

Son discours fut un chef-d'œuvre. Cet homme, qui n'avait de sa vie harangué que ses soldats, et

encore en quatre mots, trouva dans son cœur des accents qui remuèrent profondément le cœur des assistants. Je devrais dire de ses co-orateurs : car tous semblaient parler avec lui, tant les moindres mots du capitaine se reflétaient dans ces regards fixés sur un même point, dans ces bouches entr'ouvertes comme pour boire ses paroles, dans ces mains tendues vers moi, dans ces poitrines haletantes que soulevait, comme en mesure, l'enthousiasme de la reconnaissance.

Cette émotion augmenta encore pendant ma réponse....

La députation congédiée, je retournai tout attendri vers Bathilde que je trouvai sombre pour la première fois de sa vie.

Je lui demandai la cause de cette soudaine tristesse.

Bathilde ne savait pas dissimuler sa pensée.

Elle prit son ardoise.

« Cher ami, écrivit-elle, à Dieu ne plaise que je regrette mon infirmité ! C'est grâce à elle que je suis devenue ta femme ; et, après le bonheur de connaître et d'aimer Dieu, je ne conçois pas de bonheur plus grand que d'aimer mon cher Christophe.

J'ai donc pour moi Dieu, toi, nos enfants, la fortune, le pouvoir de secourir les malheureux. Eh

bien ! comme il faut toujours que l'homme désire quelque chose, voici que tout à l'heure, en écoutant le discours de cet officier, en suivant sur tous ces visages l'impression produite par son allocution et par la tienne, je me suis sentie prise d'un violent désir de t'entendre et de te parler. — C'est fou, je le reconnais ; et je vais m'attacher à combattre cet absurde caprice. Mais tu me demandais la cause de mon chagrin, il a bien fallu te la dire. »

Ami lecteur, si par hasard vous ne croyiez pas aux miracles, si vous pensiez que Dieu a bien pu en opérer quelques-uns aux premiers âges du monde, mais que le progrès des lumières et de la civilisation a supprimé cet abus, laissez là mon histoire ; car je vais vous scandaliser.

Moi, je crois aux miracles, et j'estime qu'il n'est presque pas de chrétien, — pourvu qu'il soit sincère et simple, — à qui Dieu n'ait, au moins une fois en sa vie, montré un miracle.

Surtout vous devez penser que je me garderai bien, par respect pour des théories très-contestables, de supprimer un fait que j'ai vu de mes yeux et touché de mes mains, et qui est d'ailleurs comme le point culminant de notre histoire.

Donc, et ne parlant plus que pour ceux qui ont la bonté de ne pas mettre de bornes à la toute-puissance du Créateur, je poursuis ma narration.

Je fus frappé de ce regret de ma femme. D'elle ma pensée se porta sur nos fils. Déja l'aîné sortait de l'adolescence pour entrer dans cette orageuse saison de la jeunesse ; les autres le suivaient de près. Que deviendraient-ils, les pauvres enfants, avec leur triste infirmité? Sans doute, j'avais une assez belle fortune pour qu'ils ne manquassent jamais de rien, et que leur vie dût s'écouler tranquille et riante. Sans doute ils avaient toujours montré une piété qui nous ravissait et qui donnait pour l'avenir de belles espérances. Mais cependant quel malheur pour ces jeunes hommes de se voir fermer toutes les carrières ! Quelle ressource de moins contre l'ennui, contre les tentations sans nombre qui naissent de l'oisiveté !

De fil en aiguille, j'en vins à me dire :

« Dieu sait bien ce qu'il nous faut; et il aime la confiance de ses petits serviteurs... » J'allai trouver mon missionnaire.

« Cher Père, lui dis-je, vous m'avez ordonné de reprendre l'exercice de la médecine, je l'ai fait. Dieu a béni mes travaux, et c'est par milliers que l'on compte les malades que le grand Médecin a guéris par mes faibles mains. Vous m'avez ordonné de parler, j'ai parlé.

Mais aujourd'hui je regrette presque de vous avoir obéi. Car voici que ma femme, — une femme d'une

admirable résignation et qui a toujours trouvé bien fait tout ce que Dieu faisait, — voici qu'elle est prise tout à coup d'un violent désir d'entendre et de parler. Et voici qu'en y réfléchissant je me dis que c'est un grand malheur pour mes trois garçons que d'être ainsi sourds-muets; non-seulement un malheur, mais un grand danger pour leur âme.

Je viens donc vous conjurer de rendre la parole à ma femme et à mes enfants, afin que tous ensemble nous louions le Seigneur, que mes fils rentrent dans le commerce des hommes, et que cet instrument que tant d'âmes perverses emploient au mal, ils puissent, eux, le consacrer au bien.

Demandez à Dieu ce miracle. Il vous l'accordera, j'en suis sûr. »

Le Père *** passa en prière plus d'un quart d'heure.

Il se releva.

« La parole est rendue aux vôtres, me dit-il. Qu'ils n'en abusent jamais !... »

J'étais aussi certain du miracle que si je l'avais déjà entendu de mes oreilles.

Quand je rentrai chez moi, je trouvai Bathilde et nos enfants, tous quatre à genoux.

Ils offraient à Dieu les prémices de leur voix. Ils récitaient, ou plutôt ils chantaient le *Te Deum*.

Vous vous doutez, n'est-ce pas? de la manière

dont cette étrange guérison fut accueillie par mes confrères, *e docto corpore.*

Plusieurs furent embarrassés. Quelques-uns eurent l'audace de trouver la chose toute naturelle... S'ils avaient pensé que rien n'est plus simple en effet que de voir Dieu accorder à la foi d'un saint, comme le Père ***, une éclatante dérogation aux lois de la nature, c'eût été de leur part une pensée bien sage et bien courageuse... Mais assurément ils ne l'entendaient pas ainsi.

Que vous dirai-je encore?

Nous revînmes en France.

Mes fils, heureux plus qu'on ne peut l'exprimer d'un bien dont l'absence pourtant ne leur avait causé nul regret, s'élancèrent avec ardeur dans les divers sentiers de la vie. Il sont maintenant entre vingt et vingt-cinq ans. L'un est médecin, l'autre architecte. Oscar est marin.

Ce sont tous d'*honnêtes* jeunes gens; ce qui veut dire que, dans l'accomplissement exact et empressé de tous leurs devoirs, ils n'oublient jamais les premiers de tous : leurs devoirs envers Dieu.

Quand je les vois occuper dignement leur place, chacun dans une carrière honorable, et contribuer pour leur part à la diffusion des bonnes doctrines, à la lutte contre cette horrible propagande du mal qui menace sans cesse de nous submerger;

quand je réfléchis à la vie relativement oisive, — oiseuse du moins, — qu'ils eussent menée, s'ils fussent demeurés dans les liens de cette triste infirmité qui m'avait tant réjoui à leur naissance; quand je me les représente consommateurs improductifs, passant languissamment leurs journées au milieu des aises de la vie, trompant l'ennui et le vide de leur existence par de perpétuels et inutiles voyages,... je ne saurais vous dire combien je bénis Dieu du miracle dont ils ont été l'objet.

C'est là le beau côté de la médaille.

Et le revers?

— Le voici.

Ma femme et moi sommes-nous plus heureux, depuis que nous sommes rentrés dans la vie commune, depuis que nous avons dit adieu à ce silence, forcé pour Bathilde et chez moi volontaire, qui nous isolait presque du reste du monde et nous laissait tout entiers à Dieu, à nos pensées, à nos devoirs, à notre mutuelle tendresse?

Je ne le crois pas.

Chez ma femme, le désir de la parole fut évidemment une fantaisie. A quoi bon désirer un bien dont on a vaillamment supporté l'absence pendant les trois quarts de sa vie?

Mais Dieu, qui ne fait rien sans de très-sages motifs, se proposa sans doute un triple but, en

exauçant une requête un peu indiscrète :

1° Il voulut augmenter notre foi, par cette apparition en quelque sorte immédiate et irrécusable de sa toute puissance;

2° Il voulut se faire, en la personne de nos fils, d'utiles et ardents serviteurs : et j'ai dit plus haut comment ils se sont montrés fidèles a cette noble mission;

3° Nous étions trop heureux. Dieu voulut, en nous rendant la parole, en nous replaçant au milieu du bruit et des propos du monde, mettre dans notre vie une épine qui lui manquait, une source intarissable d'ennuis et de menues épreuves, par où nous puisssions payer quotidiennement ce tribut de souffrance auquel chaque homme est tenu.....

Après l'enivrement des premiers jours, même des premières semaines et des premiers mois, un soir, nous causions ensemble, Bathilde et moi, au retour d'une série de visites. — Il avait bien fallu revoir mes parents, les anciens amis de ma famille, leur présenter ma femme, faire pour ainsi dire nos visites de noces, après tout à l'heure vingt années de mariage.

Comme nous supputions le pour et le contre de notre changement de position, que nous reprenions l'apologue d'Esope sur la langue, à la fois la meilleure et la pire chose du monde, nous convînmes

que, s'il ne s'agissait que de nous, si nous pouvions faire abstraction de nos enfants, nous étions, assurément, plus heureux, il y avait six mois, à Beyrouth et six ans plus tôt, à Hurum, et douze ans auparavant, à Mijas.

En effet, par notre infirmité, nous payions notre dette de souffrance et de privation. Il faudra bien la payer autrement.

Nous la payions; ou plutôt nous l'avions payée une fois pour toutes. Est-ce que nous en souffrions? Nous y étions si bien habitués!

Nous ressemblions au myope, qui vit avec sa vue basse, aussi calme et aussi heureux que si chacun de ses yeux égalait en puissance le grand télescope d'Herschell.

Enfin, et c'était le point capital, en retrouvant le sens de l'ouïe, ma femme avait fait d'horribles découvertes. Douée d'une extrême délicatesse de conscience, elle n'avait même pas soupçonné jusqu'ici les délits, — c'est trop peu dire, — les crimes de langue : les médisances doucereuses, les calomnies éhontées, les murmures impies aussi bien à l'encontre des moindres épreuves que des grandes calamités, l'erreur professée avec cynisme ou sourdement propagée, Dieu blasphémé, le mal encensé, le bien tourné en ridicule, les oreilles des enfants offensées par des propos impurs, tout ce

flot de prévarications de tout genre qui ont fait dire à l'apôtre saint Jacques que celui-là est parfait qui ne pèche pas par la langue.

Certes, jamais la bouche pieuse, pudique, charitable, indulgente de Bathilde ne se joignit à cet exécrable concert qui, comme le sang d'Abel, monte et crie vengeance vers le Ciel. Mais, bien qu'elle ne fréquentât qu'une société honnête, que nous prissions rarement part aux divertissements du monde, que de fois ses oreilles ne furent-elles pas blessées par tous ces excès de la parole que nos oreilles blasées perçoivent à peine !

Au risque de vous entendre accuser mon histoire de finir *en queue de rat*, je m'arrête ici.

Je n'ai plus d'événements notables à vous raconter. Notre vie se résume en deux mots :

Nous parlons peu. Mais si peu que nous fréquentions « les compagnies, » nous ne pouvons nous dispenser d'entendre, sinon d'écouter.

Que de fois, rendue au silence de notre intérieur, Bathilde s'est écriée :

« Oh ! qu'on est heureux d'être sourd ! »

Puis, comme se repentant de cette exclamation :

« Non, dit-elle, tout ce que le bon Dieu fait, ou défait, ou refait, est bien fait. Résignons-nous donc même à ne plus appartenir au troupeau de l'abbé de l'Épée. »

Et pour la fortifier dans cette résignation, je lui lis quelques versets de Dante ou quelques strophes de Lamartine, ou bien Oscar, qui est excellent musicien, lui joue sur son violon un bel *andante* d'Haydn.

PAR MONTS ET PAR VAUX

I

LA LUNE DE MIEL.

Un enfant demandait un jour ce que deviennent les vieilles lunes.

Je me suis souvent adressé la même question, à propos d'une sorte de lune dont on ne s'occupe guère au bureau des longitudes, mais qui est bien de toutes la plus charmante : *la lune de miel.*

Hélas ! j'ai dû me répondre que trop souvent cette lune de miel devenait, pour le bénéfice des rimeurs, apparemment, et au grand préjudice des ménages, une lune de fiel ; et que même elle n'at-

tendait pas toujours d'être vieille pour subir cette fâcheuse métamorphose.

Vous comprendrez mieux la chose en lisant cette véridique histoire que j'extrais de mes notes de voyage (Vacances 1828).

On m'a, maintes fois, accusé d'être un original et un monomane. Je le veux bien; mais je me console en pensant que mon originalité du moins ne fait de tort à personne et que ma monomanie fait mon bonheur. Jugez-en plutôt.

Cette monomanie consiste à m'estimer un des hommes les plus fortunés que le soleil éclaire, parce que, dix mois de l'année, j'exerce avec beaucoup d'honneur et un peu de profit, — juste assez pour vivre sans faire de dettes — la noble profession d'avocat, et parce que, les deux autres mois, je voyage en Suisse, à peu de frais, mais dans un perpétuel ravissement. Voici vingt-cinq ans bientôt qu'il dure, ce ravissement annuel, et je puis dire qu'il va toujours *crescendo*.

Outre une périodique restauration ou consolidation de ma santé, chose précieuse après les labeurs de l'année; outre ce plaisir de visiter *itérativement* — pardonnez-moi : c'est une expression du palais — tel lac, tel glacier favori, ou bien de découvrir une vallée nouvelle, d'atteindre pour la première fois un pic jusque-là réputé inaccessible;

presque toujours je rapporte de mon excursion automnale une bonne petite leçon de morale religieuse, dont je fais profiter de mon mieux le cher prochain.

Voici donc la leçon de 1828.

Cette année-la, je résolus de joindre à ma tournée helvétique une petite excursion sur le sol italien.

J'avais rencontré au Righi, dans les premiers jours de septembre, une riche famille anglaise avec laquelle je m'étais lié assez intimement. Depuis près de vingt ans, fixés en Italie, lord et lady Mac-Lewis possédaient, sur les bords du lac de Côme, une magnifique habitation, la villa Biagini. Ils sollicitèrent avec une si aimable insistance l'honneur de ma visite, que je ne crus pas pouvoir refuser. Dailleurs je dois encore vous confesser un de mes faibles : j'aime le spectacle du bonheur. Lorsque je les quittai, mes nouveaux amis conduisaient à Milan leur fille, la charmante Sophia, pour y épouser le jeune viscount Archibald Herbert, union projetée, rêvée depuis dix ans et plus... En arrivant à la villa, le 1er octobre, j'arriverais pour le second quartier de la lune de miel.

Bien que j'eusse formé d'autres projets en quittant Paris, je ne pus résister à cette perspective.

Je ne vous ferai pas la description de la villa.

C'était une des plus belles parmi les habitations féeriques qui bordent ces rives enchantées. Si jamais le bonheur avait élu domicile quelque part, il semblait que ce dût être là, au milieu de cette famille riche, libérale, hospitalière, amie des plaisirs de l'esprit, renommée pour l'étroite affection qui régnait entre tous ses membres... Et ce bonheur, proverbial au foyer des Mac-Lewis, n'était-il pas encore décuplé par l'heureux mariage d'Archibald et de Sophia ?

Je ne connaissais pas le viscount Herbert. Son premier abord était séduisant. Beau d'une beauté virile, plus aimable et plus expansif surtout que ne le sont d'ordinaire ses compatriotes, intelligent, instruit, porté d'instinct vers les sentiments les plus élevés, on comprenait que l'âme aimante de Sophia se fût naturellement inclinée vers cette âme, sœur et complément de la sienne.

Pourtant — où n'y a-t-il pas un pourtant? — j'eus tout de suite un doute sur l'avenir de cette union dont l'aurore brillait de si riches couleurs.

Il me sembla qu'Archibald oubliait de remplir ses journées.

C'est bon d'avoir de nobles pensées, de ne jamais rien dire qui ne soit gracieux et bien tourné, de refléter en ses yeux, comme en un pur miroir, le bonheur que l'on donne à d'autres yeux et qu'ils

vous renvoient... Cela est bon; mais cela n'est pas tout. Et une vie où l'action n'a aucune part est une vie bien vide.

Outre cette inutilité, il me sembla que le jeune époux n'aimait guère la contradition, et qu'à travers le rayonnement serein de la lune de miel, des mots, de simples mots, moins que cela même : un froncement de sourcils, un silence subit, un nuage qui jetait son ombre sur ce beau front, pouvaient passer pour des présages un peu inquiétants.

Mais en dépit de ces imperceptibles symptômes, —qui sait? peut-être imaginaires — tout le monde, à commencer par Sophia, paraissait si enivré de bonheur, que je chassai, comme une pensée mauvaise, mes injurieux soupçons. D'ailleurs comment croire que rien pût tourner à mal de la part d'un mari qui professait que toute sa vie se passerait, sans que jamais il s'en pût lasser, à adorer sa femme?

Le troisième jour après mon arrivée, Sophia proposa une partie aux ruines de Sant'Onofrio. C'était un vieux château, situé tout au haut de cette colline qui se dresse derrière la villa Biagini, la colline de Santa Chiara. On y monte par un chemin des plus pittoresques; et de la petite plateforme qui s'étend devant la partie la mieux conservée des ruines, on a une vue admirable du lac et des montagnes qui l'entourent.

Mais le plaisir des yeux n'était pas le seul que Sophia se proposât, en dirigeant notre promenade de ce côté.

Sant'Onofrio, qu'une main intelligente avait consolidé, afin qu'il demeurât dans son état de ruine présentable, était gardé par un vieux paysan, espèce de soldat laboureur, qui, après les guerres de l'empire, s'était retiré dans un petit bâtiment attenant à la vieille tour... Du consentement des propriétaires, il en avait fait un logis fort sortable. Puis, entreprenant et habile en agriculture, il prit à bail — il y avait de cela plus de vingt ans — les terres (champs, prairies et vignes) qui dépendent de la villa Biagini.

Sa fille, la gentille Teresa, avait joué avec Sophia, quand toutes deux étaient petites, et elles venaient de se marier le même jour.

Sophia, qui n'avait pas vu depuis plus d'un an son amie d'enfance, voulait aller lui faire compliment et lui offrir quelques petits cadeaux rapportés, à son intention, de France et d'Allemagne.

C'est une charmante résidence que Sant'Onofrio, et — je ne sais si c'est à cause de ma grande originalité — il me semble que je préférerais ce nid de verdure posé parmi des ruines même à toutes les splendeurs de la riche villa.

Teresa était heureuse. Elle ne faisait pas pa-

rade de son bonheur. Mais elle le laissait, sans fausse honte, déborder de son cœur dans ses regards et dans ses paroles. C'était ce bonheur plein et sûr de lui-même, ce bonheur vif et calme à la fois, et tel qu'on ne le rencontre qu'en des âmes chrétiennes.

Son père — le vieux Biagio — avait jadis connu des jours pénibles et des nuits sans sommeil. Depuis, et à mesure qu'il s'acheminait vers cette fin de la vie qui a tant besoin de repos, l'aisance lui était arrivée. Sa vieillesse était une des plus douces qui se pussent imaginer, non-seulement à cause de cette agréable aisance, mais surtout parce que le vieux Biagio était ingénieux à se rendre heureux lui-même, à répandre le bonheur autour de lui, à tirer de chaque chose cette divine liqueur dont une goutte suffit à rasséréner bien des âmes... Heureuse dans son père, Teresa l'était encore plus dans son mari : elle venait d'épouser Paolo.

Belle et plus instruite que ne le sont d'ordinaire les filles de laboureur, Teresa eût pu s'établir à la ville.

Un aubergiste de Côme, même un homme de loi des faubourgs de Milan l'avaient demandée en mariage. Elle avait mieux aimé ne sortir ni de sa condition ni de Sant'Onofrio... Paolo était son

ami d'enfance, un solide paroissien, un rude travailleur, bon d'ailleurs et honnête comme pas un, attentif pour le père Biagio; il aimait Teresa de tout son cœur... Teresa l'avait préféré à ses nombreux rivaux.

« Je suis trop heureuse, » nous disait-elle en nous présentant son mari, véritable type — ce type, hélas! qui s'en va tous les jours — du paysan chrétien.

Nous passâmes plusieurs heures à visiter les ruines. Nous ne nous lassions pas de parcourir ces beaux vestiges de la riche architecture gothique, si harmonieusement vêtus de lierre, de plantes grimpantes, de fleurs de toutes sortes... Même au milieu de ce qui avait été jadis la nef de la chapelle, un beau frêne avait poussé... Des oiseaux gazouillaient dans ses branches. Assis sous son ombre, nous voyions à nos pieds le lac bleu, avec son collier de villas et ces barques élégantes qui le parcouraient en tous sens. Surtout nous regardions et nous écoutions nos trois hôtes. Père, fille, gendre, — si peu clairvoyant que l'on pût être, on lisait sur ces trois visages le travail, la vertu, la religion, l'amour, les plus purs et les plus nobles sentiments du cœur humain.

Nous redescendîmes, l'âme comme embaumée de ce spectacle; et, le lendemain, je quittai la villa.

L'année d'après, quand vint l'époque des vacances, je résolus de retourner au lac de Côme.

Malgré la promesse de mes amis, les Mac-Lewis, je n'avais eu aucune nouvelle de leurs enfants. Teresa aussi et Paolo m'intéressaient. J'avais lu la première page seulement de cette double histoire. J'étais heureux de parcourir au moins le chapitre suivant.

« Hélas! que de choses se passent en un an!
Et qui sait ce que je vais retrouver ici? »

Je me disais cela, pendant qu'un nocher taciturne me menait de Côme au pied de la colline de Santa Chiara, à la fameuse villa des Mac-Lewis.

J'entrai d'un pas indécis dans cette riante demeure. Au salon, lady Herbert, Sophia, était assise à côté d'un berceau.

Elle m'accueillit avec le plus aimable sourire. Son visage était calme et serein, comme toujours Mais il me sembla que cette sérénité était plutôt de la résignation, tandis que, l'année précédente, c'était comme un sage tempéramment imposé à une félicité trop enivrante.

Je lui demandai des nouvelles de son mari. Elle me répondit qu'il allait bien, qu'il serait ravi de me revoir... Mais cela fut dit sans élan et avec le désir manifeste de changer de conversation.

Je parlai de ce charmant poupon rose et blanc, couché dans cet élégant berceau et qui venait justement d'ouvrir ses beaux yeux, d'un bleu qui semblait un reflet du ciel.

Cette fois-ci, l'enthousiasme éclata dans la réponse. Elle prit le petit Arthur, le couvrit de baisers, lui dit coup sur coup plusieurs de ces mots familiers et tendres que les enfants aiment tant... Cet enfant n'était pas pour elle un accroissement à son bonheur; c'était tout son bonheur... c'était sa consolation.

Il faudrait n'avoir jamais vu de près les jeunes mères pour ne pas savoir que celles qui sont en même temps heureuses épouses ont tout une autre manière d'embrasser leurs enfants! Les baisers de Sophia montraient clairement la femme malheureuse, celle qui a rencontré abandon ou déception chez l'homme à qui elle avait donné son cœur!

Pendant que Sophia rendait à ce cher petit consolateur quelques-uns de ces nobles soins plus doux encore à donner qu'à recevoir, j'allai au jardin voir lady Mac-Lewis. Je la trouverais, m'avait dit sa fille, assise auprès de la cascade.

Je la trouvai en effet, mais plongée dans une si profonde rêverie, qu'il me fallut marcher sur les feuilles sèches et tousser à plusieurs reprises pour lui faire lever la tête.

Elle me reconnut tout de suite, me prit les deux mains et fondit en larmes.

« Tout était si heureux ici, quand vous nous avez quittés, il y a un an, cher monsieur...et maintenant...

— Grand Dieu! que s'est-il donc passé? Je viens de voir au salon lady Herbert; elle m'a navré.

— Hélas! il ne s'est rien passé du tout... Nous avons tout simplement moissonné ce que nous avions semé... Archibald, — je ne veux dire aucun mal de lui; ce n'est pas un méchant garçon, bien au contraire; il aime beaucoup ma fille... et pourtant il la rend affreusement malheureuse, — Archibald a un grand défaut. Nous le savions. Avec notre expérience du monde, comment n'avons-nous pas deviné quels fruits amers sortiraient de cette triste racine? Archibald est inoccupé. Il n'a pas de profession, ni rien qui lui en tienne lieu.

Vous me direz qu'avec deux cent mille livres de rente on n'a pas besoin de travailler pour vivre... Comme si on ne travaillait que pour vivre! comme si la première raison d'être du travail, ce n'était pas qu'il remplit la vie, qu'il nous préserve de l'oisiveté et de ses mille funestes conséquences! Merveilleux mastic, le travail bouche ces trous et ces interstices par lesquels le mal s'insinue dans les plus nobles cœurs et les intelligences lesplus élevées.

Adorer sa femme n'est pas un état; et, en tout cas, à supposer que c'en soit un, quand aucun autre ne le vient varier, cette état ne dure pas longtemps.

Tant qu'il avait été garçon, Archibald ne s'était pas douté de ce que cette inoccupation recélait de de périls. L'hiver, il menait joyeuse vie — honnête pourtant — avec ses amis et ses camarades, tantôt à Londres, tantôt à Paris, une année à Florence, une autre à Milan. L'été, il voyageait, non point seulement en Suisse ou sur les bords du Rhin : il avait visité l'Espagne, l'Égypte, une grande partie de l'Allemagne, même les deux Amériques. Puis, six mois avaient été consacrés à « faire sa cour. » Absorbé par son affection, il eût dit : *Une chaumière et son cœur*. A plus forte raison pensait-il que ce cœur, un cœur sans pareil ! lui suffirait amplement, assaisonné qu'il était de cette splendide habitation et de tant d'autres choses dont l'énumération serait trop longue.

Il s'était trompé. Il n'y avait pas un mois qu'il était marié, cette lune dont vous avez vu les premiers et charmants rayons touchait à peine à son déclin, et déjà quelque chose se glissait dans le cœur d'Archibald, qui lui disait que sans doute les oranges et les sorbets sont chose exquise, mais qu'on s'en lasserait à la fin ; que sans doute mirer ses yeux dans les yeux de Sophia était une charmante occu-

pation, mais que cela ne remplissait pas les journées; que ces folles parties avec ses camarades d'Oxford, que les incidents d'une course dans les forêts du *Far-West*, même les dangers d'une caravane à travers le Sahara, que cela faisait mieux goûter la vie, et éloignait plus sûrement les crises de cette terrible maladie des Anglais, des riches et des rassasiés :le *spleen*, autrement dit l'ennui.

La pensée et le mot une fois acceptés, cela devint l'idée fixe et comme l'obsession d'Archibald : il s'ennuyait de sa femme! Jamais il ne le dit; mais tout le disait pour lui. Et du jour où Sophia le put seulement soupçonner, vous comprenez que c'en fut fait de son bonheur.

Vous me demanderez pourquoi Archibald ne rechercha pas quelqu'une de ces occupations qui lui manquaient; pourquoi du moins il n'essaya pas de mener, avec Sophia, cette existence accidentée qui l'avait tant charmé jadis. — Hélas! ne se donne pas un état qui veut. Archidald ne pouvait gérer d'ici ses propriétés d'Angleterre, toutes munies d'ailleurs de plus de régisseurs et d'intendants qu'elles n'en pouvaient supporter. On n'entre pas à trente ans — fût-on millionnaire — dans l'armée, dans la magistrature, dans la diplomatie, dans le barreau. A toutes ces professions il faut un apprentissage, qu'il était trop tard pour commencer.

Quant à mener Sophia sur les Cordillières, à Madère, à Ceylan, ou seulement au pied de la grande Pyramide, il y a des choses qui sont aisées à un jeune homme et qui offrent à une jeune femme des difficultés presque insurmontables. Et cependant ma fille n'aurait pas hésité à tout faire pour dissiper ce nuage noir qui paraissait à l'horizon de son bonheur, l'ennui d'Archibald. Mais le chérubin que vous avez vu demanda, dès avant sa naissance, des soins incompatibles avec cette vie nomade.

Comprenant qu'il ne pouvait quitter honnêtement sa jeune femme, fatigué de ne rien faire, ne sachant, lui qui avait toujours couru et s'était toujours amusé, comment faire pour occuper son esprit sans déplacer son corps, Archibald n'a pas compris qu'il lui restait un travail, de tous le plus difficile et le plus important et qui eût suffi largement à remplir sa vie, le travail de son propre perfectionnement : car l'homme est encore à lui-même la plus rebelle des matières.

Ennuyé, il est naturellement agacé, ou du moins agaçable. A propos de rien, il s'irrite, décemment et sourdement, sans doute; mais, à une certaine agitation de la surface, on s'aperçoit facilement que le fond de son âme est troublé. La contradition le cabre, et trop souvent il a des prises avec lord Mac-Lewis... Ma pauvre Sophia, elle, est la douceur

même; toujours elle cède. Eh bien! il semble que ce refus de toute contestation, de toute résistance, l'exaspère ou le rende plus nerveux encore.

En somme, il est difficile de voir un jeune ménage réussir plus de conditions de bonheur que le ménage de ces pauvres enfants. Et, parce que le mari est oisif, parce qu'il ne veut pas, faute d'autre chose, travailler du moins son caractère, voici deux époux de la veille profondément et presque irréparablement malheureux! »

Nous revînmes au salon. Chemin faisant, nous avions rencontré Archibald et lord Mac-Lewis. Leur accueil fut cordial; au fond de l'accueil d'Archibald, on sentait un autre sentiment encore que la cordialité : j'allais jeter quelque variété dans sa vie et l'arracher, pour quelque temps du moins, à lui-même.

Le soir, pendant que ces messieurs fumaient dans le parc, je demeurai seul avec ces dames. Nous vînmes à parler de Sant'Onofrio.

« Ah? c'est là qu'est le bonheur! » dit la mère.

Et, comme je me taisais, puis cherchais à changer d'entretien, Sophia me dit :

« Le bonheur d'autrui est ma consolation pour le bonheur qui me manque. Allez demain voir Teresa et portez-lui mes amitiés. »

J'y fus. J'arrivai au moment où les deux époux allaient se mettre à table.

Là aussi, il y avait un berceau, non point splendide comme celui de la villa... Une modeste *culla* d'osier. Mais le beau garçon qui y dormait du sommeil des anges!

Mes regards qui cherchaient le vieux Biagio, s'arrêtèrent sur la robe noire de la jeune femme.

« Oui, nous l'avons perdu, ce père bien-aimé, me dit Teresa, avant tout autre compliment, et répondant à la pensée qu'elle lisait sur mon visage... Mais il est mort en chrétien, et bien peu de temps avant de mourir il a été, une fois de plus, notre bienfaiteur.

— Monsieur ne te comprend pas, dit Paolo, voyant ma mine indécise. Voici l'histoire.

Nous pouvons dire, sans nous vanter, ma Teresa et moi, qu'il n'y a pas un meilleur ménage que le nôtre sur tout le rivage du lac, même qu'on aurait de la peine à en trouver une demi-douzaine seulement d'aussi bons. Mais que cela a tenu à peu de chose, pourtant!

Oui, il n'y avait pas beaucoup plus d'un mois que nous étions mariés, et Mme Teresa et moi nous avions déjà eu, deux ou trois fois, maille à partir l'un avec l'autre... sur de bien petits sujets assurément, et qui n'en valaient pas la peine... mais, que voulez-vous? il faut bien commencer. Je suis très-vif, et Teresa passablement têtue....

Donc, une première fois, à propos du nom que nous donnerions à cet innocent, une seconde fois à propos de la distance qu'il y a de Côme à Longoborgo, une troisième fois pour un motif plus futile encore, nous eûmes des discussions qui se terminèrent, d'abord par des paroles aigres-douces, puis par des paroles aigres tout à fait, enfin par une bouderie qui dura — chose incroyable et pourtant vraie! — depuis l'*Angelus* de midi jusqu'à l'*Angelus* du soir.

Quand sonna le dernier son, signal ordinaire du souper, et comme nous nous asseyions tous deux, chacun d'un côté de notre père, la mine passablement piteuse, ce cher père arrêta net Teresa, qui allait servir la soupe.

« Mes enfants, nous dit-il, laissez là le potage. Qu'il refroidisse, si bon lui semble! J'ai à vous servir un plat qui doit se manger chaud.

Vous savez bien que je n'ai guère pour habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas, et vous ne pouvez pas m'accuser d'avoir jamais fourré le nez dans les affaires de votre ménage. Mais aujourd'hui je vous vois sur une mauvaise pente. C'est mon devoir de père de chercher à vous retenir, avant que vous ne soyez en bas.

Vous vous aimez, mes amis, et vous avez bien raison. Vous vous êtes choisis l'un l'autre, et vous

pouviez avoir la main moins heureuse. Teresa sait s'il y a dans tout le canton un garçon plus laborieux, plus honnête, meilleur chrétien, meilleur mari que Paolo. Paolo ne se faisait pas prier pour chanter sur les toits l'éloge de Teresa, la perle de Sant'Onofrio.

Eh bien! quand on s'aime, qu'on aime le bon Dieu et qu'on a un peu de pain de cuit, — assez pour ne point craindre la misère, pas assez cependant pour se dispenser de travailler, — quand on a tout ce que le bon Dieu vous a donné, mes enfants, on est bien près d'être heureux. Il y faut pourtant quelque chose de plus; et ce quelque chose, on serait bien fou de s'en passer, puisqu'il est tout à fait à notre disposition : c'est d'avoir un bon caractère, c'est de savoir se faire des concessions mutuelles; c'est de ne point se formaliser pour des riens, de ne point s'obstiner sottement dans ses dires et ses opinions; c'est, en un mot, d'être facile à vivre, d'être toujours disposé à sacrifier sa manière de voir à celle d'autrui; surtout quand cet autrui c'est un autre nous-même, quand c'est notre femme, ou notre mari, quand nous devons passer avec cet autrui notre vie entière, et qu'il dépend de nous, selon que nous serons d'une humeur facile ou revêche, de faire de notre intérieur un paradis ou un enfer. »

Le beau-père aurait pu parler bien plus longtemps. Nous ne l'écoutions déjà plus. Nous étions à nous demander comment nous avions pu être aussi absurdes, faire courir à notre paix et à notre bonheur de si grands risques.... et cela à propos d'une question qui, après tout, nous était aussi indifférente qu'au grand Turc le sont les affaires de Sant'Onofrio.

Nous étions si honteux de notre conduite, si désireux d'en effacer les dernières traces, si frappés de la justesse des raisonnements paternels, si empressés de donner tout de suite une preuve de bonne volonté, que la dispute faillit recommencer en sens inverse, chacun ayant repris le parti de l'autre, et s'acharnant à le faire prévaloir, par amour de la concorde et des concessions. »

Après un moment de silence, Teresa prit la parole à son tour.

« Il semblait, dit-elle, que notre pauvre père n'attendît pour s'envoler en un monde meilleur que d'avoir rempli auprès de nous ce rôle utile de juge de paix. Le soir même, il fut pris de la maladie qui l'emporta huit jours après.

Son discours a donc été pour nous comme une sorte de testament. Quand je suis tentée de me lais-laisser aller à quelque impatience ; quand, pour une raison ou une autre, la moutarde monte au nez du

pauvre Paolo, il suffit d'un regard jeté sur ce petit trophée où nous avons réuni le sabre de mon père, sa croix d'honneur, sa carnassière et ses deux fusils de chasse, pour nous rappeler à la raison et à nous-mêmes. Nous nous embrassons alors, et la querelle finit avant d'avoir commencé.

II

UNE INSCRIPTION

SOUVENIR DE NICE

L'année dernière, Augustin et moi nous montions de Nice à Villefranche, en compagnie de don Serge, un de nos amis niçais, érudit et philosophe, et cependant assez aimable.

Sur notre gauche, deux ou trois auberges prolongeaient encore les faubourgs de la ville, tandis qu'à droite, quelques belles villas commençaient déjà la campagne.

L'une de ces villas, cachée au milieu des bosquets, ne se laissait deviner des passants que par un immense mur, construction quasi-cyclopéenne.

Un groupe de têtes blondes, apparaissant à une grande hauteur, indiquait que derrière le mur il y avait une terrasse.

Je n'ai jamais su passer à côté d'un enfant sans m'arrêter pour admirer ce front candide, ce regard ingénu, ce sourire innocent, cette grâce qui s'ignore elle-même.

Les petits blondins m'attirèrent donc.

Comme, au bout de deux minutes, ils s'éloignaient en gazouillant, et après nous avoir envoyé gentiment force baisers, mes yeux tombèrent sur une inscription encastrée au beau milieu du mur.

Pour un homme qui n'a jamais été élève de l'école des Chartes et qui sait médiocrement l'italien, l'inscription, gravée en caractères presque gothiques et un peu effacés par la mousse, offrait quelques difficultés de déchiffrement.

Après m'avoir laissé chercher un peu, don Serge lut couramment :

« Di chi mi fido
« Guarda mi, Dio.
« Di chi non mi fido
« Mi guardero io. »

« Ce qui veut dire en français, ajouta-t-il :

« Contre ceux en qui je me confie,
« Mon Dieu, protégez-moi.
« Contre ceux dont je me défie
« Je saurai bien me protéger moi-même. »

Puis se recueillant un instant :

« Cette inscription, dit-il, date de la fin du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe. Elle se rapporte apparemment à quelque légende du moyen âge, dont la Renaissance aura conservé le souvenir... Qui sait? Peut-être à cette tradition d'où Shakspeare a tiré un chef-d'œuvre. Vous connaissez tous Othello, ce more de Venise qui, trompé par le perfide Iago, immole, dans un accès de farouche jalousie, l'innocente Desdemone... Ou bien peut-être encore...»

A ce moment, nous fûmes rejoints par un muletier, de ceux qui vont de Nice à la Turbie, même jusqu'à Vintimiglia. Il conduisait une douzaine de belles mules dont les *phalères* de laine rouge avaient dû être fraîches, quelques années auparavant.

Il avait entendu les dernières paroles du docte don Serge.

Avec la liberté méridionale, et parlant un français assez intelligible :

« Allons donc! signor, dit-il, il n'y a ici more, ni Venise, ni moyen âge. Cette inscription, elle raconte tout simplement l'histoire de Nicasio, le crédule, un particulier qui ne date point du XVIe siècle, je vous assure? Car mon père l'a beaucoup connu.... Vous plaît-il que je vous en parle un peu? Cela nous désennuiera pendant la montée.»

Je répondis que nous étions tout oreilles.

«Un récit de muletier, me dis-je à part moi, cela aura tout à fait bon air dans mes impressions de voyage. »

Augustin, qui est peintre, était perdu dans la contemplation rétrospective des deux chérubins blonds. Puis, il regardait le muletier, poétiquement drapé dans des haillons que lui eût enviés plus d'un de ses confrères des bords du Guadalquivir. Augustin croquait en pensée, enfants, mules et muletier.

Don Serge était muet d'indignation.

Le muletier reprit :

« Donc, messieurs, voici mon histoire : si elle vous intéresse, Vos Excellences me paieront bien *una bottiglia*, en arrivant au haut du col.

Vers l'an 1800, cette villa appartenait à l'un des plus honorables banquiers de Nice, il signor Muzarelli.

Nicasio Muzarelli, fils du banquier, pouvait alors avoir une dizaine d'années. Il était renommé, parmi

ses camarades d'école, pour sa vanité et sa crédulité, S'il faut tout dire, celle-ci procédait de celle-la. Il suffisait de la moindre flatterie ou de la plus énorme, — il avalait sans sourciller les compliments les plus exagérés, les éloges les plus invraisemblables, — il suffisait d'imiter auprès de lui le *renard* de la fable, pour que lui, tout de suite, jouât au naturel le rôle du *corbeau*.

Cela était si fort que le surnom de *maître Corbeau* lui en était resté; ce qui ne l'empêchait pas d'accorder une confiance absolue à tous ceux qui lui faisaient des protestations d'amitié ou de considération ..... Au fond, ces prétendus amis n'avaient de tendresse que pour les dragées, de Nicasio et de considération que pour ses confitures..... Et même, une fois ses poches et son panier vides, leur amitié soudaine se refroidissait et leur considération s'en allait en fumée. On ne se gênait pas alors pour l'appeler, de plus belle, gobe-mouche et *maître Corbeau*, pour lui dire qu'il était laid et bête, que son père était un juif, un vieil usurier, — ce qui était faux; car le père Muzarelli était un excellent catholique, et, quoique banquier, la loyauté même.

Mais mon pauvre benêt de Nicasio n'avait pas plutôt ses poches et son panier remplis de nouveau, que recommençaient, encore une fois, et les flatteries de ses camarades et son incroyable crédulité.

Il grandit. A vingt ans, il était sorti du collége et entrait dans la banque de son père. Dix-huit mois il fit semblant de travailler, et gaspilla follement, aux mains de son tailleur et en de pires mains, la trop large pension que son père lui faisait.

Le père alors rogna les vivres à monsieur le prodigue; et Nicasio passa fort tristement les quelques années suivantes, peu payé parce qu'il travaillait peu et presque toujours d'une humeur massacrante. Dire qu'il n'avait pas de quoi faire toutes les sottises qui lui semblaient être le droit, et presque le devoir d'un fils de famille comme lui!

A vingt-cinq ans, il eut le malheur de perdre son père et sa mère et de se trouver tout à coup à la tète d'une fortune de plus de cinquante mille francs de rente.

Comme il vit alors revenir vers lui tous ces compagnons qui, depuis qu'il était à la portion congrue, l'avaient tout à fait oublié!

Pour être juste, je dois dire que deux de ses amis lui étaient demeurés fidèle, même alors qu'il était le plus près de ses pièces.

Les motifs qui les retenaient auprès de Nicasio n'étaient sans doute pas les mêmes pour tous deux. Mais, dans cet abandon général, le pauvre fils Muzarelli ne pouvait que leur être à tous deux reconnaissant.

Geronimo, voyant Nicasio malheureux et déserté soudain de tous ceux qui, au temps de sa prospérité, lui faisient une cour assidue, Geronimo restait pour consoler le pauvre abandonné, pour l'engager à se mettre sérieusement au travail et à reconquérir par sa conduite régulière les bonnes grâces paternelles qu'il avait perdues, un peu par sa faute, il fallait bien le reconnaître.

Bien que Nicasio n'aimât pas beaucoup la morale, Geronimo accompagnait la sienne de si vifs et si sincères témoignages d'amitié, il était d'ailleurs si gai, si aimable et d'un si charmant commerce, que Nicasio recevait toujours avec joie les visites de Geronimo. Il recevait même ses amicales remontrances sans trop faire la moue..... Quant à en tenir compte et à changer de vie, c'était une autre paire de manches.

Si par hasard, frappé des bonnes raisons de Geronimo, ennuyé de son inaction, désireux de retrouver la tendresse de ses parents et des appointements un peu moins mesquins, il était sur le point de se rendre à la raison et de faire peau neuve, arrivait son autre ami, Rodolfo, son mauvais génie, comme Geronimo semblait une incarnation de son ange gardien.

Pourquoi donc Rodolfo était-il demeuré fidèle, au moins en apparence, à la mauvaise fortune de Nicasio ?

C'est que Rodolfo était un calculateur habile et plus avisé que le commun des mauvais sujets. Il s'était dit que le père Muzarelli ne vivrait pas toujours, qu'il était vieux, cassé par le travail, usé par le chagrin ; qu'encore deux ou trois ans, et le bonhomme irait dormir dans le cimetière. Alors Nicasio, à la tête des cinquante mille livres de rente de son père, ferait de nouveau claquer son fouet. Qui l'aiderait à manger sa fortune, sinon ceux qui auraient été ses satellites, même pendant son éclipse momentanée? Il ne craignait guère Geronimo. «Ces cafards là, c'est bon tant qu'on n'a rien dans sa poche. Mais dès que les sequins reviendront à Nicasio, il retrouvera en même temps le désir de les dépenser noblement. Je vous conseille alors, maître Geronimo, de venir parler sagesse et tempérance! Nicasio, à moins qu'il ne soit bien changé, vous enverra bel et bien promener, vous et vos sermons.»

« Muletier, dit ici don Serge, ennuyé de son rôle d'auditeur, muletier, ton histoire m'intéresse, laisse-moi prendre un instant la parole, et exposer à ces jeunes gens quelques principes utiles sur la vraie et la fausse amitié.

L'un des principaux devoirs de l'amitié, et l'un des plus méconnus, c'est la vérité, la vérité que nous devons dire à notre ami, même au risque de lui déplaire, même au risque, en lui déplaisant, de

perdre les agréments que nous trouvons dans sa compagnie, même au risque d'en éprouver un sérieux préjudice.

Mais où est cette franchise? Où cette vraie et virile amitié? « Celui qui a trouvé un vrai ami a trouvé un trésor, » dit l'Écriture.

Qu'ils sont bien plus nombreux, les faux amis, à la façon de votre Rodolfo! véritables pestes, vrais gibiers de potence!

A quoi servent-ils? sinon, par des louanges outrées et des flatteries insidieuses, à encourager nos mauvais penchants, à nous retenir, au contraire, dès que nos bons instincts ou les conseils d'amis sincéres *menacent* de nous entraîner du côté du bien. De quoi se servent ces vils flatteurs? De nos défauts, comme d'autant d'anses avec lesquelles ils nous prennent et nous conduisent facilement à notre perte. Dans le cas de votre Nicasio, si bien comparé à maître Corbeau, cette anse c'était la vanité. Et où est l'homme, bon Dieu! qui n'en ait au moins un commencement ou un reste de cette anse de la vanité, de l'amour-propre? Enfin à quoi visent-ils, ces faux amis? Car il n'est pas vraisemblable que tant de Rodolfo s'acharnent, sans un intérêt personnel, à contrebalancer, auprès de tant de Nicasio, l'influence des trop rares Geronimo. A quoi visent-ils?

Maître Renard vous répond :

« Apprenez que tout flatteur
« Vit aux dépens de celui qui l'écoute. »

J'ajoute, pour être complet, que parmi ces mauvais génies, comme nous appelions tout à l'heure Rodolfo, il y en a de pires encore, venus directement de l'enfer, qui font « de l'art pour l'art, » c'est-à-dire le mal pour le mal. Ils ont, ce semble, une sorte de satanique désintéressement : perdre une âme c'est pour eux une joie, un triomphe qui récompensent largement—et sans la perspective d'aucun autre salaire — les plus longs et les plus pénibles efforts. »

Don Serge aurait continué longtemps ces sages réflexions, si, à ce moment, le chemin ne fût devenu beaucoup plus raide. Quelque grand philosophe et quelque savant antiquaire qu'il soit, don Serge paie tribut à la nature par un asthme bien caractérisé. Force lui fut donc, en cet endroit, d'arrêter sa marche et son discours.

Le muletier reprit la parole ; et, pendant que le savant soufflait :

« Excellences, dit-il, la vue est magnifique de ce point. Asseyons-nous un petit quart d'heure, le temps que je finisse mon histoire et que monsieur reprenne haleine.

Nous avons laissé Nicasio au moment où, son père étant mort, il se trouvait à la tête d'un joli revenu de cinquante à soixante mille livres.

Ce fut le cœur vraiment affligé qu'il rendit les derniers devoirs au vieux Muzarelli. Il lui fallut plus de quinze jours pour essuyer ses larmes, larmes très-sincères, je vous le répète. Car ce n'était pas un cœur de pierre que notre ami Nicasio. Il savait que, si son père lui avait coupé les vivres, c'était pour son bien et pour l'empêcher de se perdre tout à fait.

« Misérable que je suis, se disait-il intérieurement, j'ai certainement abrégé les jours de mon pauvre père, j'ai empoisonné ses dernières années, par mes folles dépenses, par la paresse dans laquelle je croupissais honteusement. Ah! que je les donnerais de grand cœur ces millions qui m'arrivent aujourd'hui, pour avoir encore auprès de moi ce père bien-aimé, pour consoler un peu sa vieillesse par une conduite honnête et laborieuse ! »

Que de fils, hélas ! font ainsi mourir de chagrin leurs parents, puis, une fois le malheur arrivé, se répandent en de stériles regrets !

Il est trop tard ! trop tard pour faire revivre ceux qu'on a menés au tombeau ; trop tard, aussi, souvent, pour persévérer au moins dans ces bons sentiments et commencer enfin une vie nouvelle, la

vie d'un homme et d'un chrétien !

Quelle vertu n'eût-il pas fallu à Nicasio pour se mettre à travailler, au moment où il devenait maître d'un revenu qui lui permettait de goûter, sans rien faire, toutes les douceurs de la vie ! Quelle force de caractère pour ne point se livrer avec frénésie aux plaisirs que l'or achète et dont il avait été sevré pendant deux ans !

Les bons conseils pourtant ne lui manquèrent pas.

Il avait un oncle, frère aîné de son père, le vieux Pietro Muzarelli, ou le capitaine Pietro, comme on l'appelait.

Pietro était brave comme son épée et d'une sagesse renommée dans tout le comté de Nice.

Quinze jours après la mort de son frère, il vint trouver Nicasio.

« Mon enfant, lui dit-il, voici que la fortune, une grande fortune, que ton père a eu tant de peine à amasser, te tombe entre les mains. Ne va pas la gaspiller follement. Vis largement, mais honnêtement. Travaille surtout ; l'homme oisif fait toujours mal. La banque de ton père est prospère. Laisse-y tes capitaux. Prends conseil des employés capables et probes qui possédaient et méritaient si bien la confiance de mon pauvre frère. Forme-toi sous leur direction. Avec ce que tu as su jadis et ce que le Ciel t'a donné d'intelligence, tu seras bientôt en état d'ê-

tre plus que le chef nominal de la maison.

Puis, si tu veux m'en croire, marie-toi. Choisis une femme qui soit pieuse, spirituelle. Ne te préoccupe pas de savoir si elle est riche ou pauvre. N'as-tu pas assez de bien pour deux, même pour tous ceux qui pourront, par après, venir augmenter ta famille? »

Nicasio était ébranlé.

L'oncle s'en allait, quand Rodolfo survint.

En dix minutes, il eut soufflé sur les bonnes dispositions de l'héritier.

« Ah! je le reconnais là, dit-il, ce vieux radoteur de capitaine. Vraiment, le moment est bien venu pour toi de t'enfermer derrière un grillage, comme un employé à 1,500 fr!... Travailler, travailler! Allons donc! Je conçois que ton bonhomme de père ait sué sang et eau pour t'amasser de l'argent. Mais toi qui trouves la pelote faite, ton rôle est tout autre. Tu dois t'amuser, encourager le commerce, acheter des chevaux, des voitures, aller au bal, au spectacle, donner de grands dîners, chasser, voyager, meubler à neuf tes appartements et reconstruire sur un plan moderne ta villa qui est par trop *rococo*. Et puis, si tu manques d'argent, n'y a t-il pas le vieux juif de la place aux Herbes, Gédéon qui n'a jamais refusé ses bons offices aux gens posés comme toi? »

Rodolfo prêchait un converti, du moins une pauvre âme faible qui ne demandait qu'à se convertir à cette morale facile. Pourtant, sous le coup des conseils de son oncle et du souvenir de son père, Nicasio tenta une ombre de résistance.

Il allégua les principes religieux que lui avaient transmis son père et sa mère, les mœurs austères dont les siens avaient toujours donné l'exemple, même certain picotement qu'il ressentait dans la région de la conscience.

« Il y a là, dit-il, en portant la main à son côté gauche, il y a là quelque chose qui me dit que mon oncle a raison et que tu as tort, Rodolfo. Qu'as-tu à répondre à cela ?

— Moi ? ah ! rien du tout, je t'assure. Je suis au contraire grandement édifié de te voir si sage. C'est dommage que ta mère ne soit plus de ce monde : elle t'aurait baisé au front, en signe de satisfaction maternelle. Faut-il, en passant, que je retienne une place au catéchisme de persévérance de *Santa Reparata ?* (1) »

Nicasio devint tout rouge de honte. Il essaya de cacher sa confusion en disant :

« Mais si je me mariais, si j'épousais ma cousine Battistina ! Y a-t-il au monde une fille plus honnête,

(1) Église cathédrale de Nice.

plus belle, d'un caractère plus charmant?

—Tiens, c'est une idée, et je t'approuve encore. Au moment de jouir à ton aise de la vie de garçon, tu enchaînes ta liberté. Mais c'est sublime, tu mériterais une couronne de rosière! Et puis, avec Batistina pour femme, tu es sûr de ne sortir jamais des sentiers de la vertu. Elle te tiendra serré, ne crains rien. Te voici rivé pour le reste de tes jours à la messe, à la confession, à la sainte vie de famille. Tu auras beaucoup d'enfants; tu ne feras jamais un sou de dettes; tu seras un jour marguiller de la paroisse, qui sait? peut-être président du conseil de fabrique. »

Ainsi parlait Rodolfo. Et, à mesure qu'il parlait les bonnes résolutions de Nicasio s'évanouissaient. Il reprenait en grippe son oncle et Geronimo; il avait honte de lui-même. Il s'en était fallu de si peu qu'il perdît cette belle occasion de mener joyeuse vie et qu'il se rangeât... Se ranger à vingt-cinq ans! Si cela ne faisait pas pitié!

Mais ce n'était pas le tout d'écouter les conseils de Rodolfo, il fallait encore les mettre en pratique. Rien de plus facile.

En moins de huit jours, Nicasio était connu chez tous les maquignons, les carossiers, les tapissiers de Nice... Je ne parle pas des salles de bal, des petits théâtres, des cafés, de certains cercles, etc... Ni-

casio était un homme lancé. Et je vous assure que les écus du vieux Muzarelli dansaient une fière sarabande.

Si bien que notre prodigue ne tarda pas à voir le fond de sa bourse. Embarrassé, il s'en fut demander conseil à Rodolfo. Ou plutôt, pendant qu'il se dirigeait vers le domicile de ce digne ami, il se souvint du juif Gédéon.

Il tourna donc du côté de la place aux Herbes, et trouva le Gédéon à son bureau. Il exposa son cas, et comme quoi il avait au soleil une fortune d'à peu près un million, mais qu'il ne se souciait point d'aliéner ses immeubles.

« Rien de plus simple, dit le sage israélite. Quand on ne veut pas vendre ses biens, on les hypothèque. »

Et Nicasio ayant besoin de dix mille francs pour payer une dette de jeu, plus, de vingt mille francs pour alimenter quelque temps encore son train de prince, Gédéon consentit à lui prêter ces trente mille francs. Seulement Nicasio lui signerait une reconnaissance de cinquante mille livres, consentirait, par acte notarié, une hypothèque de pareille somme sur sa villa de la route de Villefranche.

Il fallut bien en passer par là.

En y allant de ce train, mon homme était ruiné en six mois.

Son oncle chercha à l'éclairer. Il avait su, je ne sais comment, que le jeune homme était allé trouver Gédéon.

« Méfie-toi de ce vampire, mon pauvre Nicasio, lui dit-il. N'accorde non plus qu'une maigre créance au sieur Rodolfo. Tous deux s'entendent, j'en ai peur, comme larrons en foire. Pourquoi ne vois-tu pas plutôt Geronimo? Voilà un honnête jeune homme, et sûr! »

En retour de ces bons conseils, Nicasio fut impertinent avec son oncle; et, la première fois que Geronimo vint à l'hôtel, il le fit mettre à la porte par ses laquais.

Geronimo, pourtant, ne voulut pas laisser son ami sans un dernier avertissement.

Ayant appris qu'il s'était fait admettre, sur la présentation de Rodolfo, dans un cercle où il n'y avait guère que des escrocs et des dupes, il ne douta pas que le pauvre Nicasio ne fût de cette dernière catégorie et Rodolfo de la première.

Il écrivit donc au baron Muzarelli (Nicasio se faisait appeler ainsi) une lettre aussi sensée que pathétique. Tout ce que l'amitié peut suggérer de plus tendre, tout ce que l'indignation contre les Rodolfo et les Gédéon peut faire éclore de plus énergique sur les lèvres d'un honnête homme, tout cela se trouvait sous la plume de Geronimo.

En le lisant, Nicasio sentait bien que Geronimo avait raison, et que, de plus, il n'était poussé dans sa démarche que par une vive et sincère amitié.

Mais, à côté de ce sentiment involontaire, la passion se faisait entendre, la double passion de Nicasio : l'amour propre blessé de se sentir repris, l'amour du plaisir qui se voyait entravé dans une carrière où rien, jusqu'ici, ne lui avait résisté.

Le mal encore une fois l'emporta sur le bien. Nicasio déchira en mille pièces la lettre de son ami ; puis, froissant ces débris, il les jeta loin de lui avec rage.

Tout à coup, je ne sais quel revirement se fit encore dans cet esprit mobile. Nicasio, voulut ramasser et rejoindre ces fragments qu'il avait tout à l'heure si rudement traités.

Quel ne fut pas son étonnement, au moment où il cherchait à reconstruire une phrase pour en peser à nouveau les termes, de tomber sur un morceau beaucoup moins ténu que les autres, — une page tout entière — et sur une écriture qui n'était plus celle de Geronimo?

Il se souvint alors que Rodolfo venait de le quitter, et qu'au moment de partir, ayant tiré son mouchoir, un papier s'était échappé de sa poche et avait volé jusqu'au bout de l'appartement. Nicasio avait bien vu la chose, des yeux de son corps;

absorbé par ses pensées, il n'y avait pour ainsi dire point appliqué les yeux de son esprit.

Mais, en ce moment, ce souvenir lui revint très-nettement.

Ce papier venait donc de Rodolfo.

Cédant à la curiosité, Nicasio de lire... Il a d'ailleurs bientôt reconnu les petites pattes de mouches de Gédéon et compris, par le contexte, que la lettre est du dit Gédéon audit Rodolfo.

Elle était conçue à peu près en ces termes :

« Mon cher monsieur,

« Je ne saurais assez vous féliciter ni vous
« remercier de l'heureuse influence que vous prenez
« sur ce blanc-bec de Nicasio.

« Surtout achevez de démolir dans son esprit
« l'affreux Geronimo. Non content de vivre de co-
« quilles de noix, comme un rat d'église, cet homme
« abominable voudrait encore empêcher les fils
« de famille de s'adresser à nous autres qui sommes
« leur providence.

« Opposez-vous de toutes vos forces à ce projet
« de mariage. Ce serait notre ruine. Mais, par
« contre, poussez aux emprunts. C'est une voie
« dans laquelle notre homme marche déjà *di buona*

« *gamba*. Encore quelques mois seulement de la
« même vitesse, et nous le tenons.

« Quant au pot de vin dont vous me parlez, je
« ne demande pas mieux que de vous l'assurer,
« et même de l'élever de 2, 500 fr. à mille écus,
« mais à condition que le bon Nicasio ne tardera
« pas trop à venir de nouveau puiser dans ma
« caisse. La chose est aisée; conduisez-le, une fois
« ou deux de plus, au cercle des Grecs. Ceux-ci
« l'auront bien vite délivré de ce qui peut lui rester
« de numéraire.

« Parlant de pots de vin, vous en aurez un fa-
« meux et qui dépassera certainement 25,000 fr.
« le jour où les emprunts, et, par suite, les affecta-
« tions hypothécaires auront atteint le chiffre qui
« nous permettra de procéder avantageusement à
« l'expropriation.

« A vous de hâter le plus possible cette bienheu-
« reuse époque.

« Tout vôtre,

« GÉDÉON CAVAVITA,

« financier. »

C'était clair comme le jour. Rodolfo s'entendait avec Gédéon pour plumer Nicasio.

Pourtant et voulant en avoir le cœur tout à fait

net, Nicasio se rendit place aux Herbes, à une heure où il savait que Gédéon était absent.

Le financier était remplacé par son secrétaire, jeune apprenti usurier à qui un billet de mille francs ferait certainement trahir son maître. « Trahir un traître, est-ce un si grand mal? se disait Nicasio qui avait, vous le voyez, la manche large. D'ailleurs, il faut de toute nécessité que je sache à quoi m'en tenir au sujet de Rodolfo. Il serait capable de prétendre que Gédéon a écrit cette lettre pour le perdre, lui Rodolfo, ou que le tout est l'œuvre d'un habile faussaire.

« Mon cher enfant, dit en entrant Nicasio d'un ton négligent, j'aurais absolument besoin de voir la dernière lettre que Rodolfo a écrite à votre patron. »

Et comme le cher enfant hésitait:

« C'est l'affaire de quelques minutes seulement. Nul n'en saura rien; et pour votre peine, vous aurez ceci... »

Il montrait le chiffon précieux.

Le cher enfant n'hésita plus. Il alla quérir l'épitre. C'était bien une demande de pot au vin et une récapitulation des services que Rodolfo avait rendus au juif et de ceux qu'il projetait de lui rendre encore. Nicasio y était d'ailleurs fort agréablement bafoué.

La lettre fut remise dans son dossier; et notre

ami rentra chez lui, tout à fait dégrisé de la juiverie et de la fausse amitié. Il s'en fallait de peu qu'il ne fût dégoûté de la vie pitoyable que ses deux mauvais génies l'avaient trop longtemps aidé à mener.

En s'en retournant, il fit cette réflexion :

« Tu es un homme faible, mon pauvre Nicasio. Avec ta vanité et ton goût effréné pour les plaisirs, les malhonnêtes gens, pour peu qu'ils sachent te flatter, te mèneront toujours où ils voudront, là où il sera de leur intérêt de te conduire. La meilleure manière de leur résister, n'est-ce pas de te jeter dans les bras de ceux dont tu connais, à n'en pouvoir douter, et l'honnêteté et l'attachement désintéressé? Ceux-là, ai-je besoin de me creuser la tête pour les trouver? Mais cette scélérate lettre de Gédéon me les indique assez. Mon oncle et Geronimo, voici les conseillers que je dois prendre; Battistina, voici celle que je dois substituer aux mauvaises sociétés qui me perdent. C'est la plus charmante compagne qui se puisse imaginer. Puis elle a des principes et du caractère; c'est surtout ce qui me manque. Elle en aura pour nous deux. »

Bref, il écrivit à Rodolfo une lettre très calme, mais sévère. Il l'engageait à rentrer en lui-même, et en tout cas lui déclarait son intention bien arrêtée de ne plus avoir à l'avenir aucun rapport avec le complice de Gédéon.

Il alla trouver son oncle et Geronimo, s'humilia devant eux, leur demanda pardon du passé, promit pour l'avenir une conduite tout autre et leur fit part de son intention d'épouser Battistina.

Restait le plus difficile. Il fallait se tirer des griffes de Gédéon avec le moins de dommage possible. Nicasio devait au juif, par obligations notariées avec hypothèque, deux cent cinquante mille francs, le quart de sa fortune.

« Monsieur, lui écrivit-il, le hasard, ou plutôt la « bonne Providence, désireuse de m'éclairer et de « me faire quitter une mauvaise voie, a fait tomber « entre mes mains une lettre de vous à Rodolfo. « J'y ai vu qu'il y avait entre vous deux et cer- « taines gens de mon ex-cercle un complot pour me « ruiner.

« Je veux donc me liquider.

« Vous savez aussi bien que moi qu'à chaque « emprunt que je vous fis, je souscrivais toujours « une obligation double de la somme reçue. Je ne « vous dois effectivement, en dépit de tous actes « notariés que 125,000fr., au lieu de 250,000, Ces « 125,000 fr., sont à votre disposition. Mais, si « vous ne me donnez, immédiatement et contre « la remise de cette somme, une décharge com- « plète avec mainlevée de toutes hypothèques, je « vous dénonce à la justice. Votre lettre à Ro-

« dolfo peut vous mener bien loin, je vous en pré-
« viens. »

Ce fut l'avis de Gédéon. Il se hâta de mettre les pouces, trop heureux d'en être quitte à si bon marché.

Nicasio, lui, pensa qu'il avait acheté pour rien — une bagatelle de 125,000 fr. — une chose qui lui avait manqué si longtemps et dont le manque lui avait été si funeste: le discernement des vrais et des faux amis.

Il épousa Battistina avec laquelle, l'espace de plus d'un démi-siècle, il fila des jours d'or et de soie.

Peu de temps après ce mariage, on se promenait dans la villa—celle de tout à l'heure — et l'on causait de la bonté de Dieu qui, en permettant que Rodolfo laissât tomber cette lettre de Gédéon, avait mis Nicasio en garde contre les faux amis auxquels il se confiait si follement.

« Maintenant que je les connais, dit l'époux de Battistina, je saurai bien me défendre tout seul contre eux ou contre leurs semblables.»

On était arrivé au pied d'un énorme tas de décombres, reste de je ne sais quelle *fabrique*, naguère tombée de vétusté. Les ouvriers qui étaient en train de réparer le mur de la villa, ce mur extérieur que vous venez d'admirer et qui a l'air d'un

bastion, cherchaient dans ces débris les pierres capables de servir encore.

« Tiens, dit tout à coup Battistina, qu'est-ce que c'est que cela ? »

Et, avec le bout de son ombrelle, elle écartait la mousse et la poussière qui couvraient un magnifique dé de pierre de taille, au milieu duquel était gravée l'inscription qui vous embarrassait tant, il y a quelques quarts d'heure.

« Mais cela est fait pour moi, » dit Nicasio, après avoir lu ; et il donna l'ordre que l'on mît l'inscription dans la place d'honneur où vous la voyez aujourd'hui.

Don Serge triomphait de ce dénoûment inattendu.

« Je vous le disais bien, que la chose n'avait pas été faite pour votre Nicasio. Je vais commencer mes recherches dans les bibliothèques de la ville et des couvents voisins. Il faudra bien que je découvre les traces du fait historique ou légendaire auquel se rapporte votre inscription,

— Mais puisque je vous dis, reprit le muletier, qu'elle ne saurait mieux se rappoter qu'au fait de Nicasio.

— Cet homme a la tête aussi dure que ses bêtes, dit don Serge.

Nous rîmes un peu. Mais, comme nous ne sommes pas savants, nous avions pris plaisir au

récit de notre compagnon. Nous estimâmes qu'il avait bien gagné sa *bottiglia.*

Nous nous assîmes un instant avec lui, sous un toit de feuillage, à la porte de la modeste *osteria* du col de Villefranche.

Puis il prit congé de nous.

« Sans rancune, seigeur savant, » dit-il à don Serge.

Et chassant devant lui ses mules, à travers l'étroit sentier qui gagne la route de la Corniche, il disparut bientôt dans un tournant du chemin.

Oncques depuis nous ne revîmes l'historien de Nicasio.

III

LA CANNE DU CAPITAINE.

Ce n'était pas un jonc à pomme d'or, comme ceux que portaient nos pères.

Ce n'était pas un rotin précieux, avec un manche d'ivoire curieusement ciselé.

Elle n'était faite ni d'une arête de poisson intertropical ni d'une dent d'éléphant, ni d'un rameau de corail, ni d'aucun de ces matériaux bizarres que les voyageurs et les marins rapportent de leurs lointaines excursions.

On ne l'avait point choisie rue Vivienne, sur le boulevard des Italiens ou au Palais-Royal, dans ces boutiques somptueuses où les moindres badines

sont des objets d'art, et où l'on n'est pas embarrassé pour mettre deux, trois ou cinq cents francs à un *stick* d'apparence modeste.

Non; la canne du capitaine Durandorf avait coûté deux francs, il y avait de cela plus de quarante ans. Un jour que cet illustre guerrier traversait la ville de Tarbes dans les Hautes-Hyrénées, il l'avait avisée chez un marchand de parapluies borgne. Et, en la payant deux francs, il avait fait faire au susdit marchand une affaire d'or. Car la matière première n'avait rien coûté du tout à M. Tempestini; le bout ferré lui était bien revenu à deux sous; et il avait au moins pour vingt-cinq centimes de main-d'œuvre.

Imaginez-vous un épais sarment, solide et souple à la fois, originairement d'un jaune clair, qui s'était foncé par le temps, et se terminant par un manche recourbé, à la façon des bâtons de Jacob. Ajoutez-y une forte lanière de cuir, semblable à celles qu'affectionnent pour leurs gourdins les « toucheurs de bœufs, » et vous aurez le portrait exact de la canne du capitaine Durandorf.

« En voilà bien long sur une méchante trique, me direz vous, et à quoi bon choisir pour héroïne cette obscure branche de vigne?

— A quoi bon? Il y avait en elle, malgré son extérieur vulgaire, une beauté morale, si j'ose m'ex-

primer ainsi... Et c'est pourquoi je ne crains pas de vous la présenter.

Ecoutez plutôt comment moi-même j'entrai, pour la première fois, en connaissance avec elle.

Au mois de juin 1840, je me rendais en Allemagne, avec ma femme et mes enfants. Nous devions faire quelque séjour dans la forêt Noire, puis essayer de certaines eaux récemment découvertes, pour rétablir la santé, assez gravement, altérée, de Sidonie, ma fille aînée.

Nous étions à peine depuis un jour et une nuit dans la diligence—ou ne voyageait pas alors « à la vapeur, » comme aujourd'hui — qu'à des signes certains je reconnus qu'il nous tombait sur la tête une tuile terrible: mes deux derniers garçons étaient pris de la rougeole.

Leur faire continuer le voyage me parut chose impossible. Je résolus donc de m'arrêter, avec tout mon monde, dans la première ville habitable que nous traverserions.

Cette ville fut Bitche, petit chef-lieu de canton du département de la Moselle.

Comme nous étions très-médiocrement installés à l'auberge, le médecin qui vint visiter notre hôpital nous proposa d'aller nous fixer, pour quelques semaines — en moins d'un mois, chacun serait sur pied — dans la maison du capitaine Durandorf.

Le capitaine n'attendait justement ses locataires que pour le 1er août. Il y avait là le nombre de chambres voulu, un joli jardin, autant de vue que le comportait la localité, et, ajouta le docteur, « le capitaine lui-même, l'un des plus braves cœurs du département... Et puis il y a sa canne... »

Nous fûmes bien vite établis chez le capitaine.

Nous le trouvâmes, en effet, tel qu'on nous l'avait dépeint: obligeant au possible, et si désireux de nous rendre agréable notre séjour forcé chez lui que nous en étions tous vraiment touchés.

J'oubliais de vous dire que le capitaine boitait très-sensiblement ... Il ne marchait qu'appuyé sur une canne.

La discrétion et la curiosité se combattaient en moi, tandis que je regardais cette canne.

« Je parie que je lis dans votre âme, dit le bonhomme... On vous aura parlé de ma canne, et vous croyez que c'est celle qui me sert, en ce moment, de soutien. Eh bien ! vous vous trompez. Ceci n'est qu'une vile béquille, une épine que j'ai moi-même cueillie dans nos bois. La vraie canne du capitaine Durandorf est autrement considérée : elle a gagné ses Invalides. Voulez-vous la voir? »

Et il nous conduisit dans le petit corps de logis qu'il s'est réservé.

Au fond de son cabinet de travail,il y avait un

trophée militaire : sabres, épées, pistolets, carabines, jusqu'à une cuirasse et des éperons. Au centre, entre les deux épaulettes du capitaine et un peu au-dessus de la croix d'honneur, se trouvait une canne, le sarment ci-dessus décrit...

« Voila l'objet, dit-il.

— Je suppose, répondis-je, qu'un jour que votre épée s'était brisée dans vos mains et que vous aviez brûlé votre dernière cartouche, le hasard mit ce bâton entre vos doigts. Vous jouâtes, avec, un moulinet si terrible, que des centaines de uhlans et des milliers de Cosaques s'enfuirent et courent encore, croyant vous voir manier la flamberge de Roland.

— Fritz, est-ce là l'histoire ? dit le vétéran, en s'adressant à un domestique chenu, sans doute ancien militaire comme son maître, et qui se tenait au port d'armes, derrière nous, attendant les ordres éventuels de M. Durandorf.

— Non, mon capitaine... Mais est-il bien nécessaire de la conter, cette histoire, même de laisser trôner, parmi tant de belles armes, ce vilain sarment ?...

— Silence dans les rangs ! » dit le boiteux.

Mesdames, il faut vous dire qu'en effet cette canne a été un terrible bâton dans les roues de ma fortune. Sans elle, peut-être serais-je aujourd'hui

général, pourquoi pas maréchal de France? au lieu d'être un vieux capitaine éclopé, retraité... un humble bourgeois de Bitche.

Cependant, comme un vice de moins vaut bien mieux que quelques grades de plus, et comme cette canne m'a guéri d'un gros défaut, je lui suis reconnaissant, et, n'en déplaise à Fritz, elle gardera sa place d'honneur dans ma panoplie.

Pour ne pas vous tenir trop longtemps le bec dans l'eau, voici donc l'histoire.

En août 1807, j'étais à l'hôpital de Metz. Assez grièvement blessé, deux mois plus tôt, à Friedland, je souffrais sutout de la jambe droite. J'avais reçu, un peu au-dessus de la cheville, une balle que l'on avait eu toutes les peines du monde à extraire. Cinq semaines, j'avais gardé le lit. Depuis quinze jours seulement, je commençais à marcher, avec le double appui d'une béquille et d'une canne.

Il est bon que vous sachiez que j'étais par nature extrêmement colère. Et, comme je n'avais jamais rien fait pour combattre cette disposition, elle n'avait pu se dispenser, surtout depuis quelques années, de croître et d'embellir.

Cependant, et parce qu'en somme j'étais un assez bon diable, quand tout marchait à souhait, je ne montrais pas mes cornes. En revanche, à la plus petite contrariété, je commençais de frémir... Pour

peu que cela continuât, ces frémissements devenaient bien vite des rugissements.

Si telle était mon humeur, en bonne santé, vous jugez de ce qu'elle devait être, depuis que j'avais à compter avec cette hôtesse incommode, la maladie. Je puis bien dire que j'étais, par ma violence, mes exigences, ma versatilité, mes incroyables lubies, la terreur des infirmiers. Il y en avait un qui était spécialement attaché à ma personne... Et je m'étonne toujours qu'au bout d'une semaine de ce service, il n'ait pas sollicité, comme une grâce, d'être envoyé dans les compagnies de discipline ou sur les pontons de Portsmouth...

— Oh ! mon capitaine ! dit Fritz.

— Je voudrais bien savoir qui est-ce qui te parle !... Qu'y a-t-il de commun entre toi et ce pauvre infirmier ?

— Dame ! mon capitaine...

— Silence dans les rangs ! encore une fois.

Donc, j'ai dit que j'étais cousu de manies. Entre autres, j'avais découvert que j'étais excessivement nerveux, une vraie sensitive, quoi ? — et en disant ces mots, le capitaine battait plaisamment la générale sur son ample abdomen. — En ma qualité de sensitive, le bruit me faisait le plus grand mal, et c'était ce qui m'empêchait de guérir. J'avais donc donc recommandé à Fr... — je veux dire à mon

infirmier, le pauvre mouton dont je parlais tout à l'heure, — de ne jamais me parler que très-bas. Comme cet élégant qui, du temps des pantalons collants, disait à son tailleur : « D'abord si j'entre dedans, je ne le prends pas, » j'aurais dit à mon infirmier : « D'abord, si je t'entends, c'est que tu parles trop haut. »

Il en résultait entre nous des querelles perpétuelles.

Longtemps mon homme, en dépit de mes recommandations, me parla toujours à voix haute et fortement articulée... Puis je lui dis si souvent *Plus bas!* que, la malice s'en mêlant un peu, je ne l'entendis plus du tout... Si alors je m'avisais de réclamer, il passait d'un extrême à l'autre ; son chuchotement devenait un tonnerre, et il me cassait littéralement le tympan.

Le 25 août 1807 — je n'oublirai cette date de ma vie — j'étais, en me réveillant, d'une humeur massacrante. J'avais mal dormi, et ma jambe me faisait souffrir. Mon chocolat, qui avait d'ordinaire le privilège de me rasséréner, était justement tourné ; mon feu si mal allumé qu'il me donnait beaucoup de fumée et point de chaleur. Je voulus écrire : je renversai mon encrier. Je sonnai avec une telle violence que je cassai le cordon de ma sonnette, et que, mon infirmier n'ayant pas entendu, je ne savais comment faire pour le prévenir.

Pourtant il arriva... Dans sa précipitation, il se mit à me défiler un chapelet d'excuses... Je sentis ma colère qui montait.

« De l'eau chaude pour ma barbe !

— Oui mon capitaine.

— Je t'ai déjà dit que je n'avais que faire de tes réponses.

— Ah c'est différent, mon capitaine.

— Encore... Prends garde à toi. Encore un mot et je ne réponds plus de rien. »

Tout interloqué, Fritz, — cette fois-ci le capitaine oublia de se reprendre, — Fritz courut chercher de l'eau chaude.

En rentrant dans ma chambre, au moment où il posait la cafetière sur la table, il trébucha... Toute l'eau bouillante me tomba sur les mains et sur les pieds.

Je me lève... encore si je n'avais levé que moi... Mais je lève en même temps ma canne pour caresser les épaules du maladroit infirmier.

Celui-ci esquive le coup ; et comme je m'étais avancé de deux pas, oubliant l'état de ma jambe, je glisse ; canne et béquille roulent par terre... Je les suis, en poussant un cri... Je m'étais cassé la jambe à deux lignes de ma blessure.

Dans une semblable circonstance, le grand roi Louis XIV, sentant la colère près de l'envahir,

avait jeté loin de lui sa canne, pour ne pas être tenté de frapper le gentilhomme qui l'avait offensé.

Je n'avais pas su imiter ce bel exemple.

Le Ciel pourtant m'avait protégé. Qui sait? si je ne m'étais pas cassé la jombe, peut-être eussé-je cassé la tête au pauvre Fritz. C'eût été dommage : une si bonne tête.

Ce ne fut pas le seul avantage que je tirai de cet accident. Comme je n'étais pas méchant au fond, à peine me sentis-je tombé et pris par la patte, que ma fureur tomba, elle aussi, comme par enchantement. Je considérai combien cette habitude de m'emporter était ridicule, odieuse, à quelles extrémités elle pouvait m'entraîner... J'eus du regret, du remords, du repentir de ma conduite passée, et, Dieu aidant, je ne m'abandonnai plus jamais à la colère.

Les occasions d'impatience ne me manquèrent point cependant. Je fus très-malade, en grand danger. J'eus grand'peine à guérir de ma blessure, qui s'était rouverte. Et quand à la fracture, elle ne put être réparée qu'à peu près, à beaucoup près, devrais-je dire ; je demeurai boiteux, tel que vous me voyez... et je dus dire adieu pour jamais à la graine d'épinards.

Quelqu'un qui ne voulut pas me dire adieu, et qui, — bien qu'il s'obstine à être mon serviteur, — est demeuré le meilleur, le plus tendre et le plus

dévoué de mes amis, c'est Fritz, Fritz dont le temps de service expirait au moment où je fus mis à la retraite, et qui me demanda comme une grâce de venir habiter avec moi ce joli port de mer de Bitche.

— Dame ! capitaine, maintenant que vous ne me défendez plus de parler, je peux bien dire à monsieur et à la compagnie que je vous devais une réparation... Chacun sait que les malades sont vifs, et je vous agaçais à la belle journée, tantôt par maladresse, tantôt histoire de rire... Mais nous sommes joliment corrigés, tous les deux, depuis 1807, n'est-pas, mon capitaine ?

— Oui, mon brave. »

Puis, se tournant vers nous :

« Et vous croyez qu'elle est mal placée là, cette canne qui m'a guéri du péché de colère, et qui me rappelle combien Dieu sait tirer le bien du mal, combien il a été bon pour moi, me donnant une viellesse paisible, un ami tel que Fritz.... et des locataires tels que vous, Mesdames ! » dit-il en s'inclinant devant ma femme et mes filles, avec une galanterie toute militaire et toute française.

« Ma foi ! vive la canne du capitaine ! » dit Fritz.

Et, nous tous, de répéter en chœur :

« Vive la canne du capitaine ! »

IV

HEUREUX TISSERAND ! INFORTUNÉ MARQUIS !

C'était au temps de Lafitte et Caillard et par une splendide soirée de Juillet.

Après la chaleur du jour, qui avait été suffocante dans nos étroits compartiments, nous savourions la douce fraîcheur du soir et une demi-heure de liberté accordée à nos pauvres membres.... Le conducteur venait de nous déprisonner avec ces mots traditionnels : « Si ces messieurs veulent se dégourdir les jambes, nous avons ici une côte de près d'une lieue. »

Laissant mes compagnons s'entretenir mutuellement ou avec les autorités de la diligence, je montai rapidement.

La solitude me paraissait l'accompagnement obligé de cette température tiède et parfumée, de cette lune étincelante, de ces milliers d'étoiles qu'un poëte a comparées à des millliers de clous d'or dans la coupole céleste.

Rien ne porte à la méditation, au ressouvenir des joies et des douleurs passées, rien ne nous isole du présent et ne nous plonge dans l'avenir, rien ne nous arrache aux mesquines préoccupations de la terre pour nous élever, ce semble, jusqu'aux pieds du trône de Dieu, comme le spectacle d'une belle nuit d'été.

Après avoir pris un peu d'avance sur mes compagnons, je montais donc, tout entier au ravissement de ce spectacle trop rarement contemplé dans les grandes villes où les rues étroites, les hautes maisons, l'accumulation des édifices publics et le nivellement du sol semblent mesurer presque aussi chichement à chacun sa part de ciel que sa part de terre.

Si je voulais vous dire toutes les pensées qui s'élevaient en moi, tous les chers visages disparus que ce firmament étoilé faisait revivre au fond de mon âme, et les scènes de ma première jeunesse passée sous le beau ciel de Rome, et mes voyages d'Espagne, de Suisse et d'Orient, et mes campagnes de volontaire dans les gorges de la Kabilie, je n'en

finirais pas, et vous n'auriez pas mon histoire.

Pour m'avoir fait descendre de ces hauteurs à la très terre-à-terre leçon que voici, cette histoire n'en est ni moins utile ni moins profonde. La rêverie trop souvent se perd dans les nuages... Il faut se défier de la rêverie. La réflexion vaut mieux.

Donc, il y avait un demi-quart d'heure que je montais, lorsque, sur ma gauche, j'aperçus de la lumière.. J'approchai : il y avait là un petit hameau complétement endormi, ce semble ; car tout y était noir comme le fond de l'âtre, sauf un coin écarté où je croyais voir trembler la rouge lueur d'une chandelle, triste contraste avec les blanches et resplendissantes clartés de la lune....

J'avançai, à travers une assez longue ruelle.

Dans une sorte d'impasse, il y avait une maisonnette de pauvre apparence. Presque sur le seuil, et pour tout ornement, un tas de fumier. A l'intérieur, dans l'unique chambre du rez-de chaussée — disons de l'habitation, les étages supérieurs consistaient en un simple grenier — je distinguai très-bien un homme, travaillant dur à son métier de tisserand. Dans le fond de la pièce, il y avait une femme alitée ; plusieurs enfants criaient, entre le travailleur et la malade... Cet intérieur semblait misérable, quoique d'une extrême propreté.

D'ailleurs cet homme encore à la besogne quand

tout le reste du village dormait, cela indiquait un ménage peu aisé.

Le cœur serré et craignant que la diligence ne m'eût rattrapé, je me hâtai de regagner la grande route.

Le véhicule était encore loin; j'avais peine à apercevoir ses lanternes, et je n'étais pas bien sûr d'entendre les grelots de l'attelage qui avançait péniblement sous le fouet des postillons.

Je pressai le pas; je savais que du haut de la côte, le panorama était splendide.

Mais je ne pensais plus qu'à mon pauvre tisserand.

« Y a-t-il des hommes qui sont malheureux! » me disais-je.

Et, tout en remerciant la Providence de m'avoir mis à l'abri d'une pareille misère, il me semble que je m'indignai un peu pour le compte du prochain. « Ce pauvre homme n'a-t-il pas plus que sa charge d'épreuves? »

Cependant, j'allais arriver au haut de la côte. Cinq minutes à peine me séparaient du point où à l'auberge du *Gros-Pommier*, les chevaux, les postillons, le conducteur et plus d'un voyageur peut-être, qui avec un picotin, qui avec du gros vin, qui avec un petit verre ou une demi-tasse, comptaient prendre des forces pour la nuit.

Tout à coup j'entendis sur ma droite comme un murmure de joyeuses conversations. Je tendis l'oreille, et me dirigeai le long d'une haie, vers le point d'où semblait partir le bruit.

J'arrivais à peine, que la lune, un instant voilée par les nuages, reparaissait dans toute sa gloire, et me montrait un parc magnifique, admirablement situé pour jouir d'une des plus belles vues qui se puissent imaginer.

Je m'assis sur un petit tertre. Et après avoir promené mes regards des vallées aux collines, des prairies et des bois aux montagnes qui s'étageaient dans le plus pittoresque désordre, je fus, malgré moi, rappelé vers le beau parc que j'avais négligé comme un détail.

A la conversation avait succédé le chant.

Caché par un gros bouquet d'arbres, je pouvais voir et entendre sans crainte d'être vu.

Il y avait là une réunion de quinze à vingt personnes, toutes d'une extrême élégance.

Une jeune fille chanta, d'une voix exercée et sympathique, l'une des plus belles romances de Schubert.

Quand elle eut fini, de bruyants applaudissements la remercièrent, puis on causa de nouveau. L'entretien était d'un ton exquis et semblait indiquer des gens du meilleur monde... Chacun félici-

tait le propriétaire de ces beaux lieux d'habiter un tel paradis terrestre.

Comme il se faisait un instant de silence, un rossignol commença de chanter, et cette gentille bête eut des accents si tendres et si vifs, ses trilles montaient avec un si pur éclat jusqu'au ciel, à travers cette atmosphère brillante et embaumée, que le « barde ailé » fut applaudi à son tour, ce qui le fit taire aussitôt... Un artiste humain n'eût point eu cette sotte modestie.

« Quel admirable ténor qu'un rossignol !... dit une dame. Celui-ci laisse bien loin derrière lui tous les Rubini, tous les Mario. C'est le génie de ces lieux enchantés, qui célèbre votre bonheur, marquis. »

J'entendis le postillon qui faisait claquer son fouet pour rappeler les voyageurs attardés.

Je me hâtai, et je repris mon coin d'intérieur.

« Qu'avez-vous donc, monsieur n° 4, — c'était le n° du coin que j'occupais, — me dit une dame fort communicative et qui, n'ayant fait autre chose, depuis le matin, que de parler, était comme on dit au bout de son rouleau, et cherchait quelqu'un qui la voulût relayer. — Comme vous avez l'air soucieux ! Auriez-vous fait une mauvaise rencontre ?

— Une mauvaise et une bonne, répondis-je, c'est-à-dire que j'ai successivement passé à côté du plus malheureux et du plus fortuné des hommes... »

Et je racontai ce que j'avais vu du tisserand et du marquis.

Je n'avais pas remarqué, dans l'obscurité, que le coin opposé au mien était occupé par un petit vieillard, nouveau-venu dans notre compartiment.

« Messieurs et mesdames, dit-il, je connais l'histoire de Simplice et du marquis de Grand-camp. Tels sont les noms du tisserand et du propriétaire de ce beau parc et de ce beau château dont j'aperçois encore d'ici les arbres et les tourelles.

Si vous le voulez bien, pour charmer les ennuis de la route, je ferai le *diable boiteux*. — Plus d'un d'entre nous, en jetant sur le petit vieillard un regard furtif, se dit qu'il avait bien le physique de l'emploi. — Mais, ajouta-t-il, je ne suis pourtant pas l'avocat du diable, je suis plutôt l'avocat de Dieu.

Pour commencer, et n'en déplaise à mon cher vis-à-vis qui n'a vu que l'écorce des choses, moi qui en connais l'intérieur, je vous jure que la différence entre le marquis et le tisserand est celle-ci; Le marquis est très-malheureux; le tisserand est peut-être l'homme le plus heureux que j'aie jamais rencontré !... »

Un « oh ! par exemple » s'éleva de tous les coins du compartiment. Même le bichon de la dame loquace crut devoir japper sourdement, en signe de protestation.

Le petit vieillard ne se troubla pas.

« Je le dis, messieurs, et je le prouve, reprit-il.

Voyons.

En quoi consiste le bonheur?

Croyez-vous que ce soit précisément à manger des ortolans plutôt que du lard aux choux, à boire du chambertin plutôt que de la piquette, à coucher sur la plume plutôt que sur la paille, à habiter un chateau plutôt qu'une cabane, à être entouré d'un peuple de valets de chambre, de cochers, de palefreniers, de cuisiniers. etc., etc.. plutôt que de se servir soi même?

Non, cela n'a jamais constitué le bonheur. Et la preuve, c'est que beaucoup de gens ont toutes ces choses en abondance et sont cependant profondément misérables, tandis que beaucoup d'autres sont très-heureux qui en sont complétement dépourvus.

En quoi donc consiste le bonheur?

Mon Dieu? je vais avoir l'air de dire une bêtise, et pourtant c'est la pure vérité. Le bonheur consiste à être content, c'est-à-dire à se sentir heureux. Si donc je suis satisfait avec cinq sous, je suis heureux. Si avec cinq millions je suis mécontent, je suis malheureux.

Autrement dit : *Contentement passe richesse;* autrement dit encore : *Le bonheur vient de la disposition, non de la position.*

Il vient de nous et non point, ou du moins, bien moins, des circonstances extérieures.

Voulez-vous que nous arrivions à l'explication?

J'entre dès le matin chez Simplice; il est à l'ouvrage, il chante. Je le fais causer, car je veux savoir pourquoi cet homme, en apparence si misérable, semble si joyeux.

« Semble ! me dit-il. Mais, monsieur, cela est plus qu'un semblant, c'est bien une réalité. Je suis joyeux ; et j'ai certes raison de l'être. Que de biens le Ciel m'a donnés, que d'autres n'ont point obtenus ou qu'ils ont dédaignés !

J'habite le pays que mon père et mon grand père ont habité avant moi : j'habite la maison où je suis né. J'aime ce village et cette pauvre chaumière à laquelle se rattachent tous mes souvenirs d'enfance. Mon état me plaît. A la différence de tant d'autres qui sont obligés d'aller s'entasser dans des fabriques, je travaille chez moi, comme un rentier. Ma femme et mes enfants ne cessent de me tenir compagnie.

Le dimanche, après la fatigue de la semaine, quelle joie c'est que d'aller ensemble aux offices, que de faire ensemble de belles promenades dans les bois ou les prairies !

Sans doute les enfants crient et pleurent, et se disputent, et font quelquefois un tapage assourdissant.

Que voulez-vous? N'en faisais-je pas autant quand j'étais à leur âge? D'ailleurs la mère les élève si bien qu'en grandissant ils deviennent de plus en plus sages, et que les aînés dirigent déjà les petits.

Sans doute ma femme et moi nous sommes quelquefois malades. Mais, grâce à Dieu, nous finissons toujours par guérir... Et puis, et puis... Voulez-vous, monsieur, que je vous dise le fond de tout? car jusqu'ici nous nous sommes amusés à la bagatelle de la porte. Savez-vous pourquoi, chez le pauvre tisserand Simplice, on est si heureux? Oh! c'est que nous avons un ami qui est si grand, si généreux, si bon, qui nous aime tant et que tous nous aimons tant, qui est toujours si disposé à recevoir notre visite, à nous visiter lui-même et à nous consoler, pour peu que nous soyons retenus par la maladie... Voyez-vous, monsieur, quand on a cet ami là, il est impossssible d'être malheureux. »

Je compris que Simplice était chrétien, non point chrétien de sentiment seulement et de spéculation, comme plusieurs, mais chrétien effectif et courageux... Quelques-uns de ses voisins le disent assez plaisamment :

« Vraiment, ce Simplice, c'est enrageant. Jamais, quoi qu'il arrive, et sous prétexte que tout lui vient de Dieu, jamais vous ne parviendrez à lui arracher seulement un murmure. Quel entêté! Quel homme

vraiment simple qui persiste à se trouver heureux, bien qu'il soit très-misérable. »

Voilà comme par le le monde, ajouta le petit vieillard. Avouez, mesdames et messieurs; que le monde est bien sot.

Moi qui ai fréquenté Simplice, je puis certifier qu'il a peu de besoins; qu'il est entouré de bons cœurs; que la paix règne constamment dans son âme et dans sa maison; qu'il ne désire rien; que pauvre il peut cependant, de temps à autre, donner à plus pauvre que lui portion de son dîner ou de son souper. Sa probité laborieuse, si elle ne le préserve pas de la gêne, le garantit du moins de la misère; jamais le pain n'a manqué chez lui. Il ne craint ni les voleurs, ni les créanciers, ni la faillite du notaire ou du banquier, ni la baisse des effets publics... pas même les révolutions. Ne faudra-t-il pas toujours de la toile ? »

Nous étions tous frappés de la justesse de ces paroles si simples et pourtant si profondément sages.

Nous nous taisions, chacun en proie à ses réflexions.

La maîtresse du bichon pourtant s'écria :

« Et le marquis, monsieur? Je suis curieuse de savoir comment un homme comblé de tant de biens s'y prend pour être malheureux.

— Mon Dieu! madame, je désespère presque de dérouler devant vous la liste complète de ses malheurs... Malheurs imaginaires, me direz-vous. Sans doute, en ce sens que la plupart prennent leur source dans l'imagination du marquis. Mais il n'en est pas moins vrai qu'ils sont très-réels, en ce qu'il en souffre effectivement, et qu'ils suffisent, et au delà, à le rendre très-malheureux.

1° Le marquis ne sait que faire de son temps. Il s'ennuie à la belle journée.

2° Pour se distraire, et parce qu'il est ambitieux, et parce que cet or qu'il remue à la pelle dans ses coffres, il voudrait en avoir un peu en broderie sur ses habits, le marquis avait sollicité, fin de 1847, une place de chambellan. Il allait l'obtenir, lorsque 1848 est arrivé. Plus de chambellans. Le marquis enrage.

3° Le marquis a été longtemps député. Cela le posait, cela l'occupait, cela faisait bien sur ses cartes de visite. La même révolution de février établissant le suffrage universel, mon marquis, généralement détesté, fut, comme de juste, *dégommé.*

4° Pour éviter les embarras de la famille, le marquis ne s'est jamais marié. Il n'a ni femme ni enfants pour lui tenir cette compagnie intime que ne remplacent ni le monde proprement dit ni les soins intéressés des collatéraux. Le marquis voit très-

bien que personne ne l'aime; mais ses neveux et nièces aiment passionnément les maisons, les terres les rentes, les actions de toute sorte de « notre cher oncle, le marquis de Grandcamp. » Et le cœur du cher oncle se soulève, quand il pense que les plus tendres en apparence souhaitent sa mort du fond de leur âme.

5° Sa maison est au pillage depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre. Son jardinier le vole et vend au marché de la ville voisine les plus beaux melons de Grandcamp, et les petits pois les plus hâtifs, et les plus succulents abricots. Ses cochers spéculent sur l'avoine de ses chevaux. Son cuisinier fait une application grandiose et quotidienne de l'axiome fameux : « Un petit pain d'un sou pour deux sous. »

Certes, le marquis a de quoi être volé. Mais cela le vexe et l'humilie de penser qu'il n'a jamais pu réussir à trouver des gens fidèles, et qu'il oscille perpétuellement du voleur au filou, du filou à l'escroc, de l'escroc à l'hypocrite; qu'une seule fois il a eu un chef honnête, honnête, oui, mais si bête qu'il laissait voler le marquis, bien plus que d'autres ne l'avaient jamais volé eux-mêmes. Et puis, il était si mauvais cuisinier que le marquis fut obligée dsolliciter pour lui un prix Montyon... et de le mettre à la porte.

6° Le marquis mange mal. Son estomac est blasé.

Les cailles truffées et les éperlans farcis ne réveillent pas plus son gout émoussé que si c'étaient des pommes de terre ou des harengs saurs. Et il lui manque toujours ce fameux cuisinier de Sparte : l'appétit.

7° Il dort mal. Ses digestions pénibles le tiennent éveillé. Puis il pense à ces coquins de neveux et à ces affreux paysans qui, sachant qu'il veut s'arrondir, lui tienent la dragée haute. Ne prétendent-ils lui faire payer cinquante mille francs deux méchantes briqueteries qui ne valent pas cinquante mille sous ?

8° Enfin, et cela résume tout : ce bien qui rend Simplice si heureux, la paix, la paix avec Dieu qu'il sert, la paix avec sa conscience, ce bien-là est absolument inconnu du marquis.

Impie, égoïste, dégoûté de lui-même, comment ne serait-il pas souverainement malheureux ?

N'avais-je pas raison de vous dire que j'aimerais mille fois mieux être Simplice que le marquis de Grandcamp ?

— Parbleu, — s'écria un voyageur qui n'avait pas encore parlé, mais dont la voix, creuse et aigre à la fois, s'accordait parfaitement avec des yeux injectés de sang, une barbe inculte, un habit prétentieux et sale, en tout un ensemble que j'aurais redouté de rencontrer au coin d'un bois, entre chien

et loup, — parbleu, tous ces riches on les connaît. Les meilleurs ne valent pas la corde pour les pendre. Parlez-moi des vertus du pauvre! C'est là qu'est la force et l'avenir des sociétés.

— Mon cher monsieur, reprit le viellard, prenons garde de faire fausse route et de rien exagérer.

Résumons-nous donc, si vous le voulez bien.

Nous verrons après si vous avez droit de vous réclamer de Simplice.

Voici comment je formulerais le double enseiguement que nous a suggéré la double rencontre de notre compagnon.

1° Dieu n'a pas placé le vrai bonheur dans la richesse qui est l'apanage du petit nombre, mais dans la paix du cœur qui est accessible à tous.

2° Quoique embarrassés par la possession de leurs grands biens, d'où naissent pàrfois des besoins et conséquemment des privations imaginaires, les riches peuvent aussi atteindre à cette paix et par conséquent au bonheur.

3° Dans le cas présent, si Simplice est heureux, si le marquis est à plaindre, ce n'est pas précisément parce que celui-ci est riche et celui-là pauvre, c'est parce que le marquis ne connait pas, c'est parce que Simplice connaît et pratique le chemin de la véritable paix.

Mais si le marquis avait les vertus de Simplice et celui-ci les vices du marquis ou d'autres, s'il était envieux, débauché, colére, égoïste, c'est le marquis que nous devrions appeler heureux, c'est Simplice qui serait misérable. Car, ne l'oublions pas, il y a de bons riches et de mauvais pauvres. »

Et ce disant, le petit viellard regarda l'homme à la barbe..... je dirais dans le blanc des yeux si l'intérieur des yeux de ce *quidam* n'eût été complétement rouge, à la manière des tigres... Et il me sembla que le regard du petit vieillard voulait dire . « Toi, mon brave, avec ta mine de fouine, tu me fais tout à fait l'effet d'un mauvais pauvre, envieux, mécontent de son sort, paresseux par-dessus le marché et amoureux des révolutions, qui trop souvent portent au sommet de la société des scories qui n'auraient jamais dû en quitter les bas-fonds; mauvais pauvre et grandement désireux de devenir, un jour, mauvais riche, c'est-à-dire de posséder pour jouir et pour paraître, pour écraser à ton tour la foule, au milieu de laquelle tu enrages d'avoir été laissé, malgré ton mérite. »

— Et moi, dit un homme à l'apparence modeste et réservée; et que j'ai su depuis être l'instituteur d'une commune voisine, il me semble qu'il y a encore, une conclusion à tirer de tout ceci. C'est que le sentiment chrétien, soyons plus précis encore,

le christianisme sérieusement mis en pratique a seul la clef de ces vertus difficiles et fécondes dont Simplice nous offre un si bel exemple. C'est qu'ici encore il faut citer la belle parole de Montesquieu ; — Montesquieu qui n'était pourtant pas un fameux dévot : — « Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

V

LE MULETIER DE PALALDA

Un jour que j'avais à faire chez un riche loueur de voitures de Batignolles, on me fit attendre dans un petit salon élégamment meublé. Consoles de bois de rose, rideaux de brocatelle, fauteuils confortables et dans le dernier goût, tapis, tentures, piano, rien n'y manquait.

Au-dessus du piano, il y avait une grande aquarelle qui attira d'abord mon attention.

Je m'approchai. Ce dessin représentait un paysage : non point un paysage antique, non point une vue lumineuse de Grèce ou de Sicile, ni un bouquet de chênes de la forêt de Fontainebleau, ni quelque coucher du soleil sur la Loire ou sur la Marne.... Une étroite vallée s'ouvrait entre deux montagnes.

A droite de la route, dont les sinuosités ressemblaient aux longs replis d'une couleuvre gigantesque, un ruisseau torrentueux bondissait en écumant. Puis, à mi-côte de la montagne, un village étageait dans le plus pittoresque pêle-mêle ses murs noircis et ses toits de tuiles. Tout en haut l'église et son blanc clocher, entre deux vieilles tours sarrazines, à demi-démantelées. Sur la gauche, on apercevait un fort qui dominait la vallée, et plus loin, au dernier plan de l'horizon, un pic aux dentelures bizarres; il était couronné d'une épaisse couche de neige où se jouaient les rayons du matin.

Le dessin était fort bien fait, et le paysage on ne peut mieux composé. J'en fis d'abord honneur à l'imagination de l'artiste. Puis, peu a peu, et comme, après des années d'absence, on reconnaît un visage ami, il me sembla que j'avais vu quelque part cette vallée, cette route, ce torrent, ce fort, ces cimes neigeuses, surtout ce village.

« Eh mais! c'est Palalda! » m'écriai-je tout à coup.... Et me voici regardant de nouveau l'aquarelle, et retrouvant dans les moindres détails de vielles et chères connaissances.

J'étais si absorbé dans cette contemplation, si plongé dans les souvenirs qu'évoquait ce paysage, — souvenirs déjà vieux de dix ans, — que M. Justex à qui j'avais affaire, étant entré sur ces entrefaites,

eut toutes les peines du monde à me faire apercevoir de sa présence.

Quand, après avoir toussé, remué deux chaises, ouvert et fermé une porte, il m'eut, du bout du doigt, touché le bras, je tressaillis.... Il me semblait que je sortais d'un rêve....

Je traitai mes affaires avec M. Justex. Puis le ramenant vers le tableau,

« Vous connaissez donc Palalda ! »

Le pauvre homme pâlit.

« Monsieur, me dit-il, vous êtes le premier qui l'ayez nommé devant moi, ce bien-aimé Palalda.... La plupart de ceux qui viennent ici ne regardent seulement pas ce dessin. Quelques-uns y croient voir un paysage de fantaisie... Mais vous, monsieur, vous avez reconnu mon pays. Car je suis de Palalda, mon cher monsieur. »

Et, ce disant, il tomba dans un fauteuil et pleura à chaudes larmes.

Je voulais discrètement me retirer. J'avais, sans le vouloir, rouvert, en y touchant, quelque blessure de l'âme....

« Pardon, monsieur, pardon, » lui dis-je, en prenant affectueusement ses deux mains dans les miennes... et je me dirigeai vers la porte.

Il me retint.

« Restez, je vous en prie, me dit-il. Cela me fera

du bien de parler un peu avec vous de mon cher village... Et puis, je sais que vous écrivez des histoires. Les histoires vraies valent mieux que celles que l'on invente à plaisir. Écoutez la mienne : elle pourra servir de leçon à plus d'un de vos lecteurs. »

Il me fit asseoir à côté de lui ; et, sans plus de préambule, commença ainsi :

« Il y a une quarantaine d'années, je naissais donc à Palalda, dans cette petite maison peinte en jaune que vous voyez là, un peu au-dessous de l'église. Mes parents n'étaient pas riches ; mais ils n'étaient pas pauvres non plus. Leur maisonnette, quelques champs cultivés en vignes et en oliviers, trois ou quatre mules composaient leur fortune.

Ou plutôt je me trompe, car j'allais oublier, dans l'énumération de leurs trésors, huit beaux enfants, l'amour de Dieu, la soumission la plus touchante à ses volontés et une tendresse mutuelle qui ne se démentit pas un seul jour, pendant plus de trente ans qu'ils vécurent ensemble.

J'étais le dernier des huit enfants. Et, bien que je m'appelasse Joseph, je puis bien dire que j'étais le Benjamin de ma mère.

J'avais de l'intelligence, et même, disait-on, beaucoup d'esprit naturel. Je fus bien vite, après deux ans d'école, le plus brillant élève du père *Tape-dur* . on appelait ainsi notre magister, bien qu'il fût

inoffensif et doux comme un mouton.

« Cet enfant a trop d'esprit pour pouvoir jamais tenir à Palalda, disaient à ma mère les voisines qui voulaient la flatter. Il fera son chemin, bien sûr. Perpignan, Toulouse, qui sait? Paris, la grand'ville le verront peut-être un jour porter la tête haute parmi les messieurs. »

Malgré cela, quand j'eus treize ans, je commençai à aider mon père dans son état de muletier. J'aimais beaucoup mes parents, mes frères et sœurs... et aussi nos belles mules, et aussi ce beau pays de Roussillon que je parcourais sans cesse en tous sens, et où j'étais connu comme le loup blanc.

Sous prètexte que j'avais, dès que j'eus atteint mes dix-huit ans, de beaux cheveux noirs frisant naturellement, une petite moustache fine, un teint ou brillait la santé, une vigueur et une carrure peu communes, — de Céret à Prats-de-Mollo, et de Collioure au Vernet, on ne m'appelait pas autrement que « le beau muletier de Palalda. »

J'allais avoir vingt-trois ans. J'aimais mon état. J'aimais davantage encore Annette, la fille d'un des premiers propriétaires du pays, — propriétaires de vignes et d'olivettes, s'entend.... — Et comme j'étais un bon sujet, craignant Dieu, bien soumis à mes parents, et qui ne boudait jamais devant l'ouvrage, le gros Alcouffe, le père d'Annette, me donnait de

grandes espérances. Dans deux ans, Annette aurait dix-huit ans et moi vingt-cinq. Alors le bonhomme ne voyait pas pourquoi nous ne marierions point et ne ferions à notre tour souche d'honnêtes gens.

Cependant c'était l'époque où l'on venait de construire l'hôpital militaire d'Amélie-les-Bains. Le pays prenait un grand développement : les étrangers affluaient ; les hôtels débordaient. Deux ou trois familles qui ne venaient pas prendre les eaux, mais seulement respirer cet air si doux et si vivifiant de nos montagnes, ne trouvant pas à s'installer commodément à Amélie, refluèreut jusqu'à Palalda.

Il y avait, entre autres, un riche banquier parisien, avec sa femme, ses fils et ses filles. Ces messieurs et ces dames étaient d'intrépides promeneurs. Presque tout l'hiver, je leur servis de guide, soit qu'ils allassent à pied visiter Montbolo, Reynès, Arles et ses saints, le gouffre de la Foue, les cascades de Montalba ; soit que, mettant en réquisition toutes les mules du pays, ils entreprissent jusqu'assez avant en Espagne, des excursions qui duraient quelquefois toute une semaine.

La présence de ces étrangers, qui payaient grassement, était une bonne aubaine ponr nous. Aussi, docile aux recommandations de ma mère, fis-je toujours de mon mieux pour leur être agréable. Ils riaient de bon cœur aux histoires que je leur racon-

tais, et finirent par me prendre en une étonnante amitié.

Souvent ils me disaient :

« Comment ! Joseph, un garçon d'esprit, comme toi, tu t'enterrerais pour la vie dans ce trou de Palalda ! Viens donc à Paris... tu es taillé pour faire fortune. »

Ces discours réveillaient les pensées d'ambition de mon enfance, qu'avait dissipées, depuis quelques années, cette triple et salutaire tendresse dont je vous parlais tout à l'heure : l'amour de mes parents, d'Annette, de mon état.

Aussi commencai-je par faire la sourde oreille aux propos de ces messieurs et de ces dames. Quelque chose me disait que c'était là une tentation, que j'avais le bonheur sous la main, que le négliger pour aller au loin courir après la fortune, ce serait imprudent et coupable.

Mais, un beau jour, M. de la Closerie, le chef de la famille, une espèce de Rothschild au petit pied, me proposa carrément de le suivre à Paris, pour être son cocher. Il avait été frappé de mon intelligence à soigner mes bêtes et de l'adresse avec laquelle je dirigeais un char-à-bancs dans les défilés les plus étroits et sur les routes les plus périlleuses.

Lorsque cette proposition me fut faite à bout por-

tant, la tête me tourna; je me vis déjà devenu « gros monsieur. »

Je ne consultai mes parents que pour la forme, M. le curé pas du tout; et je partis.

Ma mère m'avait dit, entre autres choses :

« Prends garde, Joseph. Je ne veux pas dire du mal de ces messieurs et de ces dames qui nous ont valu une si bonne saison. Mais tu sais qu'on ne les voyait quasiment jamais à l'église. Prends garde une fois là-bas, de les imiter et d'oublier le bon Dieu. »

Je répondis à ma mère je ne sais plus trop quoi pour la calmer. Le fait est que, tout entier à mes espérances d'avenir, la religion était bien alors « le cadet de mes soucis. »

Pour toute réponse à mes adieux, Annette avait pleuré !

« Je reviendrai, lui dis-je, et je te promets que je ne t'oublierai pas. »

Je mentais : je l'avais déjà oubliée.

Deux mots vous diront la fin de mon histoire.

Souvent Dieu nous punit, en exauçant nos vœux insensés.

C'est ce qui m'arriva.

J'eus tout de suite de très beaux gages chez M. de la Closerie. Comme j'avais vraiment une entente extraordinaire des chevaux, on finit par se disputer

mes services : je devins une espèce de personnage... Je fus bientôt à la tête de l'une des plus importantes écuries de la capitale.

Plusieurs seront tentés de dire : « L'heureux homme! » Hélas!

Au bout de deux ans de séjour chez M. de la Closerie, j'avais tout à fait oublié le bon Dieu; j'avais achevé d'oublier Annette. Je n'oubliai pas mes parents. Je leur envoyais, chaque année, une portion notable de mes gages. Ils me répondirent souvent qu'au lieu de mon argent, ils voudraient bien avoir ma personne.

Rien ne put me faire quitter Paris.

Après avoir écrit à Annette une lettre cruelle dans laquelle je lui rendais sa liberté, l'assurant qu'avec mes nouvelles habitudes et mes goûts nouveaux, je ne pourrais que la rendre malheureuse, je m'étais persuadé que j'aimais Olympe, la femme de chambre de Mme de la Closerie. Olympe était une femme artificieuse et qui sut adroitement me cacher tous ses défauts jusqu'au lendemain de notre mariage.

Ce jour-là — pas plus tard, — je m'aperçus que j'avais uni mon sort à celui d'une femme sans cœur, violente, ambitieuse, avare et rancunière.

Pendant dix ans qu'elle vécut, et bien que mes affaires devinssent de plus en plus brillantes, je

fus constamment malheureux « comme les pierres. »

Nous eûmes deux enfants. Tous deux moururent en bas âge, et j'eus la douleur de savoir, à n'en pas douter, que c'était Olympe qui avait causé leur mort. La malheureuse ! elle n'avait pas craint, pour ne pas manqner une partie de plaisir, d'abandonner ces pauvres petits à des mains mercenaires, au début de la maladie, à ce moment critique oè la présence et les soins d'une mère sont le plus sûr moyen de guérison.

Malgré ma fortune croissante, le chagrin me dévorait le cœur; car qu'importent les richesses sans la paix de la maison et le bonheur intérieur ? J'essayai de mettre un peu de baume sur mon âme endolorie, en allant après dix ans embrasser mes parents et respirer l'air natal.

J'arrivai à Palalda pour recevoir le dernier soupir de ma mère. Personne ne me fit de reproches; mais je compris que mon départ et mon absence prolongée avaient été comme un dard dans le cœur de ma pauvre mère....

Je vis Annette. Après m'avoir pleuré, après avoir attendu plusieurs années mon retour, elle avait fini, en fille obéissante aux volontés paternelles, par épouser Pierrot, qui, sans me vanter, ne me valait pas.... du moins ne valait pas l'ancien *moi*.

Ils me firent le meilleur accueil... Ils étaient heu-

reux. La paix habitait leur foyer et leurs cœurs. Leurs enfants, qu'Annette ne quittait pas d'une seconde, s'élevaient pleins de santé.

Le bonheur était là, ce bonheur que j'avais négligé, pour courir après je ne sais quelle félicité imaginaire...

Je ne pus demeurer lontemps à Palalda. Quinze ans passés à Paris dans la fièvre des affaires m'avaient rendu insipide cette vie calme de la province. Je la regrettais et ne pouvais la supporter...

Je retournai à Paris..... Et me voici, depuis trois ans, ici, gagnant beaucoup d'argent et ne sachant qu'en faire, objet d'ennui pour mes voisins et tous ceux qui ne connaissent que l'écorce de mon existence, objet de pitié pour moi-même....!

Je n'ai pas d'enfants, pas d'intérieur, pas d'amis....!

Il s'arrêta, mit sa tête dans ses mains, puis il reprit :

« Mais non, je me trompe. Je suis un ingrat : j'ai un ami, le plus fidèle de tous et le plus indulgent, le seul peut-être qui, au moindre signe de retour, pardonne les pires offenses et l'abandon le plus obstiné.

Lors d'une dernière visite que je fis à Palalda, avec un habile artiste à qui je voulais faire exécuter ce dessin sous mes yeux, j'eus occasion de voir

le curé.... Je versai dans son cœur les chagrins dont le mien débordait.... Ce n'était qu'une confidence que je prétendais lui faire... Je ne sais comment le bon prêtre en fit quelque chose de plus... Le fait est qu'en le quittant j'avais retrouvé le Dieu de mon enfance.

Je souffre toujours, mais je sais pourquoi je souffre. Je sais que, bien qu'elles soient mon œuvre, l'œuvre de ma sotte ambition, mes souffrances me compteront là-haut. Je suis malheureux. Mais j'ai l'espérance....

Quand je sens le flot des larmes qui va m'envahir, quand, à côté de ma vie solitaire, je me représente l'existence douce et pleine qui m'attendait à Palalda, ce bonheur que je n'ai pas voulu cueillir, — pour me consoler, je cherche à faire quelques heureux, à soulager quelques misères. Cet argent qui ne peut me donner la joie, il peut sécher bien des larmes, arrêter bien des murmures et des désespoirs, conserver non-seulement la vie, mais la vertu dans bien de pauvres intérieurs.... Alors je remercie Dieu de m'avoir fait riche.

A ce propos, Monsieur, quand vous aurez quelque œuvre charitable en vue, et que, pour la mener à bonne fin, il vous manquera un ou deux billets de cent francs, pensez à moi.... »

Je vous assure, chers lecteurs, que je n'ai pas oublié le chemin qui mène chez M. Justex.

VI

POURQUOI LÉON N'AIMAIT NI LES MONTAGNES NI LA MER.

Pourquoi?

A cause du proverbe que plusieurs personnes prononcent ainsi : « *Chaque échaudé* craint l'eau froide. »

coutez plutôt les deux histoires que Léon nous racontait, l'année dernière, à l'appui de sa double antipathie.

Nous étions assis, ce jour-là, Emile, Jacques, Ferdinand, Léon et moi, dans une des plus charmantes praieries que je me souvienne avoir jamais rencontrées.

Et nous n'avions pas été loin pour la trouver.

Comme il faisait chaud et que l'heure du dé-

jeuner avait depuis longtemps sonné à nos estomacs de touristes, nous jetâmes de droite et de gauche un regard interrogateur. S'attabler sur un tas de pierres, avec la perspective d'avoir, au lieu de sel et de sucre en poudre, de la poussière à discrétion, c'était peu engageant..... Justement, à peu de distance de la route, un petit chemin tortueux descend dans une saulaie. Au delà, un gazon touffu, émaillé de pâquerettes, de boutons d'or, de myosotis et de véroniques, semble le tapis préparé pour nous recevoir. Un ruisseau coule à travers sur un lit de cailloux brillants; du milieu des roseaux qui le bordent, quelques belles-des-prés élèvent leurs blanches ombelles; des nénufars flottent sur la surface de l'eau : des noisetiers et des aunes donnent un aimable ombrage : et même les troncs noueux des saules nous fournissent sièges et dressoirs.

Nous sommes installés, et, dans le recueillement du premier appétit, nous savourons en silence tant de biens.

Au second service, c'est-à-dire quand le gigot froid est relevé par les œufs durs, nos langues se délient, et chacun de s'extasier sur ce ravissant abri.

« Ce qui me plaît surtout, dit Léon, c'est qu'il n'y a ici ni mer ni montagnes. »

Ce propos me parut malsonnant. Assurément

j'admirais, autant que quiconque, les graces et l'opportunité de cette délicieuse prairie. Mais j'avais l'imagination pleine encore des enchantements d'un premier voyage à Chanoui; et — peut-être parce que je n'avais pas visité jusqu'ici d'autres ports de mer que Lyon, Genève, Munich et Bruxelles — j'estimais qu'en fait de spectacles grandioses, rien ne valait l'Océan. Léon était donc pour moi comme un lecteur enthousiaste de la Fontaine, qui eût exhalé ainsi son admiration : « Ce que j'aime surtout chez *le Fabuliste*, c'est q'uavec lui on est à cent lieues de Dante ou de Corneille. »

« J'ai peut-être blessé vos sentiments esthétiques, dit Léon, se reprenant. Calmez-vous. Ce n'est pas un principe que j'ai entendu formuler, mais un fait : je déteste les montagnes et la mer. Ma répugnanee pour ces deux formes du beau est instinctive et déraisonnable, si vous voulez. J'ai peut-être, après tout, plus de motifs pour cela que n'en n'avait Sobieski pour s'évanouir en voyant une pomme, le maréchal de Saxe ou tel autre héros pour pousser des cris de paon quand il apercevait un lièvre ou une araignée.

Nous vîmes qu'il y avait là-dessous deux histoires, et que, pour se justifier, Léon grillait de les conter.

Nous lui donnâmes la parole.

« Les années 1844 et 1845, nous dit-il, compteront parmi les plus laborieuses de ma vie. Je fus, pendant ces vingt-quatre mois, principal clerc chez maître Ramponneau, avoué à Rouen. La basoche n'était pour moi que le vestibule du barreau. Mais plus j'étais désireux de réussir comme avocat, plus je me j'étais à corps perdu dans cette étude des affaires, qui pouvait me rendre de si grands services.

Aussi, quand arrivèrent les vacances, j'avais la tête cassée. Quitter absolument tout travail, me reposer de la tension de l'esprit par des marches forcées, des ascensions périlleuses, toutes les fatigues et les péripéties d'un voyage à pied, me parut la plus sage des médecines.

Je reviendrais, en novembre, frais et dispos, et tout prêt à faire un glorieux début parmi les jeunes avocats rouennais.

Un voyage de Suisse, c'était d'ailleurs chez moi ambition de vieille date. J'avais, pour ce, économisé, depuis plusieurs années, une douzaine de cent francs. Mon escarcelle était, d'ordinaire, assez mal remplie. Pour amasser ce trésor de quatre cents écus, il m'avait donc fallu m'interdire sévèrement le bal, le spectacle et beaucoup d'autres menues dépenses par où s'écoule, sans qu'on sache

presque comment, l'argent des clercs d'avoué. — Entre nous, ce projet de voyage était à deux fins : il me servit plus d'une fois à repouser certaines offres de parties de plaisir dont je savais le danger. Comme j'économisais même sur ma nourriture, nul ne s'étonnait que je ne me souciasse guère du bal de l'Opéra, ni de la Grande-Chaumière, ni de certains endroits pires encore, où l'on sait que la caisse d'épargne n'a pas établi la moindre succursale.

Donc, le 1er août 1845, je partais pour la Suisse.

J'étais seul. C'est encore, selon moi, là meilleure compagnie, à moins que l'on n'ait avec soi un frère, « cet ami que donne la nature, » ou des amis tels que vous, « ces frères que l'on se choisit. » — Je n'ai jamais eu de frère ; et vous, mes amis, je ne vous connaissais pas encore.

Vous n'attendez pas de moi un récit détaillé de mon voyage. Nous aurions affaire à trop de montagnes. Le Simplon, qui va venir, nous suffira.

Le Simplon ! C'est vous dire que l'homme n'est jamais content, et qu'après le tour classique de Bâle, de Zurich, de Lucerne, de Berne, de l'Oberland, de Genève, de Chamouni, je voulais voir un bout d'Italie.

Le temps était magnifique, et c'est en pantoufles

que, pour reposer mes pieds meurtris, je fis la route d'Isella à Domo-Dossola.

Je vis avec ravissement Milan, le lac de Côme, les Iles Borromées, la Suisse italienne, et j'étais tout fier d'avoir ajouté à mon premier itinéraire cette petite excursion, lorsque, pressé par la fin d'octobre qui approchait, je dus retraverser ce fameux Simplon.

Hélas! depuis mes pantoufles de tout à l'heure, — il y avait quinze jours à peine, — le temps avait terriblement changé. Il faisait froid. La neige avait tombé sans interruption pendant plusieurs jours.

Un bon temps cependant pour marcher! Je cheminais donc gaillardement, les pieds dans de fortes chaussures, portant par-dessus mon hâvre-sac un manteau de toile cirée, cuirasse impénétrable à la neige, quand il lui prenait fantaisie de tomber de nouveau, ou lorsque, la bise s'élevant, et secouant les arbres de la route, faisait pleuvoir sur moi force blancs flocons.

Près de Gunther, il y a un point où ce passage du Simplon est d'une rare magnificence : roches de toutes formes et de toutes couleurs, sombres forêts de sapins qui couronnent les plus hautes cimes, ravin où gronde un torrent encore gonflé par les neiges, rien n'y manque de ce qne com-

porte une splendide vue alpestre ou pyrénéenne. En cet endroit, le chemin fait un coude, et de quelque côté que le voyageur se tourne, sauf un petit bout de ciel et une toute petite fraction de la route, il ne voit qu'entassements de rochers et de montagnes du caractère le plus grandiose et le plus terrible.

Le bruit du torrent, auquel se joignaient les cris rauques de quelques oiseanx de proie, se mariait admirablement avec ce tableau saisissant.

Le chemin, merveille du génie de Napoléon Ier, est taillé dans le roc vif, et, sans la balustrade qui règne perpétuellement du côté du ravin, bien rares seraient les voyageurs que le vertige ne saisirait pas, pour les entraîner, bon gré mal gré, jusqu'au fond du précipice. Mais tel est l'effet rassurant du garde-fou que même des touristes moins braves que moi n'eussent pas craint de faire ce que je fis, de venir s'accouder contre la balustrade, afin de plonger dans l'abîme un regard curieux.

Fatale curiosité!..... Je me penche sur la rampe. Le tronc de sapin, — des troncs de sapins bout à bout, telle en était la composition vraiment primitive, — se trouvait, en cet endroit, presque hors de service. Il cède; sans avoir eu le temps de pousser un cri, me voici à deux cents pieds au-

dessous du niveau de la route, au fond d'un amas de neiges.

Cette neige fut mon salut. Sans elle, je me brisais contre les pierres du torrent.

Le blanc coussin qui me reçut était assez mou pour que mon corps le pénétrat, comme le tube perforateur d'un puits artésien. La neige, d'autre part, était assez dense pour ne pas se refermer sur moi. Je demeurai donc à peu près dans la position d'un ver à soie ou d'un papillon enfermé dans une boîte, mais ayant pour respirer des trous au parchemin qui ferme sa prison.

Je respirais donc, je vivais. Mais pour combien de temps?

Je vous assure que j'eus tout le loisir, au fond de ma gaîne blanche, de faire les réflexions d'un homme qui va mourir.

A l'encontre du froid, j'avais mon manteau de toile cirée. Il n'était pas chaud; mais il me protégeait contre un contract trop immédiat de la neige. A l'encontre de la faim, j'avais dans ma poche un gros chiffon de pain et ma gourde presque pleine d'eau-de-vie.

Dès que je fus revenu de cet étourdissement et de cette terreur mêlée d'hébétement qui lui succéda, je me râtionnai à deux bouchées de pain et deux gorgées d'eau-de-vie, et je me mis à ba-

lancer mes chances de perte ou de salut.

« Le bris de la rampe peut donner quelques soupçons, surtout si l'on prend garde au trou qui y correspond, ce trou au fond duquel je gis, malheureux..... Mais, par un pareil temps, bon Dieu! qu'il doit passer peu de monde sur cette route!..... La nuit peut venir..... Demain sera-t-il encore temps?..... Ne serai-je pas gelé alors?

Adieu donc, mon avenir de gloire, cet avenir qui ne m'avait jamais semblé si brillant..... Hélas! l'amour propre est tellement vivace en nous que, du fond de ce qui allait peut-être devenir mon tombeau, je me comparais, par la pensée, à mes camarades du palais. Il me semblait que bien peu me venaient à la cheville, que pour être *primus inter pares*, pour marquer en six mois ma place à la tête de notre barreau rouennis, une seule chose allait peut-être me manquer..... être sorti de ce trou.

Puis toute pensée d'avenir et de vanité me quittait..... Ma mère, ma pauvre mère! oh! quel dard va percer votre tendre cœur, quand vous me saurez mort si misérablement!.... Que dis-je? quand vous saurez. Vous n'en saurez rien peut-être..... Mais les mois passeront, et les années, sans que vous entendiez parler de votre fils, et vous serez réduite aux plus sombres conjectures.....

Et personne pour adoucir vos dernières années, personne pour vous fermer les yeux! Vous à qui j'espérais, par mon travail, apporter au moins l'aisance, n'allez-vous pas tomber dans la misère? Si je meurs ici, ne mourrez-vous pas à l'hôpital.

Et mon âme? Hélas! — J'avais toujours conservé des habitudes chrétiennes. Je n'avais jamais été un méchant cœur, même un mauvais sujet. J'avais toujours tâché d'être un assez bon catholique. Mais cette moyenne vertu qui longtemps m'avait tranquillisé, combien, alors que j'allais mourir, elle me paraissait misérable et me laissait d'inquiétudes! Oh! si par miracle j'échappe, mon Dieu, quel saint homme je m'efforcerai de devenir!

Mais je vais mourir... mourir de faim et froid... Mon Dieu, mon Dieu, vous qui pouvez tout, ayez pitié de moi. »

Cependant, par mon soupirail, je voyais le jour baisser. Il devait y avoir six heures pour le moins que mon ensevelissement avait commencé. Evidemment mes chances de salut diminuaient.

Ne pourrais-je donc imaginer quelque chose pour m'aider un peu moi-même? J'essayai de faire des escaliers dans la neige : une fois à l'orifice de mon trou, j'aurais plus de chance d'être découvert.

— La neige n'était pas assez dure; à la troisième marche, je retombais toujours.

Je tentai d'élargir avec mon bâton l'espèce de cylindre dont j'étais comme le piston. Je ne réussis qu'à faire pleuvoir sur moi une neige qui commençait à me glacer..... Puis mon bâton m'échappa.

En me baissant pour le ramasser, ma main heurta contre un corps dur; je le saisis. Quel n'est pas mon saisissement, d'entendre le bruit d'une sonnette?

Décidément serais-je sauvé?

Je sonne, comme un perdu, pendant une heure..... J'en suis toujours au même point.

« Est-ce parce qu'on ne m'entend pas sonner, que personne ne vient à mon aide? Ou bien est-ce parce qu'il n'est passé personne? »

Pourtant je redouble. Qui sait? Si je m'arrêtais, ce serait peut-être au bon moment, au moment où quelque voyageur attardé, m'entendant, fût venu à mon secours.

Je m'épuise de nouveau à sonner. Le seul avantage que j'en retire, c'est que, grâce à cet exercice, il me semble que je me réchauffe un peu.

Il fait tout à fait nuit. Le découragement est bien près de m'atteindre. Cependant, je sonne toujours à me rompre le bras..... lorsque, tout à coup, je

crois entendre en haut un bruit, comme d'une clochette semblable à la mienne.

Avant que j'eusse démêlé ce que cela pouvait être, un animal, une chèvre, était près de moi. Elle avait failli m'écraser en tombant. La bonne Providence l'avait fait aborder à quelques centimètres de ma tête. Elle avait rencontré le bout ferré de mon bâton. Légèrement blessée, considérablement effrayée de sa chute, elle criait comme un putois.

C'était le moment de redoubler. A la musique vocale de l'animal je joignis, comme accompagnement instrumental, mon *tintinnabulum*, et bientôt j'entendis des voix à l'orifice du trou.

Je crie, je sonne, ne réfléchissant peut-être pas assez que je courais le risque de faire fuir mes sauveurs, qui pourraient bien être peureux.

L'un deux, en effet, parlait déjà d'un diable qui était au fond du trou, et qu'il valait bien mieux abandonner la *capretta* que de la repêcher en si horrible compagnie.

Ses compagnons heureusement étaient plus sages ou plus intéressés. Ils parvinrent bientôt à organiser entre eux et moi des communications régulières. Puis, à l'aide de quelques cordes et grâce à leur agilité toute montagnarde, ils nous eurent bien vite hissés, la chèvre et le chrétien du bon côté du garde-fou.

Je contai mon histoire, tout en me hâtant vers l'hospice où du café brûlant, un lit bassiné et douze heures de sommeil me remirent sur pied.

Je n'avais même pas rapporté de ce séjour de dix heures dans la neige le plus petit doigt gelé. Mais une chose fut refroidie en moi et glacée à tout jamais : l'admiration pour les montagnes, leurs déchirures, leurs découpures, les glaciers qui couronnent leurs têtes, les torrents qui mugissent à leurs pieds, les précipices comme celui dont j'avais été, un jour durant, l'habitant très involontaire.

J'aime mieux, mille fois mieux, ne vous en déplaise, une prairie normande comme celle-ci. »

« Et la mer? dîmes-nous après un bout de temps; car vous nous avez aussi signalé votre répulsion pour le liquide élément.

— Oui, et c'est ma seconde histoire.

Elle n'est pas vieille; elle est de l'année dernière.

Oh! mes amis, ce n'est rien que de souffrir seul; et mon séjour de douze heures au fond de ce tube de neige n'était qu'une légère pénitence, comparé à notre supplice de la « Roche-Percée. »

Je dis *notre*, car, entre 1846 et 1860, je m'étais marié. J'avais cinq enfants.

Pendant que ma femme, mes trois filles et le

baby de onze mois étaient retenus à la campagne par une rougeole des fillettes, je visitais les côtes de Bretagne, en compagnie d'Etienne, mon fils aîné. A neuf ans, il est temps de le dresser aux longues courses et à tout ce qui constitue le *sport* enfantin; ou plutôt il faut perfectionner, sur ce point, une éducation très heureusement commencée : marcheur infatigable, hardi gymnaste, déjà un peu menuisier, tourneur et peintre, il lui manque la natation. Aussi cette excursion maritime ravit d'aise le pauvre enfant.

Après avoir promené nos loisirs de grève en grève, et de crique en crique, nous avisâmes une petite anse peu fréquentée. Il y avait là un village où nous résolûmes de planter notre tente pour une quinzaine. La mode n'était pas encore à***; mais elle ne pouvait tarder d'y venir.

Quel sable fin et brillant sur la plage, aussi doux au pied du baigneur qu'à celui du promeneur! A peu de distance, les roches les plus belles et les plus fantastiquement dentelées semblaient placées là pour le plaisir du touriste ou de l'étranger, soit qu'il admirât leurs formes bizarres et les magnifiques bouquets de feu d'artifice que produisait la mer en se brisant contre *leurs flancs déchirés*, soit qu'il prêtât l'oreille au bruit que faisaient les flots, en s'engouffrant dans ces profondes

anfractuosités..... Lorsque la mer était mauvaise et le temps couvert, on croyait entendre de minute en minute, le canon d'alarme de quelque navire en détresse.

De plus, les roches basses recélaient un nombre considérable de crabes de la plus belle dimension; et le sommet des récifs abritait plus d'un nid de corbeaux, d'hirondelles de mer, de mouettes et de pétrels.

Plaisir de la promenade et de la natation, plaisir de la chasse et de la pêche, rien ne nous manquait, pas même l'ombre, cette chose si rare aux bords de la mer. Dès que nous voulions remonter le petit cours d'eau qui traverse le village, à deux pas derrière l'église, il semblait que nous eussions changé de contrée, et que nous fussions à 200 kilomètres de la côte. Ce n'étaient plus que haies odorantes, longues rangées de peupliers, bouquets de hêtres et de chênes... puis une prairie comme celle-ci, avec des fleurs en abondance, le cri joyeux de la sauterelle et du grillon, quelques vaches couchées paresseusement au bord de l'eau, et le gazouillement du bouvreuil et de la mésange.

Mais notre promenade favorite était du côté de la *Roche-Percée*. Rien n'était beau, assis sur le rivage, comme de voir le sombre azur dont s'emplissait sa vaste échancrure, céder la place aux

rayons de pourpre et d'or du soleil couchant. Jamais nous n'avions rencontré ailleurs de plus splendides poulets de mer; et bien que nous n'eussions pas encore escaladé *notre* roche jusqu'au faîte, de superbes plumes trouvées sur la plage nous faisaient espérer, pour peu que nous fussions hardis, une riche proie.

Donc, un matin, et ayant bien calculé que la mer ne commencerait à monter que vers deux heures, nous partîmes pour la pêche aux crabes, Etienne et moi, munis de nos engins.

A peine les avions-nous déposés sur un de ces siéges naturels dont se composent les premières assises de la Roche-Percée, que des cris bien connus attirèrent notre attention.

« Père, c'est une mouette, dit Etienne. Il y a un nid tout au sommet. Si nous y montions. »

L'enfant n'attendait qu'un signe d'assentiment. En deux minutes, il était tout en haut, à califourchon sur une espèce de *menhir* et en contemplation devant un nid immense. Un oiseau que je ne connais pas, mais qui ressemblait plutôt à un aigle qu'à un goëland, occupait le nid. La mère couvait évidemment : dans un coin et mal abritée par l'aile étendue, j'aperçus deux œufs dont les proportions me firent penser à des œufs d'autruche. Et bien nous prit que le devoir maternel retînt la

bête..... car son expression menaçante ne nous disait rien de bon; en toute autre circonstance, elle se fût élancée sur Etienne et lui eût, pour le moins, crevé un œil.

« C'est une mère qui couve, dis-je à l'enfant. Ne lui faisons pas de mal. »

Et nous redescendîmes.

La pêche nous offrait des ennemis moins redoutables. Plus de vingt crabes très-beaux, dextrement saisis à la jonction de la tête et du dos, s'entassent dans notre panier. Même entre les fentes du rocher et sur le sable qui commence à se mouiller, Etienne fait une abondante moisson de *salicoques*.

Fatigué je prends un livre, tandis que l'enfant qui ne sait se reposer d'une fatigue que par une autre, s'amuse à faire des arcs avec le bois des vieux nids dont les trous du rocher sont pleins. Etienne a toujours de la ficelle dans ses poches. Rien ne manque donc pour la confection de l'arme primitive. D'autres morceaux de bois servent de flèches. La mer qui s'avance est le but. Chaque fois qu'il l'atteint, Etienne s'exclame et bat des mains.

Tout entier avec *les Bretons* de Brizeux, je ne vois, je n'entends que ce que me dit, ce que me peint si bien le poëte; ou plutôt j'entends aussi

d'une oreille distraite le bruit que mon fils fait à mes côtés, et ce bruit suffit pour me tranquilliser..... lorsque tout à coup, sortant du pays des rêves, — peut-être parce que les cris joyeux de l'enfant avaient cessé, — je regarde autour de moi.....

La mer m'entoure de toutes parts.... Etienne n'est plus là..... Où est Etienne?.....

Je l'appelle. Sa réponse empressée calme la plus vive de mes inquiétudes. Il était remonté pour voir la mère aigle. Je monte à mon tour pour le chercher. Cela prend encore quelques minutes.

J'avais à peine eu le temps de me réjouir en l'embrassant que la vue de la plaine liquide fait courir un affreux frisson dans mes veines.

« Comment! il n'y a qu'un instant — il y avait plus d'une heure — c'était le sable, et maintenant.....

Pourtant il n'y a peut-être que quelques pouces d'eau. »

En guise de sonde, je plonge dans la mer une grande canne de roseau, longue de plus de six pieds..... Je ne trouve pas le fond. J'adapte à ma canne celle d'Etienne, de même longueur. Même résultat.

Hélas! je ne sais pas nager..... Etienne n'a encore pris que deux leçons; et le vieux marin,

son professeur, à déclaré qu'il avait *infiniment peu de dispositions*, chose étonnante chez un garçon si adroit.

Je tire ma montre : il est midi. Evidemment, nous nous sommes trompés dans nos calculs. La marée commence seulement de monter. Que sera-ce à deux heures, à quatre heures, à six heures?

Cependant notre roche, après avoir pris un bain de pieds, prenait un bain de jambe, puis de genoux. Elle en avait jusqu'à mi-corps. Comme dans le déluge de Poussin, — dont le souvenir, en ce moment, se saisit violemment de mon imagination, — nous montions, nous montions toujours.

— Jusqu'à quand?

Il n'y avait aucune chance pour que l'on vînt nous chercher de l'auberge du village. Nous n'avions point dit où nous allions. Ni femme ni enfants pour s'inquiéter de ne pas nous voir revenir à l'heure de la soupe. La charité de notre hôte n'avait aucune raison de s'alarmer. Nous avions les habitudes les plus vagabondes. Nous aimions à déjeuner ou à diner dans les fermes. Partis au soleil levant, nous ne revenions souvent qu'avec la lune. Quelques fois même nous allions à la ville voisine ; nous y couchions, et ne rentrions

que le lendemain, par l'*omnibus* du matin.

La nuit venait, et l'eau montait toujours. A six heures, nous étions presque remontés jusqu'au *dolmen*, qui avait servi de *speculatorium* à Etienne.

L'eau s'arrêta. La mer était pleine.

C'était un grand poids de moins sur mon cœur de père.

Nous ne serons toujours pas noyés, me dis-je. C'est tout simplement une nuit à passer ici..... Il fait beau ; nous sommes bien couverts. Nous avons même pleine lune pour nous tenir compagnie.

« Et dîner ! dit Etienne. Avec cette longue pêche et cette mer qui monte, je n'ai pas goûté. J'ai une faim d'ogre. »

J'exhibai du pain.

Etienne fit la grimace.

« Il faut à monsieur une omelette et une volaille, » dis-je, moitié plaisant et moitié sérieux, car il me venait une idée.

Le pauvre Etienne, lui, sentit l'eau lui venir à la bouche. Les œufs et le poulet, c'était tout ce qu'il aimait au monde.

« Je ne plaisante pas, dis-je à l'enfant, monsieur sera servi selon son goût, mais à condition que monsieur va rester là où il est. »

J'espérais bien que, même avec notre miche

seulement — et un petit pot de beurre que j'avais caché dans ma poche, comme une poire pour la soif, — l'enfant ne mourrait pas de faim.

Mais il fallait surtout l'empêcher de mourir de peur. Heureusement jusqu'ici la terreur que je sentais au fond de moi ne l'avait pas atteint. Il ne fallait pas qu'au début de la vie il fût pris d'une de ces frayeurs et ces antipathies dont je suis, je le confesse, un si ridicule *specimen*. Il était donc de toute nécessité de le distraire.

« Pendant que je vais là-haut chercher ma volaille, lui dis-je, prends toutes ces broussailles, et prépare le feu dans cette anfractuosité; comme ce menu bois ne durerait pas, coupe en bûchettes mon bâton ferré et nos deux longues lignes de roseau. J'en ai vu de meilleures à Lorient. Quant à mon bâton, il ne vient que du Righi; j'en veux un moins profane, que nous irons chercher quelque jour, à Einsideln ou à la grande Chartreuse. »

Joyeux, comme on l'est à cet âge, de toute chose nouvelle, l'enfant prépare le foyer, et, à l'aide de son couteau, il a bien vite organisé, dans un renfoncement voisin, un bûcher véritable.

Moi, je monte; je vais droit à l'aigle. J'avais un vrai chagrin, en pensant à ce que je méditais contre ce vaillant animal, cette bonne mère. Mais le sentiment paternel me poussait.

Si j'eusse trouvé la bête éveillée, je crois qu'il se fut livré, sur le haut de cette roche, une fière bataille. La bête dormait.

Je lui saisis le coų d'une main ; de l'autre, avec certain poignard catalan qui coupait comme un rasoir, je détachai la tête. Puis je redescendis, chargé de mon butin. Or plutôt avant de descendre, je plumai la volatile.

Plumée, elle avait l'aspect d'un dindonneau.

Nous fîmes un excellent souper. J'eus soin d'en prolonger les préparatifs. La faim d'Étienne n'en était que plus aiguisée. Il trouva le rôti délicieux, quoique un peu coriace ; l'omelette, — deux œufs suffirent pour en faire une énorme, — l'omelette exquise, bien qu'elle eût un goût un peu fort. J'avais, étant encore en haut de la roche, cassé un des œufs, et je m'étais assuré que pas l'ombre d'un petit aiglon ne commençait à y poindre.

Puis j'envoyai l'enfant dormir dans le bûcher, et moi je veillai.

Une nouvelle inquiétude était venue me trouver. La saison des grandes marées commençait seulement. Pourvu que la *Roche-Percée* ne dût pas rester dans ce bain pendant deux ou trois jours ! En tous cas, elle pouvait n'être découverte par en bas que pendant un temps très-court, qu'il fallait saisir au passage.

A quatre heures du matin, ma sonde avait pied. J'apercevais à une petite distance cette frange d'argent qu'amènent, remportent et ramènent avec elles les vagues harmonieuses. J'essayai de gagner le rivage. Je ne fus mouillé que jusqu'au mollet.

Vite, Etienne fut sur mon dos, et une fois en possession du plancher des vaches, — ce cher plancher que l'on n'apprécie à sa valeur que quand il nous a manqué, — nous courûmes tout d'une haleine jusqu'au village.

J'y demeurai huit jours encore, dominant de mon mieux le sentiment de profonde répulsion que m'inspirait l'élément liquide. Au bout de huit jours, Etienne savait nager, et je me sentais renaître en regagnant l'intérieur des terres.

Je n'aime guère les montagnes; elles me rappellent toutes le Simplon. J'aime bien moins encore la mer : j'y retrouve, quoique j'en aie, la « Roche-Percée » et toutes mes transes paternelles.

J'aime mieux, mille fois mieux, une prairie normande. »

VII

LA CAVÉE DU SACRILÉGE.

Avez-vous quelque fois réfléchi à ce qu'il resterait de la divine Providence, à l'espèce de sinécure où le Créateur serait réduit de par ses créatures, si l'on en croyait les étranges prétentions des gens du monde, même de certains esprits distingués d'ailleurs, mais qui semblent perdre les premières notions du sens commun, dès qu'ils s'occupent de matières religieuses?

Voici, par exemple, qu'à la suite de longs scandales sociaux, — des blasphèmes presque tournés en habitude, la violation persistante du repos dominical, — voici que tout à coup éclate quelque fléau public, une contagion, une famine, des inondations,

des chômages, une guerre meurtrière. La voix des évêques s'élève, disant que le bras de Dieu s'appesantit sur nous, que le Ciel veut nous punir de nos crimes et réveiller par un coup de foudre ceux qui ne savent pas entendre les douces invitations de l'infinie miséricorde.

Vous croirez peut-être que, pendant que les chrétiens s'humilient, les autres, les coupables — coupables au moins de leurs applaudissements — sauront se taire?

Non. Dans le camp des libres penseurs, on n'a pas assez d'indignation contre les violences épiscopales qui font ainsi intervenir à chaque instant Dieu dans les choses de la terre. On rappelle à Leurs Grandeurs — comme si Leurs Grandeurs pouvaient l'avoir oublié — que la justice d'ici-bas est toujours boiteuse, que plus tard seulement se règlent les comptes définitifs.

C'est très-bien... Et si un autre jour, vous êtes amenés à raisonner de la vie future avec ces censeurs, vous vous apercevez, — lorsqu'ils y croient, — qu'ils en font deux parts : le paradis qu'ils daignent admettre; l'enfer qu'ils rejettent, dont ils rejettent du moins le terrible et distinctif caractère : l'éternité de ses supplices.

Il en résulte que, si Dieu ne doit pas punir dans ce monde les grands coupables, et si, après la

mort, il ne leur réserve que des châtiments insignifiants, et en tous cas temporaires, la justice divine est singulièrement désarmée.

Tâchons de ne pas être de ceux à qui ce désarmement profiterait.

Tâchons aussi, tout en reconnaissant que là haut seulement les arrêts, qu'ils soient cléments ou sévères, seront irréformables, tâchons de ne pas fermer les yeux aux avertissements que le Dieu vengeur nous donne souvent, de ce côté-ci de la tombe. Gardons-nous de la sotte obstination qui ne voit que de fortuites coïncidences là où apparaît le doigt de Dieu. Soyons de ces bienheureux pauvres d'esprit dont il a été dit : « Mon Père, je vous rends grâces, parce que vous avez caché ces choses aux savants et aux puissants, et que vous les avez révélées aux humbles et aux petits. »

Le récit que je vais faire et qui ma suggéré ces réflexions n'est pas une histoire inventée à plaisir. Le vénérable curé de la paroisse où se sont passés les faits que je rapporte m'est garant de leur authenticité. Toute une population, qui en a été témoin, les a, comme son pasteur, rattachés à un principe bien autrement auguste et fécond que l'aveugle hasard. Plusieurs sont revenus à la pratique de leurs devoirs religieux, sous l'impression de ces terribles représailles que le Tout-Puissant

a voulu exercer, dès cette vie, contre le *sacrilége*.

Adolphe Forlin est un jeune colporteur, marchand de statuettes de dévotion.

Avant de le traiter de paresseux sur l'étiquette du sac, écoutez son histoire.

Elle est simple; c'est peut-être celle de beaucoup d'autres. Elle n'en est pas moins touchante et digne d'être proposée en exemple.

Bon élève de l'école des Frères, dans une ville considérable du centre de la France, Adolphe, après sa première communion, entra en apprentissage chez un mouleur.

Il avait pour cet état un grand attrait, on pourrait dire une véritable vocation.

Tout enfant, il aimait à pétrir de la terre glaise et à en faire des bustes et de petites statues qui annonçaient vraiment d'étonnantes dispositions; avec un grain d'ambition, ses parents eussent rêvé de faire d'Adolphe un artiste.

Ils préfèrent en faire un honnête ouvrier.

Seulement Adolphe, encore apprenti, était déjà, pour tout ce qui touche au côté artistique de la profession, le premier de l'atelier... Son apprentissage, qui devait durer trois ans, fut achevé et moins de douze mois.

Deux ans, il travailla chez le même patron, gagnant ses trois francs par jour. Quand je dis *ses*,

je veux dire qu'ils étaient bien sa propriété, puisqu'il les donnait, sans en rien retenir, à sa mère pour l'aider à faire aller le ménage et à élever les trois petites sœurs et les deux petits frères de notre héros.

L'année suivante, Adolphe perdit son père.

La misère était tout près d'entrer dans la famille. Adolphe s'ingénia pour lui barrer le chemin.

Ses soirées étaient à lui. Au lieu de les consacrer à la lecture qu'il aimait passionnément, ou à faire jouer les petits, ce qui l'amusait lui-même, car, malgré ses dix-sept ans, il était encore enfant, comme sont les cœurs simples; au lieu de se coucher avec le jour, ce qui lui eût assez convenu, car il se levait avant l'aurore; il passa ses soirées à colorier quelques unes des meilleures statuettes sorties des ateliers de son patron.

Il le fit avec infiniment d'adresse et de talent. Aussi, ce qui lui revenait, blanc, à deux où trois francs, — après qu'il y avait consacré une soirée de travail et dépensé deux ou trois francs d'enluminure, il le vendait dix et douze francs à des marchands d'objets de dévotion.

Puis il se souvint de ses goûts d'enfant. Il modela des bustes du Saint-Père, des statuettes de la sainte Vierge et des Saints, des médaillons, de petits bas-reliefs. Tout cela, sans être de la der-

nière correction, avait une verve et une vie, surtout portait un cachet de naïve piété qui lui donnait un grand charme. Il en trouva facilement le débit.

En peu de mois il eut payé les dettes qu'avait occasionnées la dernière maladie de son père, et plus que doublé son gain quotidien. Sa famille était tirée d'affaire.

Il n'en continua pas moins ses travaux du soir auxquels Dieu avait accordé une double bénédiction. Grâce à eux, la mère d'Adolphe, ses frères et ses sœurs avaient été sauvés de la misère ; et Adolphe avait pris un tel plaisir à manier le pinceau ou l'ébauchoir que les abandonner eût été pour lui un vrai chagrin.

D'ailleurs, il ne cessait pas pour cela de jouer son rôle de grand frère. Pendant qu'il préparait ses couleurs ou qu'il pétrissait son argile, les petits l'interrogeaient. Il leur répondait, en leur disant l'histoire des Siants qu'il allait modeler ou rehausser d'or, d'argent, de vert, de carmin.

Et certes, celui qui eût surpris, dans cette mansarde, toutes ces têtes blondes suspendues aux lèvres de cet adolescent en bourgeron bleu, celui qui eût entendu les questions des uns, les réponses de l'autre, qui eût suivi les regards d'amour et de reconnaissance que la mère reportait sans cesse

du groupe bien-aimé au grand crucifix de plâtre suspendu au-dessus de la cheminée, celui-là eût assisté à l'un des plus touchants spectacles que les yeux des hommes puissent contempler. Et j'affirme que c'eût été un bien pauvre peintre ou un bien pauvre poëte, si, devant un tel sujet, l'inspiration n'eût pas animé sa plume ou son pinceau.

Vint une année funeste, l'année, je crois, du choléra. Les travaux, surtout les travaux de luxe, se ralentirent partout. Adolphe eut pourtant de l'ouvrage tout l'hiver, presque seul de son atelier; le patron avait successivement renvoyé tous ses ouvriers; mais il gardait Adolphe, parce qu'il l'aimait beaucoup, et parce qu'à lui seul, comme quantité et comme qualité, Adolphe rendait plus que deux bons ouvriers. Pourtant, quand vint le mois d'avril, Adolphe fut, à son tonr, mis à pied... ci, trois francs de moins par jour dans le ménage.

La vente non plus de ses petits travaux personnels n'allait guère : on les avait beauconp goûtés d'abord; mais on s'y était un peu habitué. D'ailleurs une crise commerciale s'annonçait. De toutes parts les bourses se resserraient. Le pauvre grenier des Forlin était encombré de produits sans débouchés!

Adolphe prit uu parti héroïque. Il remit à sa mère, pour les dépenses courantes de la famille,

cinq cents francs d'économies qu'il avait amassés depuis deux ans, sur la vente de ses plâtres et de ses terres cuites. Il obtint un brevet de colporteur. Il acheta une planchette appropriée à cette nouvelle industrie. Et prenant avec lui, c'est-à-dire fichant sur ladite planchette, une vingtaine de ses meilleurs ouvrages, il partit pour faire un tour dans le midi de la France.

Vous voyez par ce long préambule que mon colporteur n'était pas un paresseux.

Son premier voyage fut très-productif. En un mois, il avait vendu tout son chargement. Il envoya l'argent à sa mère, ne se réservent que juste de quoi avoir un morceau de pain et quelques fruits pour manger, et pour coucher une botte de paille. En même temps, il se faisait expédier une caisse contenant une seconde cargaison, double de la première.

Il en laissa la moitié chez un charitable aubergiste des faubourgs de Bordeaux; et, chargeant le reste sur sa tête, il reprit sa marche à travers le département de la Gironde.

Je vous assure qu'il y aurait encore ici un joli sujet pour un artiste ou un littérateur chrétien.

A première vue, quoi de plus prosaïque qu'un garçon de dix-sept ans, vêtu de l'ignoble blouse et portant sur sa tête une planche couverte de bonshommes de plâtre?

Peut-être avez-vous quelquefois rencontré de ces colporteurs dans les rues de Paris. Couverts de boue, harassés de fatigue, ils se reposent un instant contre le parapet du quai. Ils sont plusieurs; ils échangent de grossiers propos. Comme les animaux malfaisants, ils semblent n'apparaître que la nuit. Et si vous jetez un coup d'œil sur *leur marchandise*, vous y reconnaissez avec dégoût mêlées à quelques objets de dévotion, les plus révoltantes nudités!

Si vous voulez refraîchir votre imagination, suivez avec moi notre pieux colporteur.

Il part le matin, le cœur tout joyeux. Le soleil qui éclate, la terre qui s'éveille, les oiseaux qui chantent, les fleurs qui répandent leurs parfums, tout cela continue pour Adolphe la prière par laquelle il a commencé sa journée. Il songe à sa mère et à tous les chers petits qu'il a laissés derrière lui. Il se réjouit à la pensée que c'est pour eux qu'il voyage. Puis il remercie Dieu qui lui rend si doux, sauf l'amertume de l'absence, ce petit tour de France.

Dans les moindres villages, les paysans l'accueillent avec joie. Quand ils ne sont pas assez riches pour lui acheter quelque chose, toujours ils lui disent quelques paroles d'amitié; ils l'engagent à se reposer un instant à l'ombre; ils lui font

boire un verre de vin ou quelques gouttes d'eau-de-vie.

Habitués à lire couramment sur un front de seize ans le vice ou la vertu, les curés aiment Adolphe tout de suite; ils le reçoivent chez eux, ils lui font conter son histoire, presque toujours ils lui achètent pour le salon du presbytère, quelle belle Vierge ou quelque saint Joseph.

Et puis le pays est si charmant! Il est si doux de traverser ces bois qui semblent d'or au temps des genêts, et de pourpre dans la saison des bruyères! Et les prairies pleines de fleurs, et les côteaux chargés de vignes, et les ruisseaux où frétillent les poissons d'argent, où les grenouilles se précipitent au moindre bruit! Et ces lointains bleuâtres que ferme au bout de l'horizon une ligne de collines vaporeuses! Que tout cela est beau! Que tout cela parle éloquemment de Dieu aux cœurs purs! Que tout cela chasse loin de notre voyageur non-seulement l'inquiétude, mais l'ennui! Qu'il sent bien qu'à côté de lui chemine un invisible compagnon, visible pourtant à l'œil de la foi, son ange gardien!

La vie serait trop facile si Dieu n'y mêlait des épreuves.

Adolphe allait avoir les siennes.

Né et élevé dans une des villes de France où l'unité de foi, bien inappréciable, s'est le mieux

conservée, Adolphe, n'avait jamais, je crois, rencontré de protestants. Il ne savait peut-être pas au juste ce que c'était. Il avait pourtant une idée vague que chez les protestants on ne se confessait pas, — ce qui devait être un bien grand malheur, — que l'on n'obéissait pas au pape, que l'on ne priait pas pour les morts et que l'on n'aimait pas la sainte Vierge.

Un jour, Adolphe parcourait ces belles vallées situées sur les bords de la Dordogne, et qui sont de droite et de gauche dominées par de hautes collines couvertes de riches vignobles. Il s'arrêtait dans chaque village, et, malgré l'apparence aisée des habitants, il s'étonnait du peu d'accueil qui lui était fait et de la peine qu'il avait à vendre par ci par là un Christ ou une Vierge.

Arrivé au village de ***, il crut d'abord être tombé sur une veine plus favorable. En passant devant une grille, il vit derrière, dans une espèce de cour ou de basse-cour, non loin d'un trou à fumier où picoraient poules et canards, plusieurs enfants qui jouaient bruyamment et dont les heureuses physionomies et les boucles blondes lui rappelèrent le foyer maternel.

Il poussa la porte et entra. Il déposa son fardeau sur l'appui de la grille.

Les enfants aussitôt de quitter leurs jeux et de se grouper autour d'Adolphe.

« Oh! les belles figures! nous allons demander à papa de nous en acheter.

— Moi, je veux cette belle dame aux regards si doux, dit la plus grande des filles, indiquant une *Marie immaculée.*

— Et moi, ce beau guerrier, dit le petit Georges, à qui avait donné dans l'œil précisément son patron, un saint Georges armé de toutes pièces et posant sur la tête du dragon un pied victorieux. »

Marthe, une petite blondine de cinq ans, court chercher son père......

Celui-ci arrive. Les enfants, qui croyaient le trouver joyeux comme eux-mêmes, sont tout étonnés et terrifiés de la colère qui s'allume dans son regard, dès qu'il aperçoit Adolphe et ses statues.

Il y a deux sortes de protestants. Ceux qui, élevés au milieu de préjugés qui constituent facilement une ignorance invincible de la vérité, sont de bonne foi attachés à leurs erreurs, croient que les catholiques se trompent, mais, fidèles au principe du protestantisme, admettent la liberté même de leurs adversaires, et n'emploient pour les convaincre d'autres armes que la persuasion. Il est vrai qu'il font peu de prosélytes. Où sont de nos jours les esprits sensés et les cœurs droits que la discussion mène à quitter la foi catholique pour ce

rationalisme plus ou moins déguisé qui est au fond de tout protestantisme ?

Si M. C. eût été de ces protestants, il eût dit tout simplement à ses enfants « : Non, mes petits. Vous savez bien que, dans notre religion, nous n'admettons pas le culte des saints. Or toutes ces statuettes sont des représentations de saints et de saintes. Le pauvre jeune homme s'est trompé de porte. C'est à nos voisins catholiques, non à nous protestants, que ces objets peuvent convenir. » Et il eût congédié Adolphe poliment.

Mais il y a une autre catégorie de protestants. Ce sont ceux dont toute la religion consiste dans une aveugle animosité contre le catholicisme, ses dogmes, ses principes, son culte, ses ministres. Ceux-là oublient le point de départ du protestantisme, — son point de départ théorique du moins, — la liberté d'examen. Ils semblent plutôt avoir hérité des violences de Luther et du fiel de Calvin. Le catholicisme est un ennemi contre lequel tout est permis. S'ils ne le disent pas, ils le pensent; surtout ils agissent en conséquence.

Dès qu'un signe de catholicisme frappe leurs regards, poussés par un instinct de haine sauvage, ils oublient le raisonnement, la justice, la charité, même la bonne éducation..... ils ne connaissent plus qu'une sorte de rage vraiment satanique.

Adolphe s'approchait pour faire au maître de la maison ses offres de service, plus probablement pour demander pardon d'être entré sans frapper et pour dire qu'il allait partir ; car rien qu'à voir l'œil du propriétaire, il s'apercevait que ce ne devait pas être là un ami de l'art catholique...

M. C. se précipite sur lui, l'accable d'injures, lui arrache violemment sa casquette, et, rencontrant à portée de sa main la planchette sur laquelle sont fixées les statuettes, d'un coup de poing il la renverse à terre et en confond les débris avec les immondices de sa basse-cour.

A cette vue, le pauvre Adolphe pousse des cris de désespoir. Par un seul acte de brutalité, ce méchant homme venait d'anéantir ce qui pour le malheureux enfant représentait une somme assez ronde, ce qui lui avait coûté beaucoup de temps et d'invention, ce sur quoi il comptait pour payer le terme du logement de la famille, qui allait échoir dans quelques jours. Puis il y avait là deux ou trois statuettes qu'Adolphe avait pétries avec amour, qu'il gardait comme des modèles et qu'il aurait bien du mal à remplacer. Car l'inspiration l'avait visité, le jour où il les exécuta. Et la même inspiration ne revient guère deux fois. Enfin son cœur de catholique était profondément blessé de l'outrage fait à tant de saintes images.

Donc sa douleur était grande et ses cris déchirants. Les pauvres enfants en étaient tout attristés. Mais ils n'osaient rien dire, à cause de leur père.

Pourtant, prenant son courage à deux mains et s'avançant vers M. C. : « Monsieur, lui dit Adolphe, vous me ruinez. Vous ne voudriez pas réduire au désespoir un pauvre garçon qui ne vous a fait aucun mal, et qui est le seul soutien de sa mère et de cinq petits frères et sœurs. Au nom de Dieu, si vous y croyez, au nom de vos enfants, ayez pitié de moi, et payez moi la valeur de ce que vous venez de me briser. »

La fureur n'entend pas la raison.

Les paroles sensées et calmes d'Adolphe furent comme de l'huile jetée sur le feu de la colère de M. C.

Saisissant notre ami par les épaules, il le jeta violemment hors de chez lui, le menaçant des plus durs traitements, s'il essayait de lui adresser la moindre réclamation.

Pendant que le pauvre enfant s'en allait du côté de l'église, afin de prier Dieu, le recours des malheureux, et de demander conseil au curé, M. C. prenait un air dégagé, traversait triomphant la foule qui s'était attroupée devant la grille, aux derniers moments de sa contestation avec Adolphe.

Ayant rencontré un de ses amis, il affectait de dire bien haut et de répéter sur tous les tons, de manière à être entendu du village entier : « Si les catholiques désirent se procurer les bras et les jambes de leurs petits bons dieux et de leurs vierges, ils n'ont qu'à venir chez moi; ils en trouveront les débris dispersés dans la boue de ma basse-cour. »

Réfugié chez le curé, Adolphe a raconté les procédés brutaux du sectaire. Pressé par le bon prêtre, il a même remonté plus haut le cours de son histoire, et l'a dite dès son origine. L'Abbé N... est touché. Il n'a pas de peine à montrer à Adolphe que c'est là une épreuve qu'il faut savoir accepter de la main de Dieu. Pourtant il indique au pauvre garçon un moyen de se faire rendre justice, en l'envoyant déposer sa plainte auprès du juge de paix.

En attendant le jour de l'audience, — qui ne vint que plus d'une semaine après, — les petites ressources du pauvre enfant s'épuisent, et il doit à la charité du curé de ne pas mourir de faim.

Cependant il arrive, ce jour de l'audience si impatiemment attendu par Adolphe, le jour de la justice, pensait-il...

Personne que les enfants de M. C. et le jardinier de la maison n'avait assisté à la scène de la cour.

Adolphe raconte la chose avec une simplicité qui fait la meilleure impression sur l'auditoire. Il proteste en terminant, qu'il n'en veut pas à M. C., qu'il demande seulement que celui-ci soit condamné à réparer le préjudice considérable qu'il lui a causé.

Après avoir assuré qu'Adolphe mentait dans son récit, M. C. produit un témoin, le jardinier. Cet homme affirme, sur la foi du serment, que de la cour il a tout vu et tout entendu ; qu'Adolphe a, le premier, insulté grossièrement son maître, parce que celui-ci, en bon protestant, refusait d'acheter les idoles du colporteur ; que ce n'est que poussé à bout par les incessantes provocations d'Adolphe, que M. C., dans un moment de vivacité, regrettable sans doute, mais assurément bien excusable, a fait un geste de colère, lequel a, bien malgré lui, atteint et renversé la boutique du jeune homme.

En présence de cette déposition, faite d'un ton à la foi naturel et décidé, Adolphe a beau protester de toutes ses forces, le magistrat ne lui alloue qu'une indemnité des plus modiques. A peine suffit-elle pour lui assurer du pain, pendant le temps qu'il mit à regagner à pied le logis maternel.

M. C. était sorti tout radieux de l'audience, considérant à bon droit comme une véritable victoire l'insignifiante réparation à laquelle il avait été condamné.

Enhardi par ce succès, il n'était sorte de blasphèmes contre la Vierge et les saints, il n'était sorte d'insolentes provocations contre les plus paisibles catholiques qu'il ne se permît à la belle journée.

Ceux-ci, attristés et confondus, se taisaient de peur d'amener de nouveaux outrages.

Mais Dieu cette fois ne devait pas se taire. Il préparait à cet homme sans cœur qui n'avait pas craint de réduire à la misère, peut-être au désespoir, un innocent enfant, à ce menteur qui, pour excuser sa fureur, n'avait pas reculé devant l'emploi d'un faux témoignage, à ce sacrilége, surtout, — car c'est de ce premier crime que découlaient tous les autres, — Dieu lui réservait un châtiment conforme à ses prévarications.

Quelques jours après, comme il faisait extraire du gravier de sa propriété pour réparer le chemin qui la borde et qui se trouve en contre-bas, les ouvriers qu'il employait refusèrent tout à coup de continuer, craignant de voir les terres s'effondrer sur leurs têtes.

Se riant de cette puérile frayeur, M.C. saisit un outil, se précipite dans l'excavation déjà pratiquée : il est suivi de son jardinier, cet homme précisément qui lui a servi de faux témoin.

Au premier coup de pioche, l'éboulement a lieu.

Le maître est enseveli tout entier sous une masse énorme de terre, le serviteur seulement jusqu'à la moitié du corps.

On se hâte de les retirer... Le faux témoin a la cuisse cassée et est estropié pour le reste de ses jours. Quant à M. C., non-seulement il est trouvé sans vie, mais ses membres sont brisés en une foule de tronçons.

« Comme il avait fait, criait-on de toutes parts, au Christ, à la sainte Vierge et aux saints, ainsi il lui a été fait à lui-même. »

La main de Dieu parut si visible en cette circonstance que ce fut comme une stupéfaction générale.

La veuve de ce malheureux, la mère des petits enfants qui avaient si bien accueilli Adolphe, fut même sur le point de se faire catholique. Elle en avait fait porter au curé une première espérance, en lui demandant de prier pour elle.

Mais les ministres protestants, avertis, accoururent de toutes parts, et parvinrent à lui persuader que la mort de son mari n'était pas un châtiment du ciel, mais un simple effet du hasard.

On montre encore, non loin du village de ***, le lieu de l'éboulement. La population, la protestante aussi bien que la catholique, ne paraît pas avoir adopté l'explication des ministres. Le chemin

creux qui longe la propriété de M. C. est connu, dans toute la contrée, sous le nom de la CAVÉE DU SACRILÉGE.



ESSAIS DE CONTROVERSE

POPULAIRE

I

DIRE APRÈS CELA QU'IL Y A UN BON DIEU!

Un jour, dans une dispute au cabaret, Christophe, le fort de la halle, ne sachant plus comment faire taire le petit Pincebec, — dont je serais bien embarrassé de vous indiquer la profession, attendu qu'il en a mille, toutes plus tristes les unes que les autres, et qu'il ne brille que dans celles de fainéant, de siroteur, de hâbleur et de mauvais coucheur, — un jour donc que ce petit Pincebec harcelait le gros Christophe, comme on voit quelquefois un roquet taquiner un dogue de forte race, Christophe, après avoir inutilement lâché contre le carlin toute une bordée d'épithètes énergiques et sonores, pour terminer sa litanie, appela Pincebec *méchant athée de deux sous.*

Pincebec s'était laissé, sans rien dire, traiter de fainéant, de pas grand'chose, de propre à rien, de flibustier, de chevalier d'industrie, de gibier de police correctionnelle...... A ce mot d'*athée*, il se révolta.

Je crois même que, si l'on n'était intervenu, Pincebec, qui est lâche et vindicatif, eût joué à Christophe quelque vilain tour. Pincebec ne marche jamais sans un petit couteau poignard bien affilé, et deux des camarades l'aperçurent qui portait sournoisement la main à sa poche.

Pendant que Pincebec se retire, sur l'intimation de toute l'assistance, et va se faire pendre ailleurs, demandons-nous un peu pourquoi cette qualification d'athée l'avait si fort exaspéré.

D'abord parce qu'il n'y a que la vérité qui offense.

Pincebec était vraiment, — ou du moins il s'efforçait d'être, car ne l'est pas qui veut, — un athée, c'est-à-dire ce monstre à face humaine qui ne croit pas en Dieu, qui adore l'argent, les bons dîners, les plaisirs de toute sorte, surtout les plus honteux ; qui, plutôt que d'admettre la toute-puissance de l'Être souverain, aime mieux croire à la vertu du hasard et se figure que l'homme a d'abord été un singe ou une grenouille; qui, au lieu d'attendre de la vie à venir le couronnement et le re-

dressement de celle-ci,ne craint pas de dire que tout finit à la mort, et qu'un même néant attend, après cette courte existence, les hommes les plus vertueux et les pires scélérats.

Tel était Pincebec, et tel était son affreux *Credo ;* et il sentait si bien la folie, la honte et le crime de son impiété qu'il en rougissait presque, tout en la proclammant ; il repoussait comme une injure ce titre d'athée, il cherchait à équivoquer sur les mots, assurant qu'on lui faisait injure, qu'il avait un Dieu, l'honneur, — l'honneur de Pincebec ! — un autre Dieu encore, l'humanité ; qu'il était tout le contraire de l'athée qui ne voit de divin nulle part : il voyait, lui, du divin partout...., et un tas de sottises qu'il avait lues, sans les comprendre, dans de prétendus philosophes, lesquels, je le parierais, ne se comprenaient pas eux-mêmes.

Mais, sans parler de Pincebec et de ses pareils, comment ce fait-il qu'il y ait, dans le monde et parmi ce que l'on est convenu d'appeler « les honnêtes gens, » tant de particuliers qui vous demanderaient vos témoins si vous les traitiez d'athées, et qui, ce nonobstant, parlent — ne disons rien de leur conduite — comme s'ils ne croyaient ni à Dieu ni à diable.

Exemple.

Un journal raconte le triste sort de la famille

Rabourdin. C'étaient des ouvriers modèles. A force de travail, d'économie, de vertus domestiques, le père et la mère avaient non-seulement élevé cinq enfants : ils avaient mis de côté deux mille écus, sage ressource pour leurs vieux jours.

Tout à coup et coup sur coup, une de leurs filles vient à mourir, après une maladie qui écorne cruellement leur saint-frusquin. Le fils aîné est pris par la conscription. Le second tourne mal, grâce aux conseils de ce misérable Pincebec. Le père est frappé de paralysie. Les mille écus restés entre les mains d'un banquier auquel on aurait donné le bon Dieu sans confession, sont perdus jusqu'au dernier sou dans la faillite de ce financier, qui n'était qu'un hypocrite.

Colombaro, le riche entrepreneur de fumisterie, lit cette navrante histoire dans son journal, tandisque, les pieds sur ses chenets et le corps enveloppé d'une ample robe de chambre, il déguste la délicieuse tasse de chocolat par où commencent régulièrement ses journées.

Colombaro est irrité de cette suite de malheurs venant fondre ainsi sur une si intéressante famille. Colombaro a jadis employé Rabourdin, et c'était le meilleur de ses ouvriers. Quand à Mme Rabourdin, c'est, au dire de tous, la vertu incarnée.

Mon fumiste se dit donc intérieurement que, si la Providence existait, ou, — ce qui revient au même, — si elle faisait son devoir, elle arrangerait autrement toutes choses. Et, tout en savourant cet excellent petit pain viennois qui ajoute encore à l'agrément de son chocolat, il s'écrie :

« Et dire après cela qu'il y a un bon Dieu!..... Si ça ne fait pas pitié! »

Mais, malheureux Colombaro, c'est vous qui faites pitié. Vous raisonnez comme un enfant, ou plutôt vous ne raisonnez pas du tout, et, sur une simple impression, vous vous permettez cette exclamation qui est tout simplement un blasphème et une profession d'athéisme.

Voulez-vous que nous raisonnions un brin, et que nous reprenions un à un les malheurs de ces pauvres gens?

La fille aînée est morte! Sans doute, c'est pour ses parents un grand chagrin. Mais demandez aux bonnes sœurs de charité qui l'ont assistée, à ses derniers moments, si sa mort, tant elle était résignée et sereine, n'a pas été comme une bénédiction autour d'elle. A voir sa joie au milieu des douleurs de l'agonie, on reconnaissait clairement qu'elle allait échanger contre l'éternel bonheur du ciel les misères de cette triste vie. Le spectacle d'une fin si édifiante a affermi dans la foi, — la

foi, base non seulement de toute vertu, mais de tout bonheur, — les quinze ou vingt personnes qui y ont assisté. La mère elle-même, au milieu des déchirements de son cœur maternel, sentait en son cœur de chrétienne une joie inexprimable. Elle sait sa fille heureuse. Comment oserait-elle murmurer?

Charles est militaire. Grande perte aussi pour ses pauvres parents! Mais qui sait ce que leur réserve l'avenir? Charles est un sujet distingué. A l'armée, comme ailleurs, il fera son chemin; et pour peu qu'il vive, je ne doute pas qu'un jour il ne revienne avec l'épaulette.

Quand à Raymond, l'exemple et les tristes leçons de Pincebec l'ont perverti. Mais que voulez-vous y faire? N'avait-il pas, à l'école, au foyer paternel, au catéchisme, reçu les plus sages enseignements?

Mais, surtout, avez-vous donc oublié, Colombaro, que l'homme est libre?

Chose étrange! On en parle assez de cette liberté, et de travers souvent! Et puis, dans la pratique, on oublie que la liberté morale est le plus noble privilège de l'homme, ce qui le distingue de la bête, ce qui fait que ses actes peuvent être dits vertueux ou criminels, sont susceptibles, selon l'expression propre, de mérite et de démérite. Suppo-

sez que l'homme fût un automate, que forcément il fît telle ou telle action, comme un animal qui suit un infaillible instinct, où seraient, je vous prie, les honnêtes gens, les grands hommes, les héros, les saints? Et en quoi seraient-ils essensiellement différents des plus fieffés coquins? Il n'y aurait, de par le monde, que des mécanismes plus ou moins perfectionnés, et la société toute entière ressemblerait à la boutique de Giroux.

Donc, si Raymond, au lieu d'user de sa liberté pour suivre les bons exemples de sa famille, en a abusé pour se faire le disciple de Pincebec, c'est un malheur. Mais prendre occasion de ce malheur afin d'accuser la providence, c'est ressembler à celui qui s'aviserait d'incriminer le gouvernement, qui a confié une baïonnette à Jean-Jean, parce que Jean-Jean, las de la vie, a employé pour se donner la mort cette baïonnette qui ne devait servir que contre les ennemis de la France.

Quand à la paralysie du père et à la ruine totale de la famille, qui vous dit que Dieu ne veut pas par là punir quelques fautes graves que, soit Rabourdin, soit sa femme, ont commises jadis? Qui vous dit qu'il ne veut pas soumettre leur vertu à une sorte de pierre de touche? Servir Dieu quand tout nous sourit, c'est commode. Le servir quand tout semble tourner contre nous, c'est là un vrai

mérite. *Vertu* veut dire *force*, *effort*. Il ne faut pas beaucoup de force pour se résigner à être heureux, ni de grands efforts pour vivre comme vivaient les Rabourdin avant leur ruine. Il en faut, et c'est alors qu'on acquiert des titres à l'amitié de Dieu et aux récompenses du ciel, quand on fait face vaillamment à la mauvaise fortune.

Et de fait, épreuve ou châtiment, il est impossible de méconnaître que, sous cette grêle de malheurs qui est venue les assaillir, les pauvres Rabourdin ont étonnamment grandi.

Si vous preniez la peine de passer chez votre ancien ouvrier, Colombaro, vous auriez le plus beau spectacle qui se puisse contempler ici-bas : le spectacle de braves gens, de bons chrétiens, en proie à toutes les douleurs physiques et morales, reconnaissant là la main qui les châtie, et luttant énergiquement contre l'orage, au lieu de se laisser abattre.

Ajouterais-je un dernier argument, un argument *ad hominem?*

Si vous aviez la bonté dans le cœur, Colombaro, et non pas sur les lèvres seulement, je sais bien ce que vous feriez.

Au lieu de quereller ainsi la Providence, vous seriez son ambassadeur. Qui sait! Dieu s'est peut-être dit : « Ce Colombaro, dont j'ai béni toutes les

entreprises, m'oublie; car il oublie les pauvres. Voyons si je ne parviendrai pas à l'attendrir sur la misère de son ancien ouvrier. » Et alors Dieu a inspiré à ce journaliste, — qui ne se doutait certes guère de qui il faisait les affaires, — d'écrire cet entrefilet qui vous a ému, Colombaro, d'une manière si stérile jusqu'ici.

N'est-ce pas le moment de sortir un peu de vous-même, de quitter ce bon feu, cette moelleuse robe de chambre, et ce pain viennois, et cette *cioccolata*, où il semble que, depuis long-temps, vous vous soyez laissé absorber?

Je vous vois qui vous ébranlez, qui portez les premiers secours aux pauvres gens ruinés, qui placez Rabourdin dans une maison de santé, qui procurez de l'ouvrage à la mère et aux deux filles, qui essayez même d'arracher Raymond à la mauvaise influence de Pincebec, en lui fournissant une occupation qui lui soit agréable.

Voici donc que ce qui vous scandalisait tant tout à l'heure, produit un double gain : les Rabourdin supportent patiemment les coups terribles et redoublés qui les frappent; et, au moment où le découragement allait peut-être les tenter, vous, Colombaro, un peu soupçonné d'égoïsme jusque-là, vous venez à leur aide.

Et, au lieu de vous écrier : *Dire après cela qu'il*

y a un bon Dieu! vous vous sentez plus que jamais persuadé, pénétré de l'existence de la bonté de Dieu dont vous êtes l'envoyé.

Car, en vous reconduisant, à votre première visite, Mme Rabourdin n'a pas trouvé de meilleur remercîment à vous adresser que ces simples paroles : *Ah! monsieur Colombaro, que le bon Dieu est bon!*

II

SIGISMOND LE FOSSOYEUR

Sigismond le fossoyeur! Je vous assure, mes amis, que c'est une connaissance à faire.

Sigismond n'est pas riche. Sa position est modeste; ses fonctions n'ont rien de bien attrayant. Creuser des fosses, confectionner des cercueils, porter les morts au cimetière, les descendre dans leur dernière demeure et faire pleuvoir sur la bière ces pelletées de terre qui résonnent si cruellement au cœur des pauvres mères, voilà à quoi se passe la vie de Sigismond. Car dans le petit village de Neuhausen, on connaît peu le principe économique de la division du travail.

Rien de ce qui concerne les défunts n'est donc

étranger à notre ami Sigismond. Son ministère commence même avant la mort de ses clients; car il accompagne presque toujours le curé, quand celui-ci va administrer un moribond. Et ce ministère se prolonge au delà du jour des funérailles; car Sigismond prend soin des petits jardins fleuris que quelques parents pieux aiment à entretenir sur la tombe de leurs chers défunts; et ce qui vaut bien mieux, Sigismond, qui est un fervent catholique, ne passe guère devant une de ces tombes sans dire du fond du cœur, pour celui dont elle renferme les os, un beau *De profundis*.

Avec cela, vous croirez sans doute que Sigismond est triste comme un enterrement.

Tout au contraire. Et quand il m'arrive de voir, — ce qui m'arrive souvent, — des heureux de ce monde, des puissants, des richards, des hommes à qui tout semble sourire, de les voir le front soucieux ou le regard ennuyé, je suis toujours tenté de les envoyer prendre des leçons de sérénité à l'école du fossoyeur.

Un certain jour, l'on avait enterré à Neuhausen le riche banquier Justus Overneire, qui était venu chercher dans son village natal, l'air pur de la campagne, et qui y avait trouvé la mort. Le fils du banquier, Ludwig, l'un des plus élégants cavaliers de Munich, hélas! et l'un des plus mauvais

chrétiens de cette grande ville, fut frappé de l'air intelligent et honnête de Sigismond, auquel il avait eu plus d'une fois affaire pour les détails de la triste cérémonie.

Ce jour-là, sans doute parce que la mort de son père avait incliné l'esprit du jeune homme vers de plus saines pensées, il eut avec Sigismond une conversation à laquelle j'aurais voulu que vous assistassiez tous, chers lecteurs, surtout ceux d'entre vous qui de temps à autre se permettent de dire cette sottise, — j'espère encore qu'ils ne la pensent pas, — *Quand on est mort, on est bien mort.*

« Eh bien! mon bon Sigismond, dit Ludwig, c'est donc fini. Jamais, non jamais plus je ne reverrai mon père que j'aimais tant!

— Voulez-vous me permettre de chercher à vous consoler, monsieur Ludwig?

— Sans doute. Mais tu y perdras ta peine. Peux-tu me rendre mon père?

— Assurément, si vous le voulez.

— Comment, si je veux?

— Oui, monsieur Ludwig. Je voudrais d'abord vous rendre le respect de votre père. Je voudrais ensuite vous apprendre à aller le retrouver.

Comment! vous pouvez bien croire que tout est fini pour lui, que de cet esprit si élevé, de cette

âme si généreuse, de ce cœur si facile à émouvoir, il ne reste rien du tout; qu'une fois mort, rien ne distingue plus un chrétien comme M. Overneire d'un chat, d'un chien ou d'un moineau? Vous lui faites vraiment, et à vous-même, bien peu d'honneur! Et il me semble que, pour un homme qui a reçu une si brillante éducation, vous raisonnez bien pauvrement, ou plutôt vous oubliez de raisonner.

Mais abandonnons le raisonnement aux philosophes, et laissez-moi vous raconter mon expérience de fossoyeur.

Je suis sacristain aussi, monsieur Ludwig, vous le savez peut-être; et depuis tantôt cinquante ans que j'habite Neuhausen, je ne crois pas qu'il soit mort deux personnes dont je n'aie pas suivi de près le dernier combat. Je vous assure que c'est là un spectacle on ne peut plus instructif.

J'ai d'abord vu mourir les chrétiens; et leur mort était d'autant plus douce que leur vie avait été plus pure et mieux remplie, et que les luttes suprêmes étaient pour eux un passage plus direct aux récompenses éternelles. J'ai vu mourir deux ou trois saints; et pour ne pas lire la certitude de l'immortalité dans leurs regards où s'allumait une flamme plus qu'humaine, où brillait cette infaillible espérance d'une âme qui se sent près du but, il

aurait fallu être soi-même moins qu'un homme, un animal sans raison. — J'ai vu mourir des hommes qui avaient vécu sans Dieu, qui, pendant des soixante et quatre-vingt ans, avaient fait profession de ne croire qu'au champagne et aux truffes; je les ai vus, éclairés par les lumières de l'éternité qui avançait, désavouer leur vie toute entière, déclarer qu'ils avaient toujours craint la mort, que leur impiété n'était qu'une fanfaronnade. Qui au contraire, a jamais vu un fidèle enfant de l'Église, en sentant sa fin approcher, renier le Dieu de son baptême et de sa première communion, renoncer aux espérances qui l'ont soutenu dans sa carrière, et sur son lit d'agonie embrasser le néant? — J'ai vu des hommes qui, après avoir mal vécu pendant trois quarts de siècle, ont compris, quand la mort frappait à leur porte, qu'il faisait bon partir de ce monde ses comptes réglés, et se décider à pardonner cette vieille injure, à rompre cette liaison coupable, à restituer ce bien mal acquis, à se réconcilier avec Dieu.

Et, si telle est l'influence de la mort sur les mourants eux-mêmes, qu'elle n'est-elle pas sur l'âme des survivants? J'ai vu des fils ne pouvoir résister aux prières qu'une sainte mère leur adressait, en partant pour l'autre vie, et devenir des saints à leur tour. J'ai vu de pauvres femmes, sur

le point de succomber au désespoir, se relever vaillamment après avoir contemplé l'expression céleste empreinte sur les traits d'un époux mourant. J'ai vu trois générations de chrétiens venir puiser sur ces humbles tombeaux que vous avez pu remarquer ce matin, la force de porter d'insupportables croix, ou simplement ce fardeau de la vie qui, pour tant d'êtres humains, est une croix si lourde. J'ai vu des mères ayant perdu, un à un, tous leurs enfants, ne vivre que dans l'espérance d'être un jour réunies à eux dans les bras du Père céleste. J'ai vu des amis se convertir pour ne point être séparés de l'ami mort avant eux.

En un mot, j'ai vu tous les honnêtes gens vivre en vue de la mort. J'ai vu beaucoup de gens malhonnêtes, se convertir sous le coup de la mort. J'ai vu le souvenir des morts, le besoin de les rejoindre, opérer des merveilles. J'ai vu tout le peuple chrétien en communion habituelle avec dix-huit siècles de glorieux trépassés.

Que dire des méchants? J'ai vu l'impie, le libertin, l'homme inutile, l'homme au cœur dur, le mauvais riche et le mauvais pauvre, mourir la rage dans l'âme et le blasphème à la bouche. J'ai vu quelques impies, plus endurcis dans leur impiété, faire bonne contenance en face de la mort. Mais qu'ils étaient rares! Et qu'entre ce calme

glacial et la merveilleuse sérénité du chrétien, et ce mélange délicieux de résignation, de joie enthousiaste, d'ardent amour et de filiale confiance, il y a un abîme! »

Sigismond était éloquent chaque fois qu'il parlait de la mort.

Ludwig l'écoutait avec intérêt. Il se disait, au fond de son cœur, que ce pauvre fossoyeur en savait plus long sur ces mystérieuses questions que bien des philosophes, que sa vie était plus honorable, que sa mort serait sans doute plus douce que la vie et la mort de tant de grands personnages ou de millionnaires fameux qui ne vivaient que pour le plaisir, pour l'argent, pour la vanité.

Ludwig fut même ému en pensant à son père, qui avait fait d'une belle fortune un si bel emploi, et qui était mort si calme et si heureux, parce qu'après tout il avait placé son véritable trésor ailleurs que dans ses coffres : il l'avait placé à cette banque qui n'a jamais manqué, la banque du Père céleste.

Ludwig eut un instant l'idée d'organiser sa vie sur ce beau modèle, de se souvenir qu'il devait mourir un jour, et rendre là-haut un compte rigoureux de l'usage qu'il allait faire de ses grands biens.

Mais sur une terre peu habituée à recevoir de généreuses semences, cette bonne pensée ne germa pas..... du moins on put le croire.

Après quelques semaines d'un deuil décent, Ludwig se jeta de plus belle dans le tourbillon des plaisirs.

Cependant, chaque fois qu'il était visité par quelque douleur, — elles ne manquent pas Dieu merci! dans la carrière du libertin, — chaque fois que la maladie l'obligeait à réfléchir, le discours de Sigismond revenait le trouver. Il l'entendait de nouveau, depuis le premier mot jusqu'au dernier. C'était comme un réveil de sa conscience qui interrompait la prescription, cette terrible prescription du mal contre le bien, au bout de laquelle se trouve l'endurcissement.

Trente ans cela dura de la sorte.

Puis, un jour, Ludwig fut plus sérieusement malade et vit qu'il allait mourir.

Il se fit transporter à Neuhausen.

Sigismond vivait encore. Ludwig voulut entendre, une fois de plus, de la bouche du vénérable vieillard, ces paroles qui avaient tant frappé sa jeunesse.

Ludwig mourut en chrétien.

Heureuses, quoi qu'il arrive, les lèvres qui s'ouvrent pour proclamer la vérité! Heureuses les oreilles qui, ne fût-ce qu'un instant, se sont entr'ouvertes et ont aspiré la rosée divine!

III

LA RELIGION

EST BONNE POUR LES FEMMES

Il y a des maris brutaux et tyranniques qui, sous prétexte qu'ils entendent être les maîtres chez eux, s'opposent de toutes leurs forces, — non-seulement par la persuasion ou même la contrainte morale, mais par des moyens plus énergiques encore, par des menaces et des violences, — s'opposent, dis-je, à ce que leurs femmes obéissent à la loi de Dieu.

Chez ces vrais Nérons domestiques, — grands prôneurs d'ordinaire de toutes sortes de libertés, grands vitupérateurs du fanatisme clérical, de l'intolérance, etc..... — dans ces tristes intérieurs, c'est un article de foi que, le vendredi, on ne mange ni poisson, ni œufs, ni légumes, mais

force charcuterie; que, le dimanche, on lavera, on raccommodera le linge de monsieur toute la matinée, qu'on ne mettra les pieds dehors que quand l'heure des messes sera bien et dûment passée. Surtout il est entendu que, si madame s'avisait de vouloir se confesser, les plus outrageantes paroles, les plus cruels traitements, l'emprisonnement le plus étroit, l'abandon, peut-être, et la misère seraient son partage.

Ne m'accusez pas d'exagérer; car je vous donnerais tout de suite le nom et l'adresse de plus d'un de ces tendres époux..... Avis aux pères et mères qui ont des filles à marier. Laissez-les, mille fois plutôt, monter en graine que de les donner à un impie..... Un impie est capable de tout. Celui qui hait Dieu, — c'est là le vrai impie, — ne souffrira jamais qu'à côté de lui on aime Celui qu'il hait.

Tel n'est pas, grâce au ciel, Narcisse Moutonnet. Impie, il ne l'a jamais été. Indifférent, on ne saurait l'être plus que lui. Il ne fait pas à Dieu l'honneur de le haïr, ni aux amis de Dieu l'honneur de les persécuter. Il se contente de les regarder en pitié, du haut de son insouciance et de sa tolérance.

« Madame Moutonnet, tu peux en prendre de ta religion à cœur joie, lui dit-il souvent. Pourvu

que mon déjeuner ne soit pas en retard, ni mon dîner froid, ou trop cuit, vas à autant de messes, de vêpres et de saluts que tu voudras. Confesse-toi tous les jours, si cela t'amuse..... Chacun prend son plaisir où il le trouve. Moi, j'aime mieux les cartes ou le billard..... D'ailleurs la religion est bonne pour les femmes. Je ne sais qui l'a dit le premier; mais c'est une grande vérité. »

Mme Moutonnet était ennuyée d'entendre tous les jours la même ritournelle. Elle sentait bien que ce refrain était non-seulement blessant, mais absurde. Elle sentait vaguement qu'il y aurait une foule de choses à répondre à ce triomphant Moutonnet, qui pourraient lui donner à réfléchir, et, — comme c'était, après tout, une bonne âme et d'assez bonne foi, — le ramener peut-être à de meilleurs sentiments.

Un jour donc, elle eut une longue conférence avec le curé de sa paroisse, et en revint chargée de munitions pour répondre à la première harangue de maître Moutonnet.

Le soir même, après ce que nous nous permettrons d'appeler sa *tartine* ordinaire, Narcisse arrivait à sa conclusion : « D'ailleurs, chacun sait... »

Sa femme l'arrêta net.

« Mon ami, lui dit-elle, chacun sait ce que tu vas dire, moi surtout, à qui tu as débité ce gra-

cieux compliment plus de cinq cents fois, depuis que nous sommes mariés..... Mais tu me ferais bien plaisir de m'éclairer un peu. Voyons, tu comprends sans doute ce que tu veux dire, quand tu assure que la religion est bonne pour les femmes.

— Bien sûr.

— Eh bien! dis-moi donc un peu d'abord ce que tu entends par la religion?

— Ce que j'entends par la religion?

— Oui.

— Mais cela s'entend de reste... Qui est-ce qui ne comprend pas cela? Toi, surtout, tu sais bien, apparemment, ce que c'est que cette religion dont tu fais tant d'état.

— Moi, oui. Mais toi qui en fais si peu de cas, tu sais, sans doute, pourquoi tu la traites avec ce mépris superbe. Si tu te moquais de l'algèbre, et qu'interrogé sur ce que pourrait bien être l'algèbre, il se trouvait que tu prends l'algèbre pour l'art d'élever les abeilles, n'est-ce pas que tu prêterais pour longtemps à rire aux voisins?

— Mais où en veux-tu donc venir?

— Tout simplement à te faire avouer que la religion peut être bonne ou mauvaise pour les femmes, mais que tu n'en sais rien, absolument rien, puisque tu ne peux même pas me dire ce que c'est que la religion. »

Mon Moutonnet se gratta l'oreille.

« Mais, madame Moutonnet, reprit-il après un moment, je sais parfaitement que la religion, comme les prêtres, n'est pas ce qu'un vain peuple pense ; que c'est une invention des hommes, bonne tout au plus pour empêcher les femmes de se déranger et les petits garçons de devenir trop tôt de petits mauvais sujets.

— Voilà déjà une invention qui n'est pas si mal imaginée. Et peut-être que, si on l'employait à empêcher les hommes aussi de se déranger, et même les grands jeunes gens de devenir de mauvais sujets, le monde n'en irait pas pis. Mais, à propos, et puisque, décidément, tu ne sais pas ce que c'est que la religion, et en attendant que je le dise, que penserais-tu d'un homme qui prétendrait que l'arithmétique est bonne pour les femmes et le code pénal pour les bambins? qui se croirait le droit de soutenir que deux et deux font cinq, et de violer à la belle journée les droits qui garantissent la propriété, l'honneur ou la vie de ses concitoyens?

— Je dis qu'il serait fou, dans le premier cas; plus fou, peut-être encore, dans le second: car le code pénal ne marche pas tout seul; j'ai ouï parler de juges, de gendarmes, de geoliers, et même de bourreaux, qui sont chargés d'en assurer l'observance.

— Tu parles d'or. Veux-tu que je te dise maintenant ce que c'est que la religion?

La religion est un fait ou une vérité, comme l'arithmétique; et la religion est une loi, comme le code pénal.

Elle est un fait : c'est l'ensemble des rapports de l'homme avec Dieu; c'est l'histoire de la création, du péché originel, de la venue ici-bas de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'établissement du christianisme. La religion est encore un fait, en ce qu'elle nous enseigne à croire des dogmes dont plusieurs dépassent notre raison, mais sont néanmoins tout aussi incontestables et tout aussi avérés, que deux et deux font quatre.

Ne pas croire un fait, quand ce fait est certain, — et le jour où tu te donneras la peine de l'examiner, tu te convaincras que les faits de la religion sont d'une éblouissante évidence, — en d'autres termes, se refuser à croire la vérité, c'est tout simplement absurde.

— Je n'avais jamais réfléchi à cela, Suzanne,

— Je le crois.

Mais j'ai ajouté que la religion est une loi. En d'autres termes, à côté du *Credo*, il y a le *Décalogue*;à côtè de ce qu'il faut croire, et qui est résumé dane le *Symbole des Apôtres*, il y a ce qu'il faut faire, contenu daus les commandements de Dieu

et de l'Église. Mais, comme tout se tient dans la religion, les dogmes ou les faits sont la base sur laquelle s'appuient les préceptes ou les lois; si les premiers sont vrais, il en résulte que les seconds doivent être suivis, que la loi est obligatoire. Refuser d'obéir à Dieu ou à l'Église, qui parle en son nom, dire nargue au code pénal, c'est violer une loi souverainement respectable. Crois-tu, par hasard, qu'il n'y ait ni gendarmes, ni magistrats, ni bourreaux même, hélas! au service du code pénal du bon Dieu?

— Mais, Suzanne, je ne nie pas qu'il y ait là « de quoi boire et de quoi manger. » Seulement, je ne vois pas trop quel rapport il y a entre toute cette démonstration et ce que tu appelles mon refrain.

— Ce n'est pas difficile pourtant. Si la religion est bonne pour les femmes, c'est dire qu'elles seules ont assez de bon sens pour vérifier ce fait, assez de conscience pour obéir à cette loi. Est-ce ainsi que tu l'entends?

— Non; c'est dire qu'elles seules ont assez de simplicité pour croire ces prétendus faits et pour se conformer à cette soi-disant loi.

— Je comprendrais encore cela, si toutes les femmes étaient des prodiges de stupidité, et tous les hommes des miracles de sagesse. Car, alors on pourrait dire que toutes les femmes ont un

double tampon sur les yeux et tous les hommes un télescoqe d'Herschell au bout de chacun de leurs rayons visuels. Mais,la main sur la conscience, et sans aller bien loin, est-ce que tu oserais délivrer ce brevet d'imbécilité à feu ta mère, qui était une femme d'un si grand sens et d'une piété si profonde? à la bonne Aspasie, ta sœur, le modèle du village, pour l'esprit comme pour la vertu, ce qui ne l'empêche pas d'être présidente de la confrérie de la Sainte Vierge? à ces saintes filles de Saint-Vincent de Paul, que les plus gros bonnets du pays ne craignent pas d'aller consulter ni plus ni moins qu'ils feraient d'un notaire, d'un juge de paix, d'un médecin ou d'un confesseur, dans tout plein de cas concernant la santé de l'âme aussi bien que la santé du corps, les affaires de cette vie tout comme celles de la vie à venir? Enfin, depuis le château jusqu'à la moindre chaumière, repasse dans ton imagination toutes les femmes que tu connais et que tu as connues, et ose bien dire que toutes sont ou étaient sottes au point d'accepter, comme la parole de Dieu, ce tas d'inventions stupides qui, selon toi. composent la religion.

— Mais, Suzanne, tu me fais dire des *raisons* que je n'ai jamais pensées.

— Mais, Narcisse, de deux choses l'une: ou la religion est bonne pour tout le monde, et alors tout

le monde doit la suivre; ou elle est fausse, et alors, pour que les femmes l'acceptent ainsi, sans se douter seulement que c'est une petite chaîne qu'on veut leur passer autour du cou, afin de les mieux conduire, il faut, vraiment, qu'elles soient d'une simplicité qui avoisine l'ineptie.

Mais ce n'est pas tout : continue un peu ta revue; et dis-moi franchement si, parmi tous ces hommes qui se gaussent de la religion, ou qui s'en passent, la laissant à leurs moitiés, il n'y a que des hommes de génie, ou des prix Monthyon. Je vois d'ici Pierre qui ne sait pas lire. Paul qui raisonne toujours de travers, Jean si dévot au dieu de Bacchus, André qui sait trop bien l'arithmétique et en profite pour mettre dedans tous ceux qui sont moins roués que lui, Mathurin que toi-même as surnommé « la pauvre tête, » Gaspard qui en fait voir de toutes les couleurs à sa pauvre femme.

J'ajoute deux choses : c'est d'abord qu'il s'en faut de tout que partout , et toujours, les hommes professent pour notre sainte religion le mépris qu'ils affichent dans nos malheureux pays . Il y a eu des époques, il y a encore des contrées, même en France, il y a des provinces où les hommes sont aussi bons chrétiens que les femmes.

Même, et c'est ma seconde raison, monsieur le curé, que j'ai consulté, m'assure que certains

grands personnages, dont l'histoire a conservé les noms, et qui se sont signalés par leur zèle pour la défense et la propagtion du christianisme, n'étaient pas des femmes. Du moins, je n'ai pas entendu dire que saint Paul, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Vincent de Paul, Bossuet, aient porté jupons.

— Ah! tu t'égares ici, ma femme; et, si nous nous battons à coups de grands hommes, je reprends mes avantages. Etaient-ce des hommes si méprisables que Voltaire et Jean-Jacques Rousseau pour ne parler que de ces deux-là ?

— Oui, mon ami ; c'étaient des gens méprisables. Car il n'y a rien de plus honteux que d'abuser des dons de l'esprit pour pervertir ses semblables. Or, c'est ce qu'ils ont fait l'un et l'autre. Rappelle-toi seulement que Voltaire n'a pas craint de composer un poème obscène contre Jeanne d'Arc; et que Rousseau, après avoir plaidé en faveur de l'allaitement maternel, déposait, chaque année, ses enfants aux Enfants-Trouvés. Et maintenant essaye donc de comparer l'un ou l'autre de tes prétendus grands hommes à ces insignes bienfaiteurs de l'humanité, saint Vincent de Paul, par exemple; ou même à un de ces personnages contemporains que tu as pu voir de tes yeux et toucher de tes mains: la sœur Rosalie, le P. de Ravignan, le curé d'Ars.

— Que faut-il conclure de tout ceci?

— Deux choses:

1° Que, sans doute, la religion est bonne pour les femmes; mais point dans le sens ironique et méprisant dans lequel tu le disais. Ce n'est pas parce que les femmes sont,seules, assez candides pour accepter, comme règle de conduite, un tissu d'absurdités; mais c'est parce que la religion, soit qu'on la considère comme la loi de notre esprit par les vérités qu'elle nous propose à croire, soit qu'on la regarde comme la loi de nos mœurs par les vertus qu'elle nous enseigne, est le plus grand bienfait que Dieu ait pu offrir à sa créature. C'est parce que rejeter les bienfaits de Dieu, ce serait le comble de la démence et de l'ingratitude; ce serait une injure à la majesté divine. Les femmes ne veulent commettre ni ce crime ni cette folie. Voilà pourquoi elles accueillent avec empressement cette divine nourriture de la Foi, — plusieurs, du moins, d'entre elles; car, même parmi nous, l'indifférence et l'mpiété ont, hélas! leurs tristes recrues

2° Mais, par la même raison, la religion est bonne aussi pour les hommes, pour les hommes qui, autant que les femmes, ont besoin de la vérité, cet indispensable aliment de l'âme; pour les hommes qui ont besoin de savoir au juste quelles doivent être les règles de leurs vie; qui, surtout,

pour croire une vérité souvent humiliante pour leur orgueil, ou pour observer des commandements toujours gênants pour leurs passions, ont besoin, faibles qu'ils sont, des secours que Dieu leur accorde. Or, ces secours, c'est dans la religion seule qu'on les trouve. Car la religion seule nous enseigne à prier. Seule elle a le secret de ces canaux par où la grâce aime à passer pour se répandre dans nos âmes, les sacrements. »

Narcisse Moutonnet, qui est un brave homme, a tout à fait cessé de dire que la religion est bonne seulement pour les femmes. Même, quand il entend un camarade terminer par cette phrase banale une série de sottes plaisanteries, on prétend qu'il se sent mal à l'aise.

Au fond de sa conscience, il commence à être persuadé que la religion est très-bonne pour les hommes ; que si, par exemple, elle faisait son entrée dans son cœur à lui, Moutonnet, elle y opérerait toute sorte de nettoyages dont ledit cœur ne laisse pas que d'avoir besoin.

Mais Moutonnet n'ose.

Si on le voyait à la messe ou au confessionnal, je vous demande un peu ce que diraient toutes ces pauvres têtes et ces tristes sujets que Moutonnet méprise, et dont il fait pourtant les arbitres de sa conduite !

Ami lecteur, une petite prière, s'il vous plaît, afin que Narcisse fasse un pas ne plus ; et qu'après avoir eu l'esprit de es taire, il ait le courage d'imiter Suzanne, de se moquer des moqueurs et de devenir un bon chrétien, — chose bonne, excellente pour les hommes, non moins que pour les femmes.

IV

LES TRIBULATIONS D'UN FACTIONNAIRE.

Certaine après-midi de juillet 1840, j'étais assis dans un champ, très-découragé par l'insuccès de diverses entreprises qui m'avaient, l'une après l'autre, manqué dans la main, ne sachant plus de quel bois faire flèche ni à quel saint me vouer, tout près en un mot, de murmurer contre la divine Providence.

Ce sont là des moments que le diable guette.

« Il serait bien plus simple, me disait le malin esprit, d'en finir d'un coup..... d'un coup de pistolet, s'entend.. »

J'hésitais sans doute devant une telle proposition. Il fallait cependant que ma conscience fût en bien

mauvais état pour que messire Satan osât ainsi me parler de suicide, de ce que j'avais toujours considéré comme un crime affreux.

Mais, croyez-vous par hasard, chers lecteurs, que mon ange gardien soit demeuré inactif dans une si grave occurrence?

Ecoutez plutôt la suite de mon histoire.

De l'autre côté du talus qui sépare le champ où j'étais de la voie publique, j'entendis le bruit de deux personnes qui s'asseyaient..... Et, après, commença une conversation dont je ne perdis pas un mot.

« Tout ce que tu voudras, Dieudonné, disait une voix. Je n'écoute aucun raisonnement. Je suis las de la vie, et décidé à la planter là. Si ton bon Dieu voulait que je vécusse, il n'avait qu'à me faire un sort plus doux..... Je voulais seulement te recommander ma femme et mes enfants — ici la voix se ralentit et trembla quelque peu, — te remettre ce testament — ici un bruit de papier, — t'embrasser une dernière fois, toi, mon ami fidèle, Puis je saute dans ce champ, j'amorce le pistolet chargé que j'ai dans ma poche, je lâche la détente, et c'est une affaire faite.

— Soit, Paulin, je ferai tout ce que tu demandes, et tu auras en moi un fidèle exécuteur testamentaire. Je ne veux pas te sermonner. Permets-moi seu-

lement de te raconter une histoire que j'ai lue pas plus tard que ce matin, et qui m'a beaucoup frappé..... Ne me refuse pes cette grâce, je t'en conjure.

— C'est peine perdue de me raconter des histoires, au bout desquelles tu as cousu sans doute quelque morale de curé.... Pourtant, je vais te causer tout à l'heure un trop grand chagrin pour ne pas te faire un petit plaisir. Va, je t'écoute. Si ton récit m'endort, je ne lui en voudrai pas. Ce sera un à-compte sur le grand sommeil.

— Connais-tu le château de Dieppe, Paulin?

— Si je le connais? Tu sais bien que je suis né à quelques pas, à peine, de la vieille forteresse. Ah! la belle vue de mer que l'on a de la plate-forme! Et comme de cette hauteur la ville aussi est belle, bornée d'un côté par les flots, de l'autre par cette plaine verdoyante et ondulée qui va jusqu'à la forêt d'Arques! Oh! les bonnes parties que j'ai faites autour du vieux château, quand j'avais dix ans! quand nous montions sans reprendre haleine la rampe, que nous traversions cours et pont-levis, et que nous nous répandions sur la falaise, agiles et joyeux comme une bande d'écureuils! — Ah! Dieudonné, pourquoi me parler du château de Dieppe, à moi, qui vais mourir!

— Que veux-tu, c'est là que se passe mon histoire.

Elle n'est pas d'hier.

C'était à la fin du règne de Louis XIV. Nous étions en pleine guerre avec l'Angleterre. Nos voisins s'habituaient difficilement à voir le drapeau français flotter sur ce vieux donjon de Dieppe qui, avec celui du Havre, leur était resté longtemps, comme un vestige de leurs anciennes possesions normandes. Non-seulement ils dirigeaient plus d'une attaque du côté de la mer; mais ils s'étaient ménagé des intelligences jusqu'au cœur de la ville, et la garnison du château était sans cesse sur le qui-vive.

Tu parlais tout à l'heure de la plate-forme.

C'est là qu'il y a un bel emplacement pour un factionnaire: plus de vingt pas à faire en long et autant en large; puis au milieu du terre-plein une superbe cloche sur laquelle, quand l'heure sonne à l'église Saint-Pierre, le soldat de faction vient frapper avec sa pique autant de coups qu'il en entend retentir à l'horloge voisine.

Le 15 juin 1695, Jacques Gaillac, dit le Gascon, était de garde au château.

Comme il y avait beaucoup de malades dans la garnison, à cause de l'extrême chaleur, chaque grenadier avait trois heures de faction à faire de suite. Jacques, qui se sentait déjà un peu *malaise*, pas assez cependant pour que le chirurgien-major l'envoyât à l'hôpital, Jacques eut la chance de tom-

ber de planton pour les heures les plus fraîches du jour : de onze heures du matin à deux heures de l'après-midi; et, au lieu d'être niché, comme quelques-uns des camarades, dans un coin omqragé, au pied de quelque escalier, dans un gentil courant d'air, il eut justement en partage l'esplanade en question.

Le soleil était de feu. Légèrement enfiévré, Jacques se sentait une soif dévorante et une étrange envie d'aller se coucher tout de son long dans cette prairie ombreuse qu'il apercevait au loin.

Il se dit bien d'abord qu'il fallait être homme et supporter un brin de fatigue, qu'il en verrait bien d'autres à la guerre, que l'obéissance était le premier devoir du soldat, qu'il avait là un poste honorable, puisque, s'il se tramait quelque complot, il en serait averti avant tons les autres et donnerait l'éveil à la garnison ; que d'ailleurs on ne plaisantait pas avec la discipline militaire; que, surtout en ce moment d'alarmes, si, par son fait, le fait de sa lâche désertion, quelque malheur allait arriver, ce ne serait plus une simple question de salle de police, mais que le conseil de guerre connaîtrait de l'affaire..... Or chacun sait qu'ils ne sont pas tendres, les conseils de guerre.

En dépit de toutes ces réflexions, mon Jacques, au bout d'une heure, reconnut avec lui-même qu'il

n'aurait jamais le courage de supporter, encore deux heures durant, cette épouvantable chaleur. Les chefs faisaient bien la méridienne dans l'intérieur des murs; il pourrait bien, lui, aller prendre un quart d'heure de repos, en s'asseyant à dix pas seulement, au pied de ce mur dont l'ombre donnait un peu de fraîcheur.

Il se le dit, et il le fit.

Il n'y avait pas deux minutes qu'il était installé, et déjà il dormait comme un loir et ronflait comme une toupie d'Allemagne.

Il fallait qu'il eût le sommeil diablement dur pour ne pas se réveiller l'instant d'après.

Une rumeur se faisait dans la place. Quelques Anglais, cachés dans le faubourg, avaient voulu tenter de surprendre le château. C'étaient des particuliers résolus. Leurs armes, cachées sous leurs habits, ils montaient tranquillement par la rampe, comme de simples curieux. La chaleur était telle qu'ils n'avaient pas rencontré un chat dans la ville. Ils comptaient seulement sur le factionnaire de la plate-forme. Un sentiment d'orgueil national les fit sourire à la vue de notre effronté dormeur.

« Cela ne se passerait pas de la sorte chez nous, » dirent-ils.

Puis d'avancer.

Heureusement que Jean Leveillé, l'un des cama-

rades de Jacques, veillait, fidèle à son nom, dans la guérite du premier pont-levis. Il aperçut mes gaillards d'outre Manche, fit signe au sergent Troussevache, lequel avertit le lieutenant Karcadet, lequel, en ayant référé au capitaine de Hautplaisir, fit sortir la garnison. Les envahisseurs n'étaient que douze. Cinquante hommes, sur pied en un clin d'œil, en eurent raison sans coup férir. Il y a justement une très-jolie prison à droite en entrant dans la seconde cour. On y fourra mes insulaires.

Puis on revint à Jacques, qui dormait toujours.

Ai-je besoin, Paulin, de te dire ce qui s'ensuivit? »

Paulin se taisait.

Je franchis le talus d'un bond, et me trouvai tout à coup assis auprès des deux amis.

« Pardonnez à un auditeur sur lequel vous ne comptiez pas, dis-je à Dieudonné, de prendre la parole que vous ne lui avez point offerte. Vous venez de me rendre un trop grand service pour que je ne cherche pas à m'acquitter en une monnaie qui doit vous plaire, je veux vous dire en achevant votre histoire — cela vous prouvera que je l'ai comprise — et en tâchant de convaincre monsieur que lui et moi, tout à l'heure, nous étions..... des lâches. »

Sans me préocuper d'une certaine grimace que faisait Paulin, je poursuivis, enhardi par le sourire

de Dieudonné. Dieudonné était ravi,me paraissait-il, de l'auxiliaire inespéré que lui envoyait la Prodence.

« En réveillant maître Jacques, dis-je donc, MM. Troussevache, Karcadet et de Hautplaisir lui firent subir un interogatoire un peu serré.

Mon homme s'excusa de son mieux sur la chaleur, la fièvre, l'impérieux besoin de sommeil, l'injustice des chefs qui lui avaient assigné un poste si désagréable, l'intention qu'il avait de ne dormir qu'un quart d'heure, son ignorance des perfides desseins d'Albion, l'espérance dont il s'était bercé que personne ne s'apercevrait de sa petite négligence.

« Comment! lui répondit le sergent Troussevache, toi que j'entends si souvent faire blanc de ton épée et qui, depuis que tu as quitté les bords de la Garonne, ne demandes, gascon que tu es, que des ennemis a pourfendre, tu n'as pas su résister aux attaques du soleil, de la fièvre et du sommeil! Comme un lâche, tu es allé t'asseoir à l'ombre! Tu fais le héros, et tu n'es pas, dirai-je un grenadier? non, tu n'es pas même un homme, mais une femmelette et une poule mouillée.

— Et puis dit le lieutenant Karcadet, quand le soleil eût été mille fois plus brûlant qu'un soleil de Sénégal, est-ce que la consigne n'était pas de rester,

sans broncher, là où le caporal t'avait *posé* ? Depuis quand donc un soldat a-t-il le droit de raisonner sur le plus ou moins de commodité du service ? Son seul raisonnement, c'est d'obéir.

— Sans compter, dit le capitaine, que ce n'est pas pour le plaisir de te tourmenter que je t'ai fait placer sur cette plate-forme. Tu avais là un poste pénible, mais honorable. Tu étais comme l'œil de la garnison. Tu devais, le premier, signaler le péril. Si tu l'eusses fait, tous nous eussions accueilli, par un feu bien nourri, messieurs les Anglais, au lieu qu'il s'en est fallu de rien que ta négligence ne nous fît, et avec nous le château, et avec le château la ville, tomber entre les mains de nos ennemis. »

Jacques essayait encore de se défendre.

« Silence, dit le commandant qui arrivait de la ville, où il était allé, dès le fin matin, pour affaires de service, et à qui on venait de conter la chose. Toutes les raisons du monde ne feront pas que tu aies fait ton devoir. Sergent, conduisez Jacques au cachot. C'est là qu'il attendra la décision du conseil de guerre, devant lequel j'ai bien peur que tout son verbiage n'ait pas grand succès.

— Bravo ! dit Dieudonné. Comment donc avez-vous si bien deviné la fin de mon histoire ?

— Comment ? Vous allez le voir. Car je n'ai en-

core quasiment rien dit. Voici maintenant la traduction, ou la moralité de la chose.

Jacques n'est autre chose que votre ami Paulin ou moi-même. La plate-forme, c'est la vie. Ces trois heures de faction, ce soleil brûlant, cette fièvre énervante, cette violente tentation de quitter son poste pour aller se reposer a l'ombre, c'est la destinée pleine de souffrances, de fatigues, d'ennuis, de misère peut-être, qui nous est échue. C'est cette affreuse pensée que Satan nous glisse dans l'oreille, d'en finir une bonne fois, de déserter notre faction, et, avec un peu de laudanum ou une balle forcée, d'aller goûter enfin le repos de la mort.

Mais ce repos est à peine semblable au court sommeil de Jacques. Nous sommes bien vite réveillés, non par un sergent, un lieutenant ou un capitaine, mais par le Maître de la vie et de la mort, Dieu lui-même.

« Comment! nous dit-il, lâches que vous êtes, vous n'avez pu supporter uu instant ces épreuves que je vous envoyais! Mais si chacun de ceux que viennent visiter la maladie, la souffrance et la pauvreté, surtout l'innombrable armée des chagrins de l'âme, si chacun de ceux-la parlait de s'asphyxier ou de se faire sauter la servelle, il n'y aurait pas de par le monde, assez de charbon ni de révolvers. La terre entière ne serait qu'un vaste champ de

morts. Mais ne savez-vous pas que, de même que le feu éprouve et purifie les métaux, les souffrances et les tribulations sont précisément cette fournaise d'où votre âme doit sortir plus brillante et plus belle?

Et puis, quand vous seriez le plus infortné des hommes, — ce qui n'est pas: où est celui qui, regardant au-dessous de lui, ne trouve plus malheureux que lui-même? — qu'est-ce que cela fait? Dieu vous a mis en faction; il n'appartient qu'à lui de vous relever.

Et puis encore, est-ce que vous êtes seul ici-bas? Sans parler des liens généraux qui vous rattachent aux hommes vos frères, et qui font que vous ne pouvez disparaitre violemment et criminellement de cette vie, sans qu'il en résulte un désordre général, vons êtes père, vous êtes époux, vous êtes fils. C'est pour ces êtres si chers confiés à vos soins, un père, une mère, une femme, des enfants, que vous avez lutté quelque temps contre la mauvaise fortune. Et vous allez, de gaieté de cœur, laisser ce navire sans pilote, ce char sans conducteur, ce troupeau sans berger, cette forteresse sans garnison! Comme à Dieppe, tout à l'heure, qui sait si, vous lâchement parti, la misère et la pire des misères, la corruption, la démoralisation ne vont pas s'abattre sur votre famille? Cette chère fillette que vous avez embrassée la dernière sur le seuil de

votre porte, Paulin, tout en sentant votre pistolet chargé, cette charmante enfant qui, vous vivant, travaillant, lui donnant l'exemple de la persévérance, de la résignation, de la confiance en Dieu, fût deveuue une honnête ouvrière, qui sait à quel sort affreux votre disparition ne la condamne pas?

Et puis surtout, croyez-vous qu'on se moque de Dieu? Croyez-vous qu'on échappe à sa justice? Ah! Dieu ne serait pas Dieu, s'il n'avait pas des peines terribles contre celui qui a trouvé moyen d'être, dans un seul acte,un lâche, un rebelle, égoïste.

Avez-vous quelquefois entendu parler de l'enfer, monsieur Paulin? »

Paulin avait affecté d'écouter d'un air distrait.

« Tenez, nous dit-il tout à coup en tirant son pistolet de sa poche, — nous eûmes un moment de terreur, — tenez, voyez-vous ce moineau franc? je le vise. »

Il visa juste, l'oiseau tomba...

Puis, il y avait là l'ouverture béante d'une carrière. Il y jeta son arme.

« Tout bien considéré, dit-il je n'ai que faire d'un pistolet.

L'outil qu'il me faut, c'est un rabot, une scie, une bêche, une charrue, n'importe quel instrument de travail.

Je reprends définitivement le fardeau de la vie.

Merci, Dieudonné, de ton histoire, et vous monsieur, merci de votre explication. »

J'étais très-ému.

« Mes amis, leur dis-je, remercions bien plutôt le bon Dieu. Sans l'étrange rencontre qu'il a ménagée entre nous, où serions-nous Paulin et moi, à l'heure qu'il est? Car, moi aussi, je roulais dans mon esprit des pensées de suicide.

Venez donc jusqu'à mon petit logis. Quand ma femme saura à quels affreux projets vous m'avez arraché, elle trouvera bien, au fond de quelque armoire, une viellle bouteille de cassis ou d'anisette, et nous boirons tous ensemble, afin que Dieu mette un terme aux tribulations des factionnaires, surtout pour qu'il les aide à supporter bravement le soleil, la pluie, le vent, le froid, la neige.

Souvenez-vous de ce beau mot d'un saint à qui l'on conseillait de se reposer : « Me reposer? j'aurai toute l'éternité pour cela! »

V

UNE RECETTE DE MÉNAGE.

Une recette pour le ratafia, ou le cassis, ou la liqueur de fleurs d'oranger? Une recette pour conserver le raisin ou les poires, pour enlever les taches mieux qu'avec de la benzine, pour arrêter le salpêtrement des murs, pour détruire les hannetons, les souris, les cloportes et les vers blancs?

— Rien de tout cela, mes amis.

Mais il est une liqueur plus douce que le plus merveilleux cordial, un trésor plus digne d'être conservé que les fruits les plus exquis; une souillure, un mal pire que tous les maux, un fléau plus pernicieux mille fois que la plus malfaisante vermine.

Ce cordial, ce trésor, — maris et femmes, prêtez

l'oreille, — c'est la paix du ménage;ce fléau, c'est la discorde domestique.

Quant à ma recette, c'est plutôt celle de Casimir Chalupot, l'instituteur de Baricourt.

Écoutez comment ce digne homme opéra; et, si vous avez du cœur, imitez-le.

Il n'y avait pas quinze jours que Casimir était marié avec une jeunesse qu'il avait épousée sur sa bonne mine, son air de douceur et son langage avenant, et Casimir s'apercevait qu'il avait été trompé.

La belle Agathe — c'était le nom de fille de Mme Chalupot — n'avait pas trouvé à se marier jusqu'à vingt-trois ans, bien qu'elle fût belle, comme son surnom le disait, spirituelle, bonne travailleuse, d'une excellente réputation et fille unique, ce qui, outre une jolie dot, lui assurait, un jour, plus que de l'aisance.

Pouquoi, avec tant d'avantages, la belle Agathe courait-elle le risque de coiffer sainte Catherine?

Parce qu'elle avait la plus détestable humeur qui se puisse imaginer : taquine comme la mouche des bois au plus chaud du jour, colère comme un coq d'Inde, rancunière comme... je ne saurais dire comme quoi; mais elle l'était tant que, pour signifier une personne qui ne sait pas pardonner, on disait : Elle est presque aussi boudeuse que la belle Agathe.

Comme, malgré cela, elle ne manquait pas d'entendement; que, souvent grondée à la maison paternelle, elle grillait d'être sa maîtresse, et pour ce, de s'établir, elle vit bien ce qui éloignait les amoureux. Elle résolut dont de prendre sur elle, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé chaussure à son pied. Quand elle devrait s'observer ainsi pendant un an ou deux, elle aurait tout le reste de sa vie pour prendre sa revanche et se livrer en paix à son « chien de caractère. »

Justement Chalupot arrivait à Baricourt. Assez joli garçon, d'une honnête famille, d'une conduite irréprochable, vraiment savant pour un maître d'école de campagne, — il était, je crois, bachelier, — Casimir plut à la belle Agathe, qui se fit tout sucre pour lui. Il prit des renseignements, mais de ce ton de quelqu'un qui désire que les renseignements soient bons. Comme d'ailleurs il n'y avait rien de à dire contre Agathe, et qu'elle semblait vouloir se corriger, personne ne parla; et ce ne fut qu'une fois bien et dûment marié, que Chalupot s'aperçut par lui-même, puis par des révélations qui lui arrivèrent coup sur coup, qu'il avait été joué. Je dis joué, et je ne retire pas l'expression. Car Agathe elle-même se chargea d'expliquer à son époux qu'elle s'était imposé une assez rude contrainte, en faisant la sainte-nitouche pendant un an, qu'elle

avait absolument besoin, pour rentrer dans son assiette, de se mettre en colère tout son saoul, de tourmenter quelqu'un à la belle journée, surtout de grogner et de faire la mine, comme jadis, pour un oui, pour un non.

A cette déclaration de principes, qui avait bien l'air d'une déclaration de guerre, Casimir ne répondit rien : il réflchit. Il se dit : « Ma femme n'est pas bête du tout et point absolument méchante. Il ne doit pas être impossible de la raisonner. Tâchons, à force de sages observations, de la ramener à de meilleurs sentiments. »

Casimir y perdit son latin. Sans doute, dans ses moments calmes, Agathe eût entendu raison. Mais dès que la fièvre de son humeur tracassière, violente ou sournoise la prenait, elle n'écoutait plus rien. Un enfant de deux ans, un goujon ou un sansonnet eussent été moins rebelles à la voix de la raison que la malheureuse Agathe. Et puis, on l'a bien dit, il n'est pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre. Pour couvrir la voix de sa conscience et la voix de son mari, qui chantaient toutes deux même gamme, Agathe criait plus fort... La pauvre conscience et le pauvre mari étaient bien obligés de se taire.

Il y avait de quoi se battre la tête contre les murs, où, dans un accès de désespoir, prendre son

chapeau, laisser Agathe se chamailler toute seule et s'en aller tenter fortune en Californie.

Mais Chalupot aimait sa femme. C'était d'ailleurs un homme persévérant, et qui ne se souciait pas d'abandonner une entreprise au premier déboire.

Il se mit donc à méditer de nouveau sur la situation. Et, un jour qu'il lisait la vie des saints, il remarqua combien ces grands serviteurs de Dieu étaient peu sensibles aux passions qui s'agitaient autour d'eux; je veux dire avec quelle patience, quelle longanimité, ils supportaient la contradicton, et comment, rien qu'avec de la simplicité, de l'humilité, de la douceur et de la charité, ils triomphaient des obstacles les plus divers, éteignant ici le feu de la haine et de la colère, là fondant au souffle de leur tendresse la glace des caractères les plus hyperboréens. « Si j'étais semblable aux saints, se dit en résumé le bon Casimir, est-ce que je n'arriverais pas à avoir raison de ma pauvre Agathe? Oui, pour la corriger, pour tirer, sinon d'elle, du moins de la position, le meilleur parti possible, je n'ai qu'une chose à faire : c'est de me corriger moi-même.

La colère a besoin de quelqu'un qui lui donne la réplique. J'ai jusqu'ici été ce quelqu'un pour Agathe. J'ai cherché à la convaincre de folie, à opposer de sages paroles à ces violences : c'était

l'huile sur le feu. Ne rien répondre, s'en aller quelquefois, plus souvent rester, changer le courant de la conversation, et par le fil conducteur d'une observation banale, mais tout à fait étrangère à la question en litige, faire tomber dans le puits d'un *commment vous portez-vous*, ou d'un *il me semble que l'heure du dîner approche* cette foudre qui allait éclater et tout briser, c'est un moyen à tenter.

Surtout se corriger soi-même. Qui ne connaît ses défauts, les défauts même ou les imperfections de ses qualités, ce qui rend la douceur fade, ou la sagesse arrogante, ou la raison pédante, ou la tendresse elle-même agaçante? Il faut amender tout cela. Je dois, pour le moment, renoncer absolument à faire l'éducation directe d'Agathe. Réformons-la indirectement en nous réformant nous-mêmes.

Quelle excellente méthode! Quand on travaille à corriger autrui, on échoue le plus souvent. Même si l'on réussit, on laisse presque toujours aux buissons du chemin quelques plumes de sa patience, de sa douceur, de son humilité surtout. Ici, au contraire, le succès est certain. Le seul fait de travailler à s'améliorer soi-même est un acte très-méritoire. Et quand le poids de l'épreuve ne devrait pas diminuer, n'est-il pas évident que ce poids sera moins accablant, du moment que, par un travail

assidu sur nous-mêmes, nous aurons augmenté nos forces pour le porter?

Et d'ailleurs il est sûr que, lorsque la discorde règne en une maison, il y a des torts de part et d'autre. Le plus sage des deux époux, s'il supprime ses propres torts, supprime nécessairement quelques-unes des causes du mal, quelques-uns des brandons qui venaient attiser ce feu que l'on croyait inextinguible.

Je vais plus loin. A moins d'avoir affaire à un être presque infernal, — et en ce cas que Dieu vous soit en aide! — il est impossible que l'époux coupable n'apercoive pas et ne finisse pas par admirer, puis par imiter, du moins un peu, la sage et courageuse conduite de son conjoint.

C'est ce qui arriva dans le ménage d'Agathe et de Casimir.

Si je vous disais que les efforts que fit celui-ci pour se corriger lui-même de ses petits défauts transformèrent du coup Agathe, et d'une mégère firent une sainte, vous ne me croiriez pas et vous auriez raison.

Même Agathe, qui avait une dose non petite d'orgueil, fut d'abord humiliée en pensant que Casimir la considérait comme incorrigble... Elle lui en voulut et lui fit, pendant deux jours, une mine d'une aune.

Mais comment tenir contre cette douceur qui ne se démentit jamais? Comment s'obstiner à être mauvaise auprès d'un être aussi bon?

Un jour voici ce qui arriva.

Mme Agathe s'était emportée, *à propos de bottes*, comme on dit. Après avoir essayé de tous les moyens de la calmer, Casimir, à bout de voie, sortit. Il avait à peine franchi le seuil, qu'il entendit des sanglots. Il rentra aussitôt. En le revoyant, Agathe se jeta dans ses bras.

« Je suis vaincue, mon ami, dit-elle. J'étais une misérable. Je le suis encore; mais je le suis moins, parce que je le reconnais et que, très-sincèrement, je te conjure de ne pas m'abandonner, et de m'aider à me corriger de mes vilains défauts. »

La glace était rompue. Le grand rempart de tous les vices, c'est l'orgueil. Et Agathe, en s'humiliant, venait de jeter bas ce rempart. Sa guérison allait commencer.

Ainsi, parce qu'il n'avait pas désespéré, parce qu'il avait commencé la réforme d'autrui par sa propre réforme, Casimir empêcha son intérieur de devenir un enfer.

D'insupportable cet intérieur devint peu à peu tolérable, de tolérable convenable, de convenable agréable, d'agréable délectable... Ce sera bientôt un paradis.

Ma récette de ménage, à l'usage tant des femmes que des maris, et tant des maris que des femmes, c'est donc celle-ci :

« Avez-vous trop de peine à corriger celui ou celle « qui ne devrait faire qu'un avec vous : corrigez-« vous vous-même. »

VI

SIX ET UN FONT . . . TROIS.

En passant devant la maison d'école, comme la fenêtre était ouverte, j'entendis M. Duracuire, le magister, qui donnait sa leçon de mathématiques.

Le petit Simplet, un tout commençant, avait la parole pour résoudre ce difficile problème : « Simplet, combien font six et un ? »

Le bambin se gratta la tête, regarda les solives, fit une corde de son mouchoir, tendit l'oreille pour voir si de droite ou de gauche les vétérans de la classe ne lui souffleraient pas quelque bonne réponse. Puis, fouillant dans les profondeurs de sa cervelle, il s'écrie d'un ton vainqueur :

— Six et un, M'sieu ? Six et un font trois. »

Et toute l'école de rire, et M. Duracuire de pré-

parer une algarade à l'adresse de cet imbécile, de ce paresseux, de cet âne bâté, de ce propre à rien de Simplet.

J'entrai dans l'école,

Je suis délégué cantonnal. D'ailleurs j'aime beaucoup les enfants et beaucoup ceux qui les éduquent. Partout où il y a de la jeunesse et du professorat, je suis sûr d'être bien accueilli.

« Monsieur Duracuire, dis-je à l'instituteur, j'avoue que Simplet ne manifeste pas jusqu'ici de grandes dispositions pour les mathématiques transcendantes. Pourtant, réfléchissez qu'il n'a encore que six ans et deux mois. Et puis permettez-moi d'implorer son pardon, en considération de la grande vérité qu'il vient d'énoncer sous cette forme paradoxale. »

M. Duracuire crut positivement que j'étais en train de perdre la tête.

« Je parle très-sérieusement, lui dis-je, et si vous voulez m'accorder un quart d'heure pour conter à ces enfants une petite histoire, vous verrez que Simplet n'avait pas si tort... Oui, pour certaines gens, on ne saurait mieux dire : Six et un font trois. »

La perspective d'une histoire fit battre le cœur à toute la la gentille assistance.

— Parlez, monsieur l'inspecteur, dit le Duracuire.

Je suis curieux de savoir dans quel pays de semblables additions sont en honneur... Six et un font trois! ma parole c'est trop fort.

— Dans quel pays? repris-je. Mon Dieu, dans trop de pays; et pour ne pas aller si loin, à trois portées de fusil d'ici, à la Belle-Épine. Connaissez-vous Eloi Patouillard?

— Si nous le connaissons! dirent à l'unisson vingt ou trente voix argentines : Eloi Patouillard, le maçon, qu'on appelle aussi Patouillard la Noce, parce qu'il travaille peu et qu'il godaille beaucoup.

— Lui-même, mes enfants. Eh bien! ne croyez pas qu'il ait toujours été ce que vous le voyez aujourd'hui : l'œil éteint, le nez bourgeonné, battant sa femme et ses enfants, cuvant son vin au bord des routes, au risque d'être écrasé par les charrettes, bref le plus triste sujet du canton. Moi qui vous parle, j'ai connu Patouillard, il y a une vingtaine d'années. C'était un bon fils, un bon ouvrier, même ce qui n'a jamais rien gâté, un bon chrétien. Il venait d'épouser la Mariette, et plus d'une fille était jalouse de bonheur de la jeune Mme Eloi Patouillard.

— Et l'arithmétique, M'sieu, dit Simplet qui avait hâte de voir poindre sa justification.

— Silence dans les rangs, répondis-je. Nous y arriverons en temps et lieu.

Donc, tant qu'il avait été ouvrier chez son père, le vieux Jérôme Patouillard, l'un des hommes les plus vénérables du pays, Eloi avait travaillé dur toute la semaine, et le dimanche il s'était bravement reposé : le matin il allait à la messe avec ses parents, puis, une fois marié, avec sa femme; l'après-midi, il se récréait honnêtement. Il s'était toujours très-bien trouvé de ce régime, tant pour son corps que pour son âme. Et quand il se remettait à la besogne, le lundi matin, il lui semblait que ce repos de vingt-quatre heures eût encore assoupli et fortifié ses membres.

Un an et demi environ après le mariage d'Éloi, le père Jérôme Patouillard étant venu à mourir, Eloi travailla chez un autre entrepreneur de maçonnerie, M. Finassier, dont je ne veux pas vous dire du mal, mais dont il me serait absolument impossible de vous dire du bien. Bref, tel maître tel valet, tel patron tel ouvrier. Les ouvriers du Finassier n'ètaient pas la crême du pays, et mon Patouillard s'était fourré là dans un fier guêpier.

Un certain samedi, comme Mariette apprêtait pour le lendemain le pantalon de casimir noir, le gilet de velours à côtes, et l'habit-veste en gros drap bleu, — tout le costume des dimanches d'Eloi, — afin que celui-ci n'eût point la peine, en se levant, de fouiller dans les armoires :

« Laisse tout cela, femme, dit-il. Ma blouse et mon pantalon de fatigue suffiront..... J'ai réfléchi que c'était une duperie de perdre ainsi un jour par semaine. Puisqu'on mange tous les jours, ne faut-il pas travailler tous les jours aussi ? Demain, dès six heures, je vais au bourg, avec les camarades, pour ajouter un étage a la maison du père Jean Rigou.

— Mais, malheureux, tu vas manquer la messe ! Tu vas travailler le dimanche, ce qui est un grand péché, puisque le bon Dieu le défend ! Mais jusqu'ici est-ce qu'avec ton travail de six jours tu n'as pas gagné, — et au delà — de quoi vivre sept jours, toi, ta femme et ton enfant ? Mais est-ce que tu crois par hasard que l'on peut travailler, comme cela, sans s'arrêter, depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre ? Est-ce que le bon Dieu qui a réglé toutes choses n'est pas plus sage que nous ? Tu as réfléchi..... C'est-à-dire que tu t'es laissé entortiller par ces pas-grand'chose d'ouvriers qui sont chez ce vilain Finassier..... Vois-tu, Éloi ? je ne te donne pas deux mois, si tu ne t'arrêtes à temps, pour remplacer le repos du dimanche par le repos du lundi. Seulement, au lieu que jusqu'ici tu t'es reposé honnêtement, avec ta femme et ton garçonnet, dans ton petit intérieur ou dans les champs du bon Dieu, j'ai grand peur que tu ne te reposes honteusemeut, au cabaret, avec de méchants camarades, et que ce

prétendu travail du dimanche n'aboutisse à faire de toi un mauvais sujet. »

Voyez-vous, mes enfants, on dit que les femmes ont la langue bien pendue. C'est quelquefois vrai; et quelquefois peut-être, — comme les hommes du reste, — elles en usent, de leur langue, jusqu'à en abuser.

Ici la Mariette n'en abusa pas; elle ne fit que son devoir, en avertissant son mari.

Et celui-ci le savait mieux que personne. Il sentait si vivement la vérité de ce que lui disait sa femme; en l'écoutant, il lui semblait si bien entendre, une fois de plus, la voix de sa conscience et la voix de son bon ange, qu'il s'en fallut d'un rien qu'il ne cédât. Mais l'amour-propre, la crainte de passer pour un petit garçon, le souvenir des moqueries des camarades, l'idée que jusqu'ici il avait toujours pensé et agi d'après les conseils de son père, de son curé, de sa femme, qu'il était temps de se montrer et de faire à sa tête, qu'au bout du compte une fois n'était pas coutume, tout cela parvint a étouffer ses bons sentiments et, le lendemain, il travailla de six heures du matin à six heures du soir.

Comme de juste, à six heures du soir il était fatigué. Pour se reposer, il entra au cabaret, et là il but d'abord le gain de la journée, puis un fort à-compte sur le gain de la semaine.

Le dimanche d'après, il eût bien désiré rester avec Mariette qu'il aimait tendrement, prendre un peu de bon temps, — car il était vraiment excédé, — s'arrêter dans ce qu'il reconnaissait bien être un mauvais chemin. Mais les camarades ricanèrent et mon Éloi dut aller avec eux.

Puis, après avoir ainsi travaillé, sans débrider, quatre semaines de suite, il était si las le quatrième dimanche soir que le lendemain il se décida à faire le lundi, non point chez lui, mais dans je ne sais quelle guinguette..... Et je vous laisse a penser si cette journée de vin blanc, de civet, de pipe, de bière, de billard, de café, de pousse-café et de disputes était pour le reposer.

Une fois l'habitude prise de faire le lundi, Éloi ne la quitta plus.

Ses semaines, comme avant qu'il se fût dérangé, n'avaient donc que six jours. Seulement quelle différence entre le dimanche et le lundi! Au lieu que jadis l'observation du dimanche resserrait les liens de famille, le chômage du lundi les relâchait: car, chaque lundi, Eloi était, tout le jour, loin des siens, et dépensait en *noces et festins* l'argent qu'il eût dû conserver pour donner du pain à sa femme et à ses enfants.

Puis, au bout de quelques semaines, M. Finassier eut la malencontreuse idée de payer ses ouvri-

ers chaque samedi soir, au lieu de chaque dernier du mois, comme auparavant.

Quand on vient de toucher cinq ou six pièces de cent sous, comment voulez-vous qu'on ne ne s'empresse pas d'en boire et d'en manger une bonne portion?

Depuis ce temps-là, donc, Éloi revint... dirai-je au repos? non, à la fainéantise du dimanche.

Mais, quand il s'était ainsi *amusé* deux jours de suite, le dimanche et le lundi, était-il possible qu'il se remît de bon cœur à l'ouvrage, le mardi? Donc, au bout de quelques semaines, le mardi fut consacré à se dégriser. Avec quelques « pistolets » de son espèce, il allait se promener à travers champs, cueillir la noisette dans les bois ou grapiller dans les vignes.

Voilà donc la semaine réduite à quatre jours.

Mais l'oisiveté est une insatiable envahisseuse; elle ne dit jamais : c'est assez.

Après deux jours de ripaille et un jour de promenade, Éloi jugea, un beau mercredi matin, que la tête lni tournait, que ses jambes flageolaient sous lui. Pour peu qu'il eût à monter sur une échelle, bien sûr il serait tombé. Il était donc sage de se reposer pour de bon, ce jour-là.

Ce jour-là, mon homme sage resta au lit jusqu'à deux heures.

Voulez-vous compter maintenant?

Six jours de la semaine qu'il travaillait dis-je et le dimanche qu'il y ajouta, cela fait-il sept?

Non, car à la sanctification du dimanche succéda bientôt la débauche du lundi, puis du dimanche lui-même, puis du mardi, puis du mercredi.

— Qu'est-ce que fait Éloi Patouillard? demande-t-on quelquefois.

— Patouillard! répondent ses amis : le dimanche il ne fait rien; le lundi, il se garderait de travailler; le mardi, il flâne; le mercredi, il est mal en train. Donc sa semaine commence le jeudi matin, pour se terminer le samedi soir. Total : trois jours. Donc six et un font..... trois. — Vous le voyez, monsieur Duracuire, Simplet pouvait se tromper en arithmétique. En morale, il avait grandement raison. »

Le doyen des disciples de M. Duracuire ayant dix ans à peine, la leçon n'était pas précisément pour eux.

Je le savais. Mais je savais aussi qu'à travers les enfants j'avais tous leurs parents pour auditeurs.

En effet l'histoire fit le tour du village et des hameaux voisins qui tous avaient un ou deux représentants à l'école.

On m'assure que quelques têtes faibles, qui étaient sur le point d'adopter la drôle d'arithmétique

de Patouillard furent effrayées par son exemple.

L'histoire passa même en proverbe. Et quand un jeune ouvrier fait mine de vouloir travailler le dimanche, et, qui plus est, cherche à prouver qu'il a raison.

« Prends garde, lui dit ou sa mère, ou sa sœur, ou sa femme, prends garde d'imiter Patouillard la Noce, et souviens-toi donc qu'*en fait de travail du dimanche, six et un font... trois.*

UN HONNÊTE HOMME

I

A VINGT-CINQ ANS

Etienne Garaud a eu vingt-cinq ans hier et va se marier demain.

Esquissons, en quelques pages, les cinq premiers lustres de notre héros.

Etienne est le fils d'un très-riche fermier du Morvan, Jean Garaud.

Jean, né en 1783, avait dix ans, par conséquent, en 93. Il ne fit pas sa première communion, et grandit sans Dieu.

Je me trompe : je veux dire qu'il ne rendait au Dieu véritable aucun hommage. Mais, comme les premiers hommes qui cessèrent d'adorer le Créateur, pour prostituer leur encens à mille divinités honteuses ou ridicules, Jean Garaud, lui aussi, eut

ses faux dieux : il adora le soleil qui fait jaunir les blés et qui dore les raisins, l'argent dont le son est si doux à l'oreille et au cœur, les bons dîners et les longues séances au cabaret... Plus tard, il joignit cette religion un peu grossière le culte plus subtil de la gloire : avoir la réputation d'un homme riche à faire crever de jalousie ceux de ses voisins qui étaient seulement à leur aise, être conseiller municipal de son endroit, puis maire, puis chevalier de la Légion d'Honneur, recevoir M. le préfet et M. le général, quand la tournée de révision appelait ces gros bonnets au Mesnil-Blanc, etc., etc., etc, telle était la gloire pour Jean Garaud.

Quand il eut longuement joui de tous ces biens et et vécu soixante ans absolument comme si Dieu n'existait pas et que son âme dût, un jour, ressembler à une chandelle qui s'éteint, Jean Garaud, une belle nuit, mourut d'indigestion.

Il laissait à son fils unique Etienne quatre-vingt bonnes mille livres de rente « au soleil, » comme on dit.

Rappelé en toute hâte au Mesnil-Blanc, Étienne n'avait pas même eu la consolation de fermer les yeux à son père.

« Pauvre père, au moins il n'a pas souffert, » se disait-il, en le conduisant au cimetière.

Cette mort subite, l'une des pires malédictions

de Dieu, il y voyait le sort le plus enviable.

Étienne ne croyait pas beaucoup plus que son père à l'existence de Dieu ni à l'immortalité de l'âme.

Il avait pourtant fait sa première communion dans le temps; parce qu'en 1843 il était à Moulins, dans je ne sais quel établissement d'instruction publique, et que la discipline du lieu était que l'on fît sa première communion.

A dix-huit ans, Étienne commença son droit.

Médiocre écolier à Moulins, le fils du fermier fut à Paris un étudiant modèle, en prenant, bien entendu, ce mot d'étudiant dans le sens de certaines caricatures et de certaines physiologies : un personnage qui va le moins possible au cours, qui ne passe presque jamais d'examen, dont les occupations les plus sérieuses et les plus morales consistent à jouer au billard ou aux dominos, à faire des parties de campagne, à hanter les cafés et les bals publics... on ne connaissait alors ni les brasseries ni la canoterie.

De plus, Étienne étant un très-riche héritier et le sachant de reste, entretenait d'agréables relations avec un certain nombre d'usuriers; et quand ceux-ci se montraient par trop rétifs, il soutirait de l'argent à sa mère, d'abord par des cajoleries, puis en la menaçant de se jeter dans la Seine. Si quelque-

fois le père, soupçonnant ces manœuvres, s'avisait de montrer les dents, Étienne ne se gênait pas pour se moquer du bonhomme, « qui, disait-il dans son langage peu révérencieux, n'était déjà pas trop rangé pour un vieux de cinquante ans, et qui, avec cela, voulait encore empêcher la jeunesse de s'amuser. »

Pourtant, comme il avait le travail très-facile, et que le père Garaud avait fini par se facher tout de bon et couper les vivres à son viveur de fils, celui-ci avait fini, lui, par passer ses examens, et il allait s'en revenir au Mesnil-Blanc, porteur de son diplôme, quand la triste nouvelle le rappela.

La pensée de Jean Garaud avait toujours été de faire de son fils un notaire. C'est volontiers l'ambition des riches cultivateurs.

Étienne, emporté par une vie de plaisirs, n'avait jamais songé très-sérieusement à la chose.

Quand son père mort et enterré, il tint conseil avec lui-même — sa pauvre mère était en enfance depuis six mois — sur ce qu'il aurait de mieux à faire, l'idée du notariat lui parut absurde.

Si enchaîné qu'il fût, par l'habitude surtout, à la vie parisienne, cette vie quelquefois lui pesait. Bien souvent, tout seul, il avait rougi de lui-même.

Depuis qu'il était de retour au Mesnil, il lui semblait qu'il respirait un air meilleur, et la pensée s'était vivement emparée de lui de retourner le plus tard possible revoir « le ruisseau de la rue du Bac. »

« D'ailleurs mes affaires, se disait-il, exigent évidemment ma présence ici. Le mieux, n'est-ce-pas de faire choix de quelques bons fermiers, et de me former, en les surveillant, à les remplacer au besoin? Quelle folie d'aller m'enfermer, moi millionnaire, dans quelque salle étude? Car, il n'y a pas à dire, si je veux être notaire, il faut que je fasse mon apprentissage. Et puis, n'est-ce pas mon devoir de fils de rester auprès de ma pauvre mère? »

Étienne ne disait pas tout.

Il y avait qnelques années déjà que Mme Jean Garaud — la Garaude, comme on l'appelait — avait pris auprès d'elle, pour l'aider dans les soins du ménage, une sienne nièce, orpheline, et dont toute la fortune n'atteignait pas un patard. Petite, pauvre la douceur, même, Émérance devint bientôt, au Mesnil-Blanc, une espèce de Cendrillon et de patira.

Depuis que sa tante était infirme, Emérance la soignait avec un zèle admirable. Les plaisanteries, les taquineries, les petites persécutions semblaient

glisser sur elle, sans qu'elle s'en aperçut; ou du moins le regard angélique avec lequel elle les accueillait voulait dire : « Vous pouvez me tourmenter ; que m'importe ! Celui pour qui je travaille a souffert bien davantage. Il saura bien me donner la force ici-bas et la récompense là-haut. »

Etienne n'avait guère rencontré, dans le triste monde qu'il fréquentait à Paris, de femmes qui ressemblassent à Emérance.

Notre ami était d'ailleurs un homme bien supérieur à son père. Il avait gaspillé sa jeunesse, parce qu'on ne lui avait pas inculqué les principes qui seuls peuvent apprendre à un jeune homme riche la nécessité, la douceur du travail. Mais son cœur n'était point, comme celui du bonhomme Jean, racorni par l'égoïsme.

Il vit Emérance; il fut touché, et il résolut tout de suite, — ce que jamais son père n'eût osé faire : il lui eût semblé qu'il commettait un sacrilége, un crime de lése-écus; — résolut d'épouser Emérance malgré son manque absolu de fortune.

Etienne détestait les prêtres. Il avait à la fois mépris, horreur et peur de la religion. L'idée de se confesser pour se marier lui donnait la chair de poule.

Il alla donc trouver le curé, l'abbé Leliévre, et lui demanda —offrant de payer aussi cher que l'on

voudrait — un billet de confession.

« Mon cher monsieur, répondit l'abbé avec une fermeté pleine de douceur, je ne suis pas un marchand, mais un prêtre. Je ne vends pas les billets de confession; je les délivre à ceux qui se sont agenouillés devant moi. »

Vexé, Etienne salua, eut beaucoup de peine à ne pas fouetter la porte, et fut proposer à Emérance de se marier à la mairie seulement.

Emérance rougit.

« Vous savez bien, Etienne, que j'aimerais mieux mourir que de consentir à ce que vous me demandez... Retournez voir M. le curé. Je vous promets que cela vous fera du bien de passer à ses pieds une dizaine de minutes. »

Etienne aimait Emérance. L'attitude digne de l'abbé Lelièvre lui avait laissé, malgré sa vexation, une impression de respect et de confiance. A la nuit tombante, il retourna au presbytère.

« Monsieur le curé, dit-il, le ton un peu moins haut que la première fois, Emérance ne veut pas de moi, si je n'ai auparavant passé par vos mains... Mais l'affaire ne sera pas longue. Je ne vous dirai pas mes péchés en détail. Cela vous tiendrait jusqu'à demain. J'ai vécu sept ans à Paris de la vie de jeune homme... Il faut bien que jeunesse se passe... Enfin, comme on dit, je n'ai ni tué ni volé;

j'ai fait tout le reste... Est-ce clair?

— Mon enfant, dit le vieillard qui s'était assis dans un grand fauteuil, et qui, prenant Etienne par les deux mains, l'avait doucement mis à genoux, — sans que celui-ci s'en doutât presque et sans qu'il osât résister à cette étrange force, en présence de laquelle il se trouvait pour la première fois, — mon enfant, vous êtes ici devant Dieu. Vous aurez beau dire, vous le sentez. Parlez donc sérieusement. Je comprends parfaitement votre confession. Mais je voudrais vous persuader deux choses : la première, que vous en parlez bien à votre aise quand vous dites, de ce ton léger et presque glorieux que, sauf le vol et l'assassinat, vous avez fait tout le reste. Réfléchissez un peu sur cette accusation que vous portez contre vous-même, et vous reconnaîtrez que votre vie a été jusqu'ici déplorable.

La seconde chose, c'est que vous allez épouser un ange. Tâchez donc de vous en montrer digne, en modifiant vos habitudes, et souvenez-vous que, si vous vous contentiez de ne tuer ni voler personne, il s'en faudrait de beaucoup que vous eussiez rempli tous vos devoirs. »

Le bon prêtre ajouta beaucoup de choses qu'Etienne n'entendit pas... Celles que j'ai dites le frappèrent. Après avoir reçu respectueusement

la bénédiction du curé, il lui prit les mains en se relevant.

« Monsieur le curé, lui dit-il, vous êtes un brave homme, et nos paysans ont raison de dire, en parlant de vous ; « Le curé Leliévre, qui est un rude lapin. » Si jamais j'ai envie de me convertir, — ce à quoi il n'y a jusqu'ici guère d'apparence, — je vous promets que c'est vous que j'irai quérir... En attendant, merci de vos conseils, je ferai mon possible pour en profiter. »

Etienne tint sa promesse.

Il fut un mari excellent, un bon père, un homme honorable à tous égards, un maître doux et compatissant. Chaque année, plusieurs billets de mille francs sortaient de sa caisse, pour prendre une route que Dieu, Mme Etienne et quelquefois l'abbé Lelièvre seuls connaissaient. Il eut six enfants. Il devint à son tour maire du Mesnil-Blanc, non par gloriole, comme son père, mais par véritable dévouement. Dans les jours difficiles du choléra, il paya bravement de sa bourse et de sa personne.

II

A CINQUANTE ANS

Le plus jeune des enfants d'Etienne, le petit Augustin, a fait ce matin sa première commuuion.

Etienne a pleuré comme un veau, en entendant l'exhortation dn bon curé Leliévre, maintenant cassé par l'âge, mais que la charité soutient et redresse à chaque grande occasion. Il a pleuré, en voyant son fils s'asseoir à la sainte table, et, près de lui, Emérance et leurs deux filles.

Un grand déjeuner réunit les parents et les amis dans la vaste salle à manger du Mesnil.

On vient à parler de religion.

« Ma foi, messieurs, » dit Garaud, qui, malgré ses belles qualités, avait souventes fois le ton important d'un homme qui se sent du foin dans ses bottes, ma religion, à moi, c'est d'être honnête homme, et je crois que c'est la bonne. »

L'abbé Leliévre jeta un regard sur Etienne. Du père, ce regard se dirigea vers le fils. Etienne comprit et rougit légérement.

Alors le curé :

« Mon cher monsieur Garaud, moi aussi je professe cette belle religion. Entre nous la question est peut-être seulement de savoir ce qu'il faut entendre par un honnête homme. »

On était au dessert. Le petit Augustin demanda la permission d'aller faire un tour dans le jardin avec deux ou trois de ses camarades. L'abbé Lelièvre s'était alarmé à tort. Augustin, tout entier au bonheur dont son âme était inondée, n'avait pas

entendu le propos paternel, ou ne l'avait pas compris.

Une fois les enfants dehors, le curé reprit :

« Eh bien! oui, mon bon monsieur Garaud, dites-moi donc un peu ce que vous entendez par un honnête homme !

— Mais la chose s'entend de soi, reprit Etienne, d'un accent qui voulait dire : Un honnête homme, c'est, par exemple, un homme comme moi.

— Voulez-vous dire, répondit le curé, non sans une légère pointe d'ironie, que celui-là soit un honnête homme dont la confession pourrait se résumer ainsi : « Sauf que je n'ai ni tué, ni volé, j'ai fait tout le reste. » Mais, à ce compte à moins, d'être à Toulon ou dans les maisons centrales, que d'honnêtes gens de par le monde qui ne comptaient guètes pas être si bien classés Attendez-vous à recevoir, un de ces matins, une députation de tous ces honnêtes gens de votre invention. Vous ferez bien seulement, pour ce jour-là, de charger vos carabines et de lâcher vos chiens.

— Monsieur le curé, vous êtes méchant. Vous savez bien qu'il y a longtemps que je n'en suis plus là... Un honnête homme, parbleu, chacun sait bien ce que c'est; et il n'est pas besoin de définition pour le comprendre. Un honnête homme est celui qui remplit exactement tous ses devoirs, qui ne doit rien à personne.

— D'accord. Eh bien! écoutez mon histoire :

Il y avait une fois un gros banquier, qui était le modèle des capitalistes. Nul n'était plus religieusement fidèle à ses moindres ohligations. Seulement son père lui avait, dans le temps, prêté cent mille francs, source de la fortune de notre banquier et celui-ci refusait obstinément de rendre à son père cette somme, qui pourtant eût pu quitter ses coffres sans y laisser plus de vide qu'une goutte d'eau qui sortirait de l'Océan. Le pauvre père finit par mourir de faim. Et puis mon banquier avait un fils. Et devant ce fils il faisait parade de sa dureté, de son ingratitude envers « son bonhomme de père. »

Etait-ce un honnête homme que ce manieur d'argent?

— Un honnête homme! Dites plutôt un misérable, un brigand.

— Prenez garde. Est-ce qu'il n'y a pas au ciel un Dieu qui est votre père? Est-ce que ce n'est pas lui qui, en vous faisant naître dans l'opulence, en vous douant d'intelligeuce et d'activité, est la source de votre fortune? Est-ce qu'il n'y a pas ajouté deux biens mille fois plus précieux encore, cette femme au cœur d'ange, Émérance, et ces six enfants qui annoncent devoir être dignes d'elle? — A ce Dieu, votre père et votre bienfaiteur, quel hommage rendez-vous? Vous êtes trop éclairé pour ne pas com-

prendre que vous avez des devoirs à remplir envers lui, qu'il est votre créancier. Vous ne remplissez pas ces devoirs, vous n'acquittez pas cette dette. D'après votre propre définition, êtes-vous honnête homme? Et croyez-vous que vous soyez excusable, parce que ce bienfaiteur, ce créancier, est le plus auguste de tous ceux à qui vous devez de la reconnaissance?

Et si le banquier était odieux, lorsque, devant son fils, il faisait parade de son ingratitude, n'êtes-vous pas coupable aussi lorsque, devant Augustin, vous vous permettez des paroles comme celles que vous prononciez tout à l'heure? N'allez-vous pas ainsi ébranler sa foi? Et quand vous lui aurez appris à mépriser Celui de qui vient toute paternité, croyez-vous que vous aurez en lui un fils bien obéissant et bien soumis? »

L'abbé Lelièvre n'avait, en disant ces choses si graves, aucune aigreur dans le ton, même aucune solennité exagérée, mais une dignité, une tendresse, une émotion qui menaçaient de gagner les assistants.

Etienne surtout sentait son cœur qui se retournait. Il prit le curé par les deux mains, l'embrassa en lui disant : « Ah! le brave homme que vous faites! » puis détourna la conversation par je ne sais quelle folichonnerie.

Cependant le simple raisonnement du curé, aidé de la vue quotidienne des vertus d'Emérance, l'avait vivement frappé.

Depuis ce jour, jamais il ne parla légèrement des choses religieuses devant ses enfants. Il fit à sa femme la recommandation suivante : « Si jamais je suis sérieusement malade, avant d'envoyer chercher notre médecin le docteur Dunoir, amène-moi vite l'abbé Lelièvre. Je n'ai pas envie de mourir, comme un chien, sans sacrements.

— Mais, mon ami, lui disait quelquefois Emérance, puisque tu penses que Dieu est bon pour mourir, essayes-en donc un peu pour vivre. C'est si doux de sentir que l'on remplit tous ses devoirs? Et puis, qui te dit que Dieu t'attendra et que tu ne mourras pas subitement, comme défunt ton pauvre père ? »

Quand il était de bonne humeur, Etienne répondait :

« Tu as raison, et je voudrais pouvoir suivre tes conseils. Mais, bon Dieu ! que dirait de moi notre cousin Gros-Ris, le juge de paix? Que dirait surtout mon conseil municipal, si on savait que je me confesse ?... Non, jamais je n'oserai... tandis qu'une fois sur mon lit de mort, ce sera toute autre chose... Que me feront alors les propos de Pierre ou de Paul? »

Si Emérance insistait, Etienne s'impatientait, en disant qu'il n'aimait pas les sermons.

C'est une chose étonnante combien un honnête homme peut vivre longtemps avec des remords.

Etienne savait parfaitement qu'en ne remplissant pas ses devoirs de chrétien, il était très-coupable et très-imprudent.

Et pourtant le respect humain avait sur lui une telle prise qu'Etienne demeura vingt ans, de l'âge de cinquante à celui de soixante-dix ans, tout à fait étranger à la vie chrétienne, vers laquelle l'entraînaient et la voix de sa conscience et les meilleures aspirations de sa nature... Sans doute le bon Dieu avait lieu d'être mécontent de lui. Mais au moins MM. Testouillard, Baraquin, Bariolet et Tournesac, quand ils rencontraient Etienne, n'étaient pas tentés de sourire et de chuchoter entre eux! Etienne était bourrelé de remords. Mais nul ne le traitait de jésuite!

O faiblesse de l'homme!

III

A SOIXANTE-DIX ANS

Voyez cependant combien Dieu est bon! Et que son indulgence nous enseigne au moins la justice!

Très-riche, Etienne avait résisté à l'enivrement

de la richese et à cette pente qui pousse si souvent vers l'égoïsme les possesseurs de grands biens. Il avait épousé, pour ses vertus, une fille pauvre. Il avait été constamment un mari fidèle, affectionné, complaisant. Il avait toujours respecté Dieu devant ses enfants. Il avait été charitable. Ses ennemis, il les avait conquis par sa générosité ; ceux qu'il n'avait pu gagner, il leur avait pardonné.

Sans doute il avait été coupable envers Dieu : Dieu ne voulut voir que ses bonnes actions et oublier ses regrettables omissions. Dieu lui tint compte même de cette inconséquence d'avoir voulu se convertir à l'heure de sa mort. Dieu surtout exauça les prières de la pieuse Emérance. Quarante ans, elle avait adressé chaque jour, plusieurs fois par jour, cette touchante requête au bon Dieu : « Seigneur, « vous êtes seul assez riche pour payer Etienne de « tous les biens dont il m'a comblée. Qu'en toutes « choses votre volonté soit faite ! Mais ne permettez « pas, je vous en conjure, qu'Etienne meure subite- « ment. Donnez-lui le temps de se reconnaître. »

Dieu donna au mari d'Emérance le temps de se reconnaître.

Etienne avait une santé de fer. Il ne se souvenait pas de s'être alité une seule fois, depuis quarante ans qu'il était marié.

Il venait d'avoir soixante-dix ans.

Un matin, il ne put se lever. Il se sentait à l'estomac une douleur violente.

Le docteur Dunoir, appelé aussitôt, lui donna force paroles rassurantes. Mais au bas de l'escalier le docteur rencontra Emérance.

Emérance était la vertu et la force mêmes. Lui dissimuler la vérité, même la plus cruelle, semblait impossible, tant on sentait son âme égale par avance à tous les fardeaux, tant adresser à cette ineffable candeur un mensonge, même officieux, paraissait répugnant.

Aussi, rien qu'avec son regard, arracha-t-elle à M. Dunoir la vérité tout entière, la vérité qu'il eût pourtant bien voulu retenir, ou du moins arranger un peu avant de la laisser partir.

« Monsieur le maire a un cancer à l'estomac, dit le docteur, un mal qui ne pardonne guère.

— Est-ce que le danger est imminent ?

— Pas précisément. Selon toutes les probabilités, il a encore au moins quinze jours à vivre, peut-être un mois, peut-être même deux... davantage, si nous parvenons à le guérir. »

Emérance remonta.

Elle était résolue à avoir du courage, non seulement pour elle, mais pour lui.

« Que t'a dit le docteur ? dit Etienne.

— Que tu étais sérieusement malade. Aussi, me

souvenant de tes instructions, vais-je aller chercher M. le curé. »

Le malade ne répondit rien.

M. le curé arriva.

Au moment où il allait s'approcher du lit, Etienne lui fit signe d'attendre un instant; puis, invitant Emérance à s'avancer, il lui dit deux mots à l'oreille.

Emérance partit, laissant le prêtre seul avec le malade...

Une heure après, la porte se rouvrit.

« Mes amis, dit Etienne à une vingtaine de personnes qui entraient doucement dans sa chambre, — c'étaient, outre ses enfants, quelques-uns de ses parents, ses plus intimes amis, quelques voisins, ses deux adjoints, le secrétaire de la mairie, et, parmi plusieurs autres, MM. Testouillard, Baraquin, Bariolet et Tournesac, nommés plus haut ; — mes amis, je suis atteint mortellement. Le médecin l'a dit à ma femme, j'en suis sûr. J'ajoute que j'en suis bien aise ! Il y a vingt ans que j'attends ce jour, ce jour où , ne tenant plus à la terre, je pourrai m'élever au dessus de ce misérable respect humain, dont j'ai été si longtemps l'esclave. Il y a vingt ans, — depuis la première communion d'Augustin, et certaine histoire de M. le curé sur la religion des honnêtes gens, — il y a vingt ans que je suis chrétien au fond du cœur. Moi qui, en toute

autre matière, tiens tant à mon avis, quand je le crois bon, en celle-ci je n'ai pas osé me déclarer, de crainte d' être blâmé, tourné en ridicule. Il ne faut pas avoir peur du mot, quand on n'a pas eu peur de la chose :j'ai été tout bonnement, pendant vingt ans, un lâche. J'ai manqué aux premiers de mes devoirs, mes devoirs envers Dieu; et M. le curé nous l'expliquait parfaitement, quand on a manqué à de semblables obligations, quand on refuse au souverain Créateur les hommages que l'on prodigue chaque jour aux créatures, c'est très-improprement que l'on s'appelle « un honnête homme. »

Merci, mon Dieu, de ce que vous me donnez le temps de me reconnaître... Et vous, mes amis, ne m'imitez pas dans cet indigne oubli de mon titre de chrétien. Ce serait vous ménager pour votre lit de mort de curelles angoisses... Sans doute je remercie Dieu qui me donne quelques semaines pour mettre ordre à ma conscience. Mais qu'est-ce que cela, comparé à une jeunesse orageuse, à un âge mûr et une vieillesse déshonorés, — j'emploie à dessein ce mot qui est à peine assez fort, — déshonorés par cette inconséquence d'un homme qui est chrétien dans le cœur et païen dans toute sa vie, qui pourrait donner le bon exemple et qui ne le donne pas, dont les qualités morales sont un piége et

un scandale, puisqu'elles perpétuent ce triste préjugé que la religion ne sert de rien, et qu'aussi bien loin d'elle que sous ses lois on peut être un honnête homme. »

Qu'ajouterons-nous à ces paroles d'Etienne mourant?

Rien, sinon un mot à l'adresse de ceux qui, parce qu'ils ont le bonheur d'être, au moins en apparence, étrangers à l'inconséquence d'Etienne, parce qu'ils remplissent exactement les devoirs extérieurs du christianisme, seraient tentés de s'enorgueillir, et de dire, avec le Pharisien : « Moi, je ne suis pas comme le reste des hommes. »

Un jour, dans le courant de sa maladie, — laquelle se prolongea trois mois, au grand ébahissement des médecins, — comme l'abbé Lelièvre demandait à Etienne ce qui avait pu le retenir ainsi sur la route du bien et l'empêcher de se rendre aux cris de sa conscience, Etienne répondit :

« Je suis sans doute très-coupable. Car, outre cette voix intérieure, en dehors de moi, vous, M. le curé, Emérance et nos deux filles, vous me montriez, par la plus éloquente des prédications : votre vie toute entière, ce que c'est que la religion. Malgré cela, ce sont, en général, les chrétiens qui m'ont écarté du christianisme. Si rarement j'ai trouvé leurs actions d'accord avec leurs principes,

j'en ai tant connu d'avares, de mondains, de médisants, d'orgueilleux, d'adonnés à la bonne chère, de vindicatifs ; souvent de simples honnêtes gens ont tellement porté plus loin qu'eux la délicatesse, l'ouverture du cœur, l'abnégation, que cela m'a arrêté : « A quoi bon devenir chrétien puisqu'en devenant chrétien on ne devient pas meilleur ? me suis-je dit, pour calmer mes remords »

Avis à tous.

Sans doute Pierre est absurde, s'il se damne parce que Paul est moins saint qu'il ne pourrait, qu'il ne devrait être. Mais Paul aussi n'est-il pas grandement coupable quand, par ses imperfections, il scandalise ses frères ? La meilleure méthode pour convertir son prochain, c'est de travailler à se corriger sans cesse et à s'améliorer soi-même. La prédication du bon exemple fait plus de chrétiens que tous les sermons du monde.

CE QUE LA MÈRE TROMBLON

ALLAIT FAIRE AU MONT-DE-PIÉTÉ.

« Que cette mère Tromblon est donc laide et ridicule, avec sa grande figure parcheminée, ses longues dents de cheval, ses mains crochues, sa toilette bigarrée de toutes couleurs, depuis les dessins rouges et bleus de son faux cachemire jusqu'au vert bouteille de sa robe, aux rubans mauves de son vieux chapeau de feutre gris, orné de plumes jaune serin !.... Et puis, quand elle marche, sa tête bat la mesure comme un métronome, et elle parle toute seule... La voyez-vous, avec son paquet sous le bras, qui entre au Mont-de-Piété?..... Je parie qu'elle va déposer là quelque couvert d'argent ou quelque dé d'or, que lui a laissés sa défunte maî-

tresse, la bonne Mme Falopin..... Les pièces de cent sous une fois dans sa poche, elle les échangera, bien sûr, contre quelques bouteilles de vin ou de liqueur, un poulet bien gras, qui sait? peut-être un homard. Car on dit qu'elle est gourmande, la fine mouche. Peut-être aussi veut-elle compléter sa garde-robe, en y ajoutant une ou deux jupes roses ou quelque écharpe écossaise.... Evidemment ça lui manque. »

Le petit Gustave, dit Gugusse, dont j'ai l'honneur d'être le parrain, aurait continué longtemps sur ce ton-là, si je ne l'avais interrompu.

« Paix! paix ! lui dis-je, petite langue de vipère... Qu'est-ce que cela te fait que la mère Tromblon soit habillée de noir et de brun, comme il conviendrait à son âge, ou qu'elle porte sur elle toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ? Cela prouve tout au plus qu'elle n'a pas bon goût, ce qui n'est pas un crime.... Et je dis « tout au plus : » car elle a précisement trouvé ces robes, ces chapeaux, ces châles qui t'offusquent tant, dans la défroque de Mme Falopin. Si elle voulait les vendre, à peine en tirerait-elle quatre sous. Elle préfère les user.

— Parce que c'est une vieille avaricieuse.....

— Non, monsieur; parce qu'elle emploie à soutenir sa famille, ses frères, ses sœurs, ses neveux, ses nièces, même des cousins éloignés, tous pau-

vres comme Job, l'argent que lui coûteraient de nouveaux ajustements.

— Oh ! je ne le savais pas.

— Eh bien! sache-le, petit censeur.

Quant à te moquer du visage de la pauvre femme et de sa nuance pain d'épice, de la longueur de ses dents et de son hochement de tête, c'est peut-être encore plus mal. Car c'est se moquer de la vieillesse, une chose respectable, s'il en fut. Crois-tu, par hasard, fameux Gustave, que tu auras toujours dix ans, que tes cheveux seront toujours blonds, tes dents toujours fines et blanches comme celles d'un jeune chien, tes joues roses comme la fleur de l'églantier et ta peau douce comme un satin ? Tout cela passera, mon cher ami. Et un jour peut-être, si Dieu te prête vie, tu seras bien plus laid que la pauvre mère Tromblon.

Je te souhaite d'être aussi bon, d'avoir aussi courageusement porté ton fardeau, pendant soixante-quinze ans, à travers les sentiers de la vie. Je souhaite que derrière tes rides et sous ton costume de vieillard, les passants puissent découvrir ce qui éclaire le visage vieux et fané de la digne Catherine: la paix d'une bonne conscience, le doux rayonnement d'une âme qui aime Dieu et ses frères. »

Mon Gustave était un peu défrisé. Pourtant, je

voyais qu'il n'était pas convaincu.

« Le mal est donc bien agréable à croire, lui dis-je. Ah ! tu as beau faire ! je lis au fond de ta pensée. Tu-te dis : « Mon parrain est bien bon, si bon qu'il en est..... simple. Et les fins poulets ? et les bouteilles, d'anisette et de curaçao ? et le Mont-de-Piété ? Que répondre à cela ! » Que répondre ? Que ces poulets et ces bouteilles sont une pure calomnie. Qui les a vus ? Ce n'est pas le petit Clément. On lui a dit que la mère Tromblon était sur sa bouche. Mais quel est cet *on ?* C'est le grand Gervais, un niais, s'il en fut, et qui avait entendu conter la chose au gros Blaise. Le gros Blaise la tenait, toujours à titre d'*on dit*, de Binois, dont la réputation est si bien établie qu'on ne l'appelle jamais autrement que « Binois l'aspic. » Et encore l'aspic n'a rien vu. « Tout le monde affirme, dit-il, « que la mère Tromblon s'en repasse. »

Donc, mon garçon, si tu remontes à la source, tu ne trouves rien, mais rien du tout..... Donc, si tu te permets de répandre encore ce bruit, tu deviens le complice d'une odieuse calomnie.

— Mais le Mont-de-Piété ?

— Eh bien ! après, le Mont-de-Piété..... Tiens, reviens ce soir, à huit heures..... J'ai mon idée. Et je veux donner ma réputation à garder à Binois lui-même, si, d'ici à huit heures, je n'ai à te conter

sur le Mont-de-Pitié une histoire qui te fera rentrer cent pieds sous terre. »

Dès sept heures et demie, Gustave, qui est curieux comme un sergent de ville, arrivait, escorté de sa bonne, et se promenait de long en large, devant ma maisonnette de la rue des *Champs-Fleuris*. A huit heures sonnant, il sonnait à la porte.

— Eh bien! mon parrain, dit-il.

— Eh bien! mon filleul, asseois-toi là; mets un cadenas sur ta bouche, et ouvre toutes grandes tes oreilles.

Tu étais sans doute, ce matin, tellement absorbé par ta malveillante étude de la mère Tromblon que tu n'auras pas remarqué deux ou trois personnes qui se trouvaient, en même temps qu'elle, aux environs du Mont-de-Piété. Je les ai remarquées, moi.

C'était d'abord Aboukir, le vieux grenadier, bien enveloppé, à cause du froid, dans sa houppelande de corps-de-garde. Il était de faction à l'entrée de la prison militaire, laquelle, tu le sais, est mur mitoyen avec le Mont-de-Piété.

C'était ensuite Javotte qui ne marche qu'avec une béquille et qui n'en est pas moins l'une des plus ingambes de la ville. Elle passait par là, en allant faire son marché.

C'était enfin une pauvre jeune femme, misérablement vêtue, sans bas ni souliers, et qui, un petit enfant sur les bras, s'était assise à l'entrée du bureau et avait fini par s'endormir, bercée par le froid et la faim.

Je connaissais de longue date Aboukir et Javotte; et dans la dormeuse j'avais reconnu l'honnête Juliette qui habite le faubourg du Pont-Verd, et qui a été ma femme de ménage, il y a une demi-douzaine d'années.

J'allai donc prendre des renseignements auprès de ces trois personnages. Le factionnaire et la cuisinière ne parlèrent de la mère Tromblon qu'avec le plus profond respect. Ils savaient sur son compte toutes sortes de traits à faire pleurer des tigres et à fermer la bouche même à toi..... ami Gustave. Quant à l'histoire de ce matin, ils me renvoyèrent à la Malespine — c'est le nom de Juliette. « Elle la sait mieux que nous, dirent-ils, et vous la contera par le menu. »

J'allai voir la Malespine.

Elle me reconnut.

« Il me semble, ma fille, lui dis-je, que je vous ai vue, ce matin, au seuil du Mont-de-Piété..... même que vous paraissiez vous être endormie, et que vous teniez sur vos genoux..... monsieur, ajoutai-je, en avisant, dans certain berceau, son

beau poupon qui dormait d'un sommeil bruyant.

Mais qu'est-ce donc, repris-je, que cette espèce de fée Carabosse que j'ai vu passer, vers les onze heures?..... A la couleur de son chapeau, on l'eût prise pour une serine, et pour une perruche en regardant sa robe. »

Je crus que la Malespine allait m'arracher les yeux.....

« Vous ne voulez pas parler de cette chère mère Tromblon? » dit-elle, en se calmant un peu.

— Ce sont ses chapeaux fantastiques qui lui auront valu ce joli surnom. Eh bien! c'est donc un ange que cette mère Tromblon? ajoutai-je.

— Vous l'avez dit, monsieur, même un archange. Écoutez plutôt ce qu'elle a fait pour moi, ce matin.

Vous savez peut-être, monsieur, qu'en quittant votre service, il y aura six ans, vienne la Saint-Michel, j'entrai, comme cuisinière, chez les Sauvageon, du bourg des Ormes. Là, je fis connaissance du maître-valet, ce pauvre Casimir Malespine, un si honnête et si aimable garçon, et un bon chrétien, fallait voir.

Nous avons été bien heureux ensemble, pendant cinq ans. Et j'espère que jamais les épreuves que Dieu me réserve, — pas plus que celles que j'ai

endurées déjà, — ne me feront oublier l'agréable vie, quoique laborieuse et dure, que j'ai menée, aux Ormes, avec mon cher mari..... Hélas! il y a un an, il tomba malade, le pauvre ami. Les Sauvageon nous gardèrent, par pitié, quatre ou cinq semaines. Mais, quand ils virent que la maladie se prolongeait, il leur fallut absolument nous remplacer..... Ils nous congédièrent donc, et je ne veux pas m'en plaindre.

Nous vécumes ainsi, tant bien que mal, de nos petites économies. Puis Casimir mourut; et pour payer les frais de sa dernière maladie, il me fallut vider ma pauvre bourse..... Encore, si je l'avais gardé, lui, le cher ami, la misère avec lui m'eût été douce..... Mais Dieu ne l'a pas voulu. »

Et la pauvre femme se prit à pleurer.... Je ne dis rien; je me contentai de lui serrer la main, en marque de sympathie. Devant une profonde douleur, le silence est souvent le premier des devoirs.

Elle reprit :

« Hier, il ne restait plus que dix sous à la maison. J'avais tout vendu, jusqu'à la vieille montre du pauvre Casimir, jusqu'à mon anneau de mariage..... Nous nous couchâmes sans souper.

Ce matin, comme mon petit Gaspard criait la faim, et que je n'avais rien à lui donner, je fis

deux paquets, l'un d'une couple de couvertures usées, l'autre de quelques vieux draps rapiécés.

« Nous coucherons sur des copeaux et nous nous couvrirons, comme nous pourrons, de nos hardes, me dis-je. Il faut, avant tout, avoir du pain. »

Chargé de mes deux paquets et de mon pauvre innocent, je m'acheminai vers le Mont-de-Piété. Mais, comme je n'avais rien pris depuis bientôt vingt-quatre heures, à peine arrivée au seuil du bureau, je sentis mes forces épuisées. Mes deux paquets glissèrent de mes mains, je me laissai moi-même glisser contre le mur. Mon petit était engourdi par le froid..... Bientôt je perdis connaissance.

Quand je repris mes sens, j'étais dans mon lit, où les draps et les couvertures étaient revenus. Seulement ils étaient neufs et elles étaient bien épaisses, au lieu d'être, comme ce matin, presque hors de service à force d'être élimées. Gaspard avait bu et mangé et montrait une face joyeuse. Je sentais que, moi aussi, je devais avoir pris quelque cordial; car mon estomac n'était plus délabré, comme au commencement de la journée.

En ouvrant les yeux, je reconnus, à mon chevet, une vieille femme que j'avais vue, le matin, près du Mont-de-Piété. C'était la Javotte.

Elle m'apprit, sous le sceau du secret, et je vous le rapporte de même, — c'est aussi sous le sceau du secret, cher lecteur, que je vous fais cette communication, — qu'au moment où je m'étais trouvée mal, passait par là, d'aventure, une brave femme, fort bizarrement accoutrée et que l'on nomme la mère Tromblon. Elle devina ou se fit raconter ma triste histoire, courut chez elle, revint, un petit paquet sous le bras, entra au Mont-de-Piété, en sortit en grande hâte; puis, avec l'aide de quelques bonnes âmes, me ramena ici. Elle fournit mon pauvre domicile des objets les plus nécessaires, et obtint de M. le curé de Saint-Porcien de me prêter la Javotte, quelques heures chaque jour.

C'était donc la Javotte qui était installée à côté de moi.

« Et elle est donc bien riche, cette dame Tromblon? que je lui dis.

— Oui, car elle a un cœur d'or. C'est là sa très-grande richesse. D'ailleurs, elle n'a qu'une modeste aisance. Mais, comme elle ne garde pour elle que le strict nécessaire, et qu'elle donne tout le reste, elle a toujours de quoi assister ses frères dans la peine.

Pourtant, voulez-vous que je vous dise, ma bonne, qu'elle a dû être embarrassée pour vous

tirer d'affaire, ce matin. Elle ne m'en a pas soufflé mot, bien entendu. Mais la Javotte n'a pas les yeux dans sa poche. Et, comme la mère Tromblon m'a fait venir chez elle, sur les midi, pour me donner ses instructions à votre sujet, j'ai parfaitement vu que je ne voyais plus, sur la cheminée, une belle paire de chandeliers d'argent, ni, dans le vieux porte-montre, ce gros oignon d'or qui faisait pendule. Je ne doute pas que ces objets — auxquels la mère Tromblon tenait comme à la prunelle de ses yeux; car ils lui venaient de sa chère maîtresse, et, toute sa vie, elle les avait vus à cette même place — je ne doute pas que tout cela n'ait pris le chemin du Mont-de-Piété, pour le prix en être converti en couvertures, bouillon, bois, vêtements, etc.... »

Je t'assure, petit Gustave, qu'en me parlant ainsi, la pauvre Juliette avait la voix bien tourmentée par ses larmes, et que mes paupières aussi se mouillèrent, plus d'une fois, en l'écoutant

Es-tu content maintenant? Et as-tu encore quelque chose à dire contre la mère Tromblon, et ce qu'elle allait faire au Mont-de-Piété? La trouves-tu encore laide et ridicule? »

Petit Gustave ne répondit rien.

Il m'embrassa silencieusement, réfléchit un instant, puis me dit : « Papa m'a recommandé de

revenir de bonne heure, » et partit.

Comme, pour s'en retourner chez lui, il fallait de toute nécessité qu'il passât devant la maison de la mère Tromblon, il demanda à sa bonne la permission de monter, dire un mot à la chère dame.

« Madame, lui dit-il, tout en mordillant sa casquette, je vous ai bien mal jugée ce matin, et je viens vous en demander pardon. Vous pouvez désormais vous habiller en Chinoise ou en mère Gigogne, sans que je vous trouve ridicule. Et, fussiez-vous noire et sèche comme une momie d'Égypte, l'idée que vous seriez laide ne me viendrait même pas. Savez-vous qui m'a guérie de cette fâcheuse disposition que j'avais aux jugements téméraires?

— Non, mon petit ami.

— C'est la Malespine.

— O la méchante femme! comme elle garde mal les secrets!

— Pardonnez-lui, madame. Car c'est ce secret si mal gardé qui m'a corrigé. »

DOUBLE REMÈDE

CONTRE L'ÉGOÏSME.

Vous connaissez ce trait de l'enfance de Duguesclin?

Un jour qu'une dame venait voir la mère du futur connétable, celle-ci ne tarissait pas en doléances sur l'humeur farouche du jeune Bertrand et la peine qu'il donnait à toutes les personnes chargées de son éducation.

Je ne sais pas au juste ce que répondit la visiteuse à cette mère désolée. Mais l'histoire s'est chargée de répondre que ces défauts de caractère, cette fougue, cette indiscipline même n'atteignaient pas le fond de l'âme de Bertrand. Et celui qui causait tant de soucis aux siens est devenu, non-seulement

un des premiers hommes de guerre de son siècle, mais l'un de ceux qui ont su le mieux joindre aux qualités qui font le soldat les qualités plus relevées encore qui font le héros.

Il n'est point question de héros dans l'histoire que je veux vous conter, mais bien d'une petite fille de huit à neuf ans et d'une mère qui, plus que la mère de Duguesclin, avait raison de se tourmenter... Car, si les légèretés, les ardeurs excessives, voire les inégalités et les emportements d'une jeune âme sont choses qui, bien surveillées, se calment et se régularisent avec l'âge, quand le fond est bon, — peut-on en dire autant, et une mère ne doit-elle pas concevoir pour l'avenir de sérieuses inquiétudes, quand elle a une fille...

Mais au lieu de dissertations, laissez-moi commencer mon récit et vous présenter madame.... Marguerite et mademoiselle... Blanche. Je ne les désignerai l'une et l'autre que par leur petit nom, de peur que vous ne veniez à les reconnaître.

Mme Marguerite était veuve. Son mari, qu'elle avait aimé tendrement, était bien l'homme le plus doux, le plus serviable, le plus détaché de lui-même, le plus désireux en toutes choses de faire du bien au moindre de ses frères que l'on pût imaginer. Du reste le cœur sur la main, comme on

dit, ne sachant pas seulement ce que c'était que d'en vouloir même aux méchants. Quelques-uns trouvaient qu'il était trop bon... un bon défaut en tout cas et qui n'est pas commun.

Fille d'un pareil père et d'une mère bâtie sur le même modèle, Blanche avait tout à fait oublié de ressembler à ses parents.

Voici, autant qu'il m'en souvienne, son portrait, quand elle avait huit ans.

Elle n'était ni colère, ni paresseuse, ni gourmande, ni voleuse, ni menteuse, ni désobéissante...

— Mais, dites-vous, voici déjà bien des défauts qu'elle n'avait pas. Je connais beaucoup d'enfants qui ne sont pourtant pas des monstres, et dont j'oserais à peine en dire autant.

— Hélas! la mère de Blanche regrettait presque qu'elle n'eût pas un de ces défauts caractérisés, un défaut qu'on eût pu attaquer carrément, avec espérance d'en triompher... Mais combien il était pire et plus profond, le vice de Blanche!

Elle était égoïste. C'était une âme sèche que rien n'émouvait. Jamais elle n'avait su se gêner pour autrui. L'idée de partager avec qui que ce fût ce qu'elle possédait ne lui venait même pas. Si l'on racontait devant elle un de ces traits de générosité enfantine qui font venir les larmes aux yeux, elle

ne comprenait pas. Là où sa voisine Cœlina battait des mains ou tressaillait d'indignation, Blanche, aussi indifférente au bien qu'au mal, disait simplement : « Ah! » ou bien : « Et après? »

Comme elle calculait très-bien, elle n'essayait pas de résister à sa mère; elle faisait exactement ce qu'on lui prescrivait. Mais que de sentiments d'orgueil, d'envie, d'impatience, de haine peut-être, s'amassaient dans son cœur! Tout cela était renfermé au plus profond cette jeune âme. Cependant, comme on voit l'incendie à travers les vitres de la maison qui commence à brûler, tout observateur attentif lisait dans les yeux de Blanche — les yeux, ces fenêtres de l'âme — que quelque chose de violent flamboyait en elle.

Si on l'interrogeait sur ses pensées intimes, si sa mère, cherchant à la prendre par les sentiments, la faisait asseoir sur ses genoux, lui disant avec des larmes dans la voix : « Ma petite « Blanche, tu as quelque chose; je le vois dans « tes yeux. Est-ce que tu en voudrais à Clémen- « tine, parce qu'elle a eu de plus belles étrennes « que toi? Est-ce que tu en voudrais à Cœlina, « parce qu'on l'appelle partout la bonne Cœlina? « et l'on ne dit jamais cela de toi, ma Blanche, » Blanche prenait un air étonné et répondait : « Mais non, maman, je vous assure. »

Enfin, un jour, Marguerite désolée alla trouver un de ses oncles, vieillard vénérable, s'il en fut, et renommé par son expérience.

Quand elle eût exposé la situation.

« Le cas est grave sans doute, dit le bonhomme, et il est grand temps d'y songer. Mais qu'avez-vous fait jusqu'ici, ma chère nièce, pour combattre cette maladie de votre enfant, cette maladie qu'il faut bien appeler par son nom : l'égoïsme ?

— Mon Dieu, mon oncle, j'ai pleuré. J'ai caressé Blanche, ou je l'ai grondée. Après l'avoir appelée « mon bijou », quand j'ai vu que je ne pouvais rien tirer d'elle, je lui ai dit qu'elle était « une sans cœur ».

— C'est trop et ce n'est pas assez.

Laissez-là les larmes, les calineries et les reproches.

Pour guérir Blanche, pour tenter du moins cette cure, je ne connais que deux moyens : un moyen humain et un moyen divin.

Le moyen humain, c'est de lui donner des compagnes, pour lui apprendre un peu la vie qu'elle ignore par trop, seule avec vous et vos domestiques.

Le moyen divin, c'est de la mettre en contact avec Dieu. Blanche va avoir neuf ans. Trois ans encore nous séparent de sa première communion.

D'ici là il faut faire agir la religion sur cette âme froide. Qui sait? quand arrivera la grande époque, peut-être Blanche sera-t-elle transformée.

A l'œuvre donc et prions. »

Conseillée par son oncle, Marguerite ne prit pas au hasard ces petites camarades qui devaient jouer un rôle si important dans le traitement moral de Blanche.

Le père de Blanche avait laissé une sœur, veuve et peu fortunée. Cette pauvre dame vint à mourir. On ne savait trop que faire de sa fille Clorinde. Marguerite s'en chargea.

Dans le gros bourg de Sainte-Eulalie, où était l'habitation d'été de Marguerite, il y avait un notaire. Ce notaire avait une fille, à peu près de l'âge de Blanche et de Clorinde. On allait expédier Cœlina à la Visitation du chef-lieu voisin.

« Si vous vous vouliez me la confier, dit Marguerite à maître Colinot, je la ferais élever avec ma fille et ma nièce.

Maître Colinot ne se fit pas prier pour dire « Oui »; et voici Blanche, du jour au lendemain, enrichie de deux compagnes.

Pour gagner du temps, au lieu de faire la description des nouvelles venues, je vous dirai simplement que Clorinde était, au moral, tout le portrait de Blanche, et que Cœlina ne ressemblait

pas plus à l'une ni à l'autre qu'une colombe ne ressemble à une vipère.

« En se frottant avec sa cousine, avait dit le vieil oncle, Blanche comprendra les inconvénients de l'égoïsme. En vivant près de Cœlina, il sera difficile qu'elle ne ressente pas le charme de la douceur, de la charité, du dévouement, en un mot de tout ce qui lui manque tant, à elle Blanche, et que Cœlina possède si abondamment. »

Ainsi fut fait.

Le premier jour, Blanche et Clorinde furent toutes à la joie d'être ensemble. Et encore, quand je dis le premier jour, je devrais dire la première matinée. Car, dès l'après-midi, il y eut dispute et presque brouille.

Le lendemain, on ne se parla pas.

Et le surlendemain, cela menaçait de prendre la même tournure.

Marguerite ne dit rien. Elle avait résolu de n'intervenir qu'à la dernière extrémité dans cette éducation mutuelle.

Chacune des deux ennemies prit naturellement pour confidente « cette bonne Cœlina. »

Celle-ci n'eut pas de peine à leur montrer — elles n'étaient sottes ni l'une ni l'autre — qu'au lieu de se disputer ainsi, elles seraient bien plus heureuses, en se cédant mutuellement.

Mais ce qui valut encore mieux que les conseils de Cœlina, ce furent ses exemples.

Elle n'avait, elle, aucun mérite à céder, tant la chose lui paraissait naturelle, facile, douce même. A tous les plaisirs elle préférait celui de rendre service. Elle eût donné tous les jouets, tous les bonbons du monde, pour sécher les larmes d'une de ses petites amies, pour lui entendre dire : « Merci, Cœlina. Oh! que tu me fais de bien! »

La plupart des enfants, comme la plupart des hommes, se froissent et se blessent, parce qu'ils ont des caractères anguleux. Cœlina était tout douceur, toute paix, toute sérénité. Il semblait que, même l'eût-elle voulu, elle ne fût jamais parvenue à blesser personne. Elle n'aurait jamais su trouver une parole amère, un procédé désobligeant.

Aussi Clorinde l'aimait-elle passionnément.

« Pourquoi donc aimes-tu Cœlina mieux que moi qui suis ta cousine? lui disait Blanche d'un ton piqué.

— Pourquoi? Ah! j'aime cela! N'est-elle pas dix fois meilleure que toi?

— Je ne dis pas. Mais si je devenais aussi bonne qu'elle?

— Toi! je t'en défie bien. »

Blanche aimait les difficultés vaincues. Blanche, je vous l'ai dit, était très-intelligente. Il n'y avait

pas un mois qu'elle était doublée, triplée veux-je dire, de Clorinde et de Cœlina, et elle se disait déjà : « Si je veux être universellemment détestée, je n'ai qu'à ressembler à Clorinde. Si je veux être universellement chérie, je n'ai qu'à ressembler à Cœlina. »

Et elle ajoutait, un peu plus *sotto voce*, de manière à l'entendre cependant :

« Mais c'est que je ressemble comme deux gouttes d'eau à Clorinde. Aussi, l'on ne m'aime guère. Et il faut être bonne comme ma bonne mère et comme cette excellente Cœlina pour me supporter. »

De fil en aiguille, Blanche en vint à se dire : « Pourtant, si je travaillais à me rendre bonne, je sens que je le pourrais. D'ailleurs Dieu m'aiderait. »

Quand on a une fois et de bon cœur formé une semblable résolution, on est à moitié sauvé.

D'ailleurs Dieu, sur l'aide de qui Blanche avait eu si grande raison de compter, ne laissa pas la pauvre enfant sans appui visible et quotidien

Blanche aimait Cœlina. Elle aimait bien sa mère aussi, mais d'un amour peut-être un peu craintif. Malgré les conseils de l'oncle, Marguerite *disait* un peu trop.

Parlez-moi de Cœlina. C'était pour Blanche le *nec plus ultra* de la perfection : sage, tendre,

sévère même quelquefois, mais surtout bonne, toujours prête à se mettre en quatre pour les autres... Blanche était profondément reconnaissante de tout ce que Cœlina faisait pour l'aider à triompher de son égoïsme. Cœlina lui témoignait une affection bien dévouée. Et pourtant Blanche sentait que, tant qu'elle serait mauvaise, elle n'obtiendrait guère de son amie qu'une affection de commisération. Or Blanche, si indifférente jadis aux sentiments qu'elle pouvait exciter, aspirait à monter dans le cœur de Cœlina, à obtenir une affection de sympathie.

Ai-je besoin de vous dire qu'elle l'obtint?

Ces choses-là, il suffit d'y viser avec un peu de bonne volonté et de persévérance pour être sûr d'y arriver.

Que dire du moyen divin que nous avons à peine indiqué jusqu'ici?

Ce fut d'abord tout simplement le catéchisme.

Blanche avait une intelligence très vive. Elle aimait beaucoup l'étude. Ses rapports avec Clorinde lui avaient appris combien l'égoïsme est chose haïssable. Son amitié pour Cœlina lui avait ouvert le cœur. On peut dire que les abords de la place étaient déblayés..... Dieu y entra bien vite.

Vous vous imaginez peut-être, cher lecteur, que le catéchisme est une espèce de classe de religion

où l'on forme un certain nombre de petits garçons et de petites filles a répéter, comme autant de perroquets et de perruches, des mots qu'ils ne comprennent pas.

On voit bien que vous n'avez jamais été au catéchisme, ou que vous avez eu grand soin d'oublier ce qui s'y passait.

Tel n'était pas, à coup sûr, le catéchisme que faisait le bon curé de Sainte-Eulalie.

Je le vois encore d'ici, ce roi des curés. Il y avait plus de quarante ans qu'il gouvernait son petit troupeau avec une houlette aussi ferme que douce. Pour tous les paysans de l'endroit, même pour deux ou trois familles parisiennes qui passaient l'été à Sainte-Eulalie, entre autres la famille de Marguerite, c'était l'image du bon Dieu que M. le curé.

Il était grand. Tout amaigri que fût son visage par les austérités et les privations — quand l'abbé Ledoux avait cinq sous chez lui, rien au monde ne pouvait l'empêcher d'en donner quatre au moins aux pauvres de la paroisse; et dame Gertrude, sa gouvernante, était obligée de batailler serré pour obtenir qu'il gardât le cinquième sou — donc tout amaigri qu'il fût par les austérités et les privations, son beau visage aux traits fortement accentués, aux cheveux de neige, au regard tour à

tour sérieux et souriant, était l'objet de l'amour et de la vénération générale.

Il ne se contentait pas d'expliquer aux enfants la lettre du catéchisme. Il cherchait à leur en faire pénétrer l'esprit. Il apportait à l'appui de chaque chapitre, de belles histoires : et celles que contiennent en si grand nombre l'un et l'autre Testament, et mille traits sublimes ou touchants tirés de la vie des saints, et toutes sortes de récits sur ce qui lui était arrivé à lui-même pendant la grande révolution, alors que, pour servir le Créateur du ciel et de la terre, on était obligé de se réfugier dans des caves et des greniers.

Puis, comme il connaissait à fond l'âme de chacun de ses petits auditeurs, il avait soin que, dans toutes ses instructions, outre les enseignements généraux et utiles à tous, il y eût une leçon qui s'appliquât plus particulièrement à l'un où à l'autre, aujourd'hui à Pierre ou à Julie, demain à Etiennette ou à Désiré.

Cela était fait avec tant d'adresse et de bonté que Pierre ou Julie, Etiennette ou Désiré seuls s'en apercevaient et qu'à l'issue du catéchisme ils ou elles allaient se jeter dans les bras du vieillard, en lui disant : « Ah, Monsieur le curé, vous avez parlé pour moi aujourd'hui... Oh ! que vous avez touché juste... Vrai, je ne me croyais

pas si malade... Eh bien! je vais tâcher de me corriger. »

Blanche fut prise, ainsi que les autres. Comme elle avait aimé Cœlina, elle aima l'abbé Ledoux. Elle l'aima plus encore, parce qu'à la tendresse se joignit l'admiration pour tant de hautes vertus, la reconnaissance pour tant de merveilleuses instructions, pour le profit qu'elle en tirait, plus encore de celles du confessionnal que de celles du catéchisme, profit inappréciable dans cette guerre incessante qu'elle allait livrer à ses défauts.

Enfin, elle ne put s'empêcher de tirer parti des leçons de ce bon maître et de l'imiter, en faisant remonter plus haut que lui son amour, sa vénération, sa gratitude.

Quand on éprouve de semblables sentiments pour le grand Bienfaiteur, quand on est résolu de l'imiter, Lui aussi, d'être bon comme Lui, dût-il nous en couter beaucoup, on n'est plus seulement à moitié sauvé : on l'est tout à fait, et, si j'ose parler ainsi, définitivement.

Telle fut Blanche.

La racine de l'égoïsme mourut en elle; du moins ne poussa plus que de maigres rejetons; et encore, aussitôt poussés, ils étaient arrachés.

En un mot, Blanche devint pieuse. Au lieu de

s'abandonner intérieurement à ses mauvais mouvements d'impatience, ou d'envie, ou d'orgueil, elle lutta contre eux, chaque fois qu'elle les vit poindre. Elle travailla sans relâche à adoucir son âme, à fondre la glace de son cœur.

Elle y réussit. Ici le plus difficile encore, ce n'est pas d'agir, c'est de vouloir.

Les récompenses ne manquèrent pas à Blanche.

Quelle ivresse de bonheur ne voyait-elle pas rayonner sur les traits de sa chère mère, à mesure que Blanche se modelait sur le patron de Cœlina, et que Marguerite pouvait constater, les larmes aux yeux, une autre ressemblance : « Ah ! ma Blanche, comme tu ressembles à ton père maintenant ! »

Et la paix de la conscience ! Et cette joie du sacrifice, et cette satisfaction d'une victoire remportée sur soi-même, et cette pensée que l'on n'a dans son âme que des sentiments honnêtes, élevés, bienveillants pour les personnes, saintement indignés contre le mal, cette pensée que l'on pourrait ouvrir son cœur sans avoir à rougir de ce qu'il renferme : — tant qu'elle avait été égoïste, Blanche n'avait pas soupçonné ces nobles plaisirs.

Elle se demande maintenant comment elle a pu s'en passer.

Quelle douceur aussi de travailler à rendre à une autre âme quelque chose des leçons et des

exemples de Cœlina et de l'abbé Ledoux !

Grâce à Blanche surtout, Clorinde aussi se corrigea.... pas tout à fait peut-être ; et j'ai peur que, même à vingt ans, il ne lui reste un peu de hauteur. L'affabilité ne sera jamais son fort, jamais on ne l'appellera « la bonne Clorinde », comme on a dit de tout temps « la bonne Cœlina «, comme on commence à dire « la bonne Blanche »

Elle n'en a pas moins gagné beaucoup. Si elle est encore un peu rude, elle n'est plus ni colère, ni jalouse. Son écorce laisse encore à désirer ; au fond c'est une bonne fille ; et elle rend pleinement justice au mérite de ceux qui valent mieux qu'elle.

Mais je n'ai encore rien dit.

Vint le moment de la première communinn.

On a tant de fois décrit cette grande journée que je renonce à en retracer les joies et les émotions.

Lisez, cher lecteur, au fond de vos souvenirs. Et eussiez-vous quatre-vingts ans, vous verrez soudain apparaître devant vous le plus pur et le plus radieux de vos jours.

Malheureusement, chez plusieurs, ce jour où l'âme pour la première fois s'unit à son Dieu, est l'aurore d'une vie dont Dieu sera pour jamais absent... Heureux ces pauvres gens, si, au moment de la mort, ce souvenir se représente et les aide à ne pas mourir « comme des chiens » !

Pour Blanche, le jour de la première communion fut à la fois la dernière démarche de sa conversion et le point de départ d'une vie qui ne se démentit jamais.

Elle ne pleura pas. Ou du moins ses larmes furent calmes et ne tournèrent pas en sanglots. Mais, seule à seule avec Dieu, elle lui promit d'être toujours digne de Celui qui daignait habiter en son cœur.

Ce qu'elle a promis, elle l'a tenu.

Maintenant Blanche a dix-huit ans.

Ceux à qui l'on dit qu'elle a été égoïste, qu'à huit ou neuf ans elle faisait, par son caractère sournois, le désespoir de sa mère, ceux-là ne veulent pas le croire.

Ainsi, vous avez vu, presque au sortir de nourrice, un enfant chétif qui n'avait que la peau et les os. « Il ne vivra pas, » disait-on. Trois ou quatre ans après, vous le revoyez. Ou plutôt vous vous refusez à croire que ce soit le même, tant ses joues sont roses et rebondies, son œil vif, sa bouche souriante, tant la vie semble circuler, à travers ses veines, en flots de sang généreux.

Ce n'est plus lui ; ou plutôt Dieu l'a transformé.

Ainsi la grâce de Dieu, aidée, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de la bonne volonté de Blanche, avait transfiguré cette enfant. Notre-Seigneur lui-

même, en entrant dans son âme, avait achevé la transformation. Et ce n'était pas une manière de parler, mais l'exacte vérité, que le mot de saint Paul appliqué à notre héroïne : « Ce n'est pas moi qui vis ; c'est le Christ qui vit en moi. »

Je ne vous raconterai pas en détail la vie nouvelle de Blanche.

Demandez au pays tout entier avec quel admirable dévouement, avec quel héroïque oubli d'elle-même elle soigna sa mère, pendant cette cruelle et longue maladie du printemps dernier.

Clorinde vous dira — toute confuse d'être demeurée si loin en arrière de son amie — que lorsque Mme..... Marguerite était en pleine convalescence, Blanche, pour ne pas quitter sa mère, se refusa obstinément — et sans que sa mère le sût — à faire un voyage en Suisse, que Blanche avait désiré ardemment pendant plusieurs années et qui s'offrait à elle dans les plus charmantes conditions.

Tous ceux qui connaissent Blanche savent combien elle déteste la toilette et combien elle aime les pauvres. Pour venir en aide aux orphelins, aux vieillards, aux femmes malades, qu'elle est ingénieuse à multiplier les sacrifices, sachant concilier sa soif de charité avec la plus parfaite humilité ! Souvent Marguerite elle-même n'apprend que bien tard par quelle ruse nouvelle sa fille est par-

venue à satisfaire en même temps les exigences de sa position dans le monde, et ce besoin de se dévouer qui semble pour elle un besoin de première nécessité.

Je n'en finirais pas si je voulais vous énumérer toutes les qualités de Blanche.

Sachez seulement que, si elle veut se marier, et qu'elle accepte pour mari mon fils ou mon frère, quoique Blanche ne soit pas très riche, j'estimerai que mon fils ou mon frère en l'épousant aura fait un mariage d'or.

Maintenant, si vous voulez la morale de cette histoire, la voici.

Il y a mille démonstrations de la divinité de la religion.

Il n'y en aurait d'autre que l'histoire de Blanche, que cela me suffirait encore.

Et quand je dis l'histoire de Blanche, je devrais dire plutôt *l'exemple* de Blanche. Il y en a tant d'autres analogues.

Vous, parents, qui découvrez en vos enfants quelque grave défaut, ne désespérez pas. Confiez à la religion ces âmes malades. Elle finira par les guérir. A la place de chaque défaut, elle fera germer une vertu.

Surtout que cette éducation religieuse commence de bonne heure. Et vous verrez quelle merveilleuse

transformation s'opérera au jour béni de la première communion.

Mais aussi n'allez pas être ingrats et imprudents. N'allez pas croire que, la première communion faite, il n'y ait plus qu'à se croiser les bras, ou même à se hâter de détruire l'édifice dont, en entrant dans l'âme de votre fils ou de votre fille, Dieu lui-même vient de jeter les premiers fondements. N'allez pas tout à coup soustraire vos enfants à cette influence qui leur a été si salutaire.

Notre âme est comme un jardin dont Dieu seul est le vrai jardinier. Au jour de notre première communion, ce jardin est plein de fleurs parfumées. Voulez-vous qu'à ces fleurs succèdent des fruits ? Laissez le divin Jardinier continuer son travail.

Mais, si vous le chassez de ces jeunes enclos, en peu de mois, en peu d'années au plus, les fleurs se faneront, et à leur place renaîtront en abondance les ronces, les épines, les herbes folles, que dis-je ? les plantes vénéneuses.

Serait-ce être amis de nos enfants que de transformer ainsi le parterre embaumé de leur âme en une odieuse pépinière de poisons ?

HISTOIRES PARISIENNES

I

LE COLONEL ET L'HOSPICE DES MÉNAGES.

Cher lecteur, habitiez-vous par hasard, il y a vingt ans, le quartier de la Croix-Rouge, et alliez-vous quelquefois à l'hospice des Ménages, soit pour voir une ancienne connaissance, soit pour assister, le dimanche, à l'office du soir, qui s'y dit de bonne heure et vite ?

Dans ce cas, il est bien sûr que vous avez souvent rencontré, dans la cour ou à l'église, un grand vieillard de l'aspect le plus vénérable et le plus doux, quoiqu'il fut maigre comme un coucou et raide comme un manche à balai. Il portait à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur. On l'appelait *le colonel.*

J'étais à cette époque un des habitués de la

maison, et je ne saurais dire le nombre de fois que je vis le colonel causer familièrement avec ces braves gens que vous connaissiez sans doute aussi, et que l'on nommait les époux Eustache. L'été, il était ordinairement assis entre eux deux, à l'ombre d'un tilleul. L'hiver, toujours escorté des mêmes compagnons, il arpentait gravement l'allée qui longe les murs de l'infirmerie.

Je m'étonnai d'abord de l'intimité de cet homme, qui paraissait si distingué, avec cet humble ménage. Mais quand je sus leur histoire, à eux et à lui, mon étonnement cessa.

Si vous avez envie de connaître cette histoire, la voici.

Nous sommes en 1838, un dimanche de la fin de février. Le temps est beau, mais aigre. Un vent piquant saisit les passants par tout ce qui passe de leur personne, le bout du nez particulièrement et les oreilles. Au détour des rues, sourtout au détour des quais, la bise souffle si fort que, si les cache-nez eussent été inventés à cette époque, chacun eût remonté le sien jusque sur ses yeux. Chacun se contente de relever le col de sa redingote, de mettre ses mains dans ses poches ou de se souffler dans les doigts. Il y a pourtant du soleil. Mais qu'il est pâle, ce soleil de février! On serait presque tenté de dire : « Qu'il est froid ! »

C'étaient là quelques-unes des réflexions que faisait un certain commissionaire, qui arrivait, au coup de deux heures, ce jour-là, chargé d'un lourd paquet, à la principale porte de l'hospice des Ménages, laquelle donne, comme vous le savez, sur la rue de la Chaise, presque au coin de la rue de Sèvres.

Pendant que le concierge et la concierge mettent leurs lunettes pour déchiffrer l'adresse, et en attendant qu'on lui paye sa course, le commissionnaire est entré sous le porche. Il y a un banc ; il s'assied. Il aperçoit cette grande cour si bien abritée du vent, si bien disposée pour recevoir les moindres caresses du soleil. Quelques arbres bourgeonnaient déjà. Des groupes de vieillards assis sur des bancs de pierre, ou se promenant tranquillement dans les petits jardins, savouraient de chauds rayons que l'on soupçonnait à peine au dehors. On les soupçonnait si peu qu'on les trouvait froids ! Quelques sœurs traversaient la cour de ce pas rapide et pourtant point agité où se lisent du même coup leur zèle et leur confiance en Dieu. On entendait le chant des vêpres dans la chapelle.

En regardant, en écoutant tout cela, le pauvre commissionnaire sentit l'eau lui venir à la bouche.

Il communiqua naïvement ses émotions à la portière.

« Oh ! qu'on doit être bien ici ! madame, lui dit-il.

Est-ce que c'est très-difficile d'y entrer ?

— Il y en a pourtant là-dedans plus d'un et plus d'une qui se plaignent, répondit d'une voix aigre-douce madame Bois-de-Chêne.

Elle n'en put dire davantage. Le salut étant terminé, on quittait l'église. La cour se garnissait peu à peu, il se faisait autour de la porterie un de ces *va-et-vient* auxquels une concierge consciencieuse doit avoir l'œil. Madame Bois-de-Chêne oublia notre commissionnaire sur son banc.

La petite assemblée des fidèles qui sortait de la modeste église était composée d'une vingtaine d'habitants de la maison, de quelques ménages d'artisans, de quelques vieilles dévotes du quartier, de quelques jeunes ouvrières pieuses, de petits boutiquiers des environs. On remarquait d'autant plus vite, parmi ce « petit monde », un homme de haute taille, à l'allure militaire et dont la redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton, laissait voir plutôt qu'elle ne montrait la fameuse rosette écarlate.

Au lieu de suivre la plupart des étrangers qui regagnaient leurs domiciles respectifs, l'homme à la rosette se mit à parcourir la cour de long en large.

Tout en lui dénotait un poignant chagrin et une préoccupation des plus vives.

Hélas! il n'y a pas que les indigents qui soient

malheureux. Quelquefois même les dures épreuves que ceux-ci traversent ne sont rien à côté de certaines angoisses que Dieu réserve à ceux que le monde appelle heureux parce qu'ils sont riches.

Il n'y avait peut-être pas, parmi tous ces pauvres ménages de l'hospice, ni dans cette foule ouvrière qui venait de s'écouler lentement à travers la cour, il n'y avait peut-être pas dans les plus misérables mansardes de ce quartier où pourtant la misère ne manque point, d'âme plus déchirée que celle de notre promeneur, lequel appartenait évidemment aux rangs les plus élevés de la société.

Il venait de perdre, il y avait seulement quelques mois, sa femme qu'il aimait tendrement. Et son fils aîné, agé de vingt ans, se mourait de la poitrine!

Mais ceci n'est rien encore. Ce fils mourant n'aimait pas Dieu, il avait horreur des prêtres, et il résistait obstinément à tout ce que son père faisait pour qu'il mourût du moins chrétiennement... Or, c'est là pour un cœur de père, j'entends de père chrétien, une douleur dont rien n'approche.

Le pauvre colonel venait d'assister au salut. Quoiqu'il fût connu de tout le monde pour sa piété, chacun avait été ce jour-là frappé de son recueillement plus profond encore que de coutume. Agenouillé dans un coin, sur le sol humide qui sert

de pavé à la chapelle, sa tête dans ses deux mains, quelquefois les yeux levés vers l'autel, il semblait ne rien voir et ne rien entendre, hormis Dieu.

Dieu l'éclaira soudain et lui inspira la résolution que voici :

« Seigneur, dit-il, puisque ni mes prières les plus ferventes ni mes aumônes que je cherche pourtant à multiplier, ne peuvent m'obtenir cette grâce que je sollicite, je veux tenter quelque chose de plus. Je veux, non seulement soulager et assister, mais tirer absolument du besoin pour le reste de ses jours quelque famille pauvre et méritante. Elle priera Dieu pour mon Ernest. »

C'était cette résolution qu'il tournait et retournait dans sa pensée, en parcourant à grands pas la cour de l'hospice. Il étudiait les moyens d'arriver à se bien renseigner, afin de placer en de dignes mains cet insigne bienfait.

Tout à coup, et comme s'il eût découvert enfin ce qu'il cherchait depuis longtemps, il pressa le pas, et se disposait à franchir le seuil de la cour, lorsque ses yeux tombèrent sur la veste de velours brun du commissionnaire, qui depuis quelque temps déjà l'observait.

« Tiens, mais c'est Eustache !

— Tiens, mon colonel ! »

Ils rentrèrent dans la cour et, s'asseyant sur un

banc, au soleil : « Conte-moi ton histoire, » dit le colonel.

— Elle est bien simple, mais bien triste, dit le pauvre Eustache. Je ne puis la dire sans pleurer, ni seulement y penser sans frissonner. Je vous la dirai tout de même.

« En quittant le régiment, en 1815, je retournai chez nous. Là j'épousai une des plus braves filles du village, Elisabeth, que l'on appelait *la Bette*. J'avais un bout de champ, elle un bout de pré et quelques bestiaux. En mettant tout cela en commun, en nous levant matin et en nous couchant tard, en étant honnêtes, en ne travaillant jamais le dimanche, en nous aimant et nous aidant toujours l'un l'autre de tout cœur, nous fîmes assez bien nos affaires.

« Surtout, *la Bette* était si bonne, si bonne qu'elle me rendait heureux que je ne puis dire... Un jour, ne sachant comment la remercier, je me mis à être chrétien comme elle était chrétienne, à servir le bon Dieu avec elle... et je vous assure que cela augmenta beaucoup mon bonheur.

« Nous eûmes cinq enfants, tous beaux, tous bons que c'était une bénédiction. Nous passâmes ainsi quinze ans, heureux, ah! Seigneur, mais si heureux que c'était trop sans doute pour ce bas monde.

« En 1831, une affreuse épidémie de fièvre

typhoïde nous enleva coup sur coup quatre de nos enfants. Deux partirent dans l'innocence de leur baptême, deux déjà assez grands pour comprendre leur sacrifice, pour mourir résignés et souriants... Leur mère — que Dieu la récompense, la sainte! — eut le courage de les préparer elle-même à ce terrible passage. Oh! que les femmes chrétiennes ont une grande âme, mon colonel, et que, nous autres hommes, nous sommes souvent de misérables poules mouillées à côté d'elles!

« Cependant il nous restait notre fille aînée, Marie, une charmante enfant de quatorze ans, une enfant pour la simplicité et la candeur, une femme déjà pour la raison, pour l'entente du ménage, pour son ardeur et son adresse à suppléer, à soulager sa mère en toutes choses, un ange pour la piété...

« Hélas! les anges ses frères la réclamaient dans le ciel. Dieu nous la prit aussi. Il en était bien maître, et que son saint nom soit béni!

« Mais quand cette première et dernière de nos enfants s'en alla rejoindre ses frères et ses sœurs sous ces rosiers que j'avais moi-même plantés pour eux dans le cimetière, mon cœur se brisa.

« C'était plus fort que moi. Je ne pouvais plus vivre là où avaient vécu tous ces chers innocents. A chaque buisson des chemins, à chaque allée des

bois, près du ruisseau, dans la prairie, à l'église, en passant devant la maison d'école, je revoyais par la pensée ceux que j'avais perdus, et cette vue me retournait le cœur.

« Surtout, dans notre pauvre chaumière où si longtemps la joie avait habité, ces cinq petits lits vides à tout jamais, ce couvert de sept réduit à deux, cela me prenait tellement que je devenais incapable de travailler. Je ne savais plus que pleurer.

« — Allons à Paris, dis-je à Bette.

« Bette était plus sage que moi.

« Mon ami, répondait-elle, restons là où Dieu nous a frappés. Nous emporterons partout notre blessure avec nous. Donc à quoi bon changer de place ? Si le souvenir de nos chers petits est plus vif ici et par conséquent plus poignant, ici du moins nous avons la société de nos parents et de nos amis, les conseils de M. le curé, du pain assuré pour notre vieillesse, le grand air des champs et le soleil du bon Dieu. Qui sait si à Paris nous trouverons tout cela ?

« Malgré ces sages réflexions, nous allâmes à Paris. Ma femme vit que j'y avais mis mon idée. Elle ne voulut pas me contrarier. C'eût été la première fois de sa vie. Elle fit avec calme et sérénité les apprêts de notre départ.

« Nous vendîmes tout, le pré, le champ, les

bestiaux, et jusqu'à notre maisonnette. Avec l'argent, j'entrepris à Charonne, tout près de Paris, un commerce de maraîcher.

Malheureusement j'avais peu d'expérience de ce genre de culture. Surtout, je connaissais peu les hommes de la ville et pas du tout les affaires. Je fut trompé, exploité... Une année de sécheresse acheva de nous ruiner.

« Dix-huit mois après notre arrivée à Paris, de tout notre saint-frusquin, à peine nous restait-il une centaine de francs.

« Que devenir?

« J'eus l'idée de me faire commissionnaire.

« L'idée n'était pas mauvaise. Nous connûmes encore, dans cette médiocre position, des jours sinon heureux, du moins tranquilles. Ma femme tenait notre petit ménage et gagnait quelque argent à faire des chemises. J'étais fort, actif, honnête; je ne plaignais jamais ma peine. Jamais je ne répondais mal à la pratique, jamais même je ne montrais une mine rechignée quand on me proposait une course un peu longue. Ma qualité d'ancien militaire me servait aussi : je savais bien lire, bien écrire et bien compter, ce qui n'est pas inutile dans notre profession, et ce qui manquait à plusieurs de mes collègues d'Auvergne. Je gagnai de bonnes journées.

« Mais voici maintenant la vieillesse qui arrive. Je sens parfaitement que j'ai beaucoup perdu de ma vigueur et de mon agilité. Naturellement on me préfère les plus jeunes. Je passe souvent des jours entiers sans quitter mes crochets. Pour payer notre dernier terme nous avons été obligés de mettre au mont-de-piété la robe de noce de ma femme et ma montre... Avec la vieillesse, la misère ne tarda pas à venir frapper à notre porte... Ah! mon colonel, je me disais tout-à-l'heure que l'on serait bien ici pour terminer ses jours, pour se reposer un peu après avoir beaucoup travaillé! Je n'ai jamais été fainéant, j'irai tant que je pourrai, tant que l'on voudra bien de moi! Mais l'idée de mendier mon pain, d'être à la charité, l'idée de voir ma pauvre Bette souffrir de la faim et du froid, cette idée-là, j'aurai bien de la peine à m'y faire.

— Tu parles d'entrer ici, dit le colonel. Mais on n'entre ici qu'en payant ou avec de grandes protections. De l'argent, tu n'en as pas. Connais-tu quelque gros bonnet de l'administration qui puisse t'obtenir une admission de faveur?

— Hélas! non, mon colonel.

— Ah! mais... j'y pense. Si, tu connais quelqu'un qui peut, et qui veut te faire entrer ici... »

Et, comme Eustache se creusait la cervelle pour

savoir quel pouvait être ce quelqu'un, le colonel lui dit :

« Ne cherche pas si loin. Ce quelqu'un, c'est moi. Et ce qu'il y a de mieux, c'est que, si tu acceptes ce que je vais te proposer, c'est moi qui serai ton obligé et toi qui seras mon bienfaiteur.

— Est-ce que la tête du colonel aurait déménagé ? se demandait tout bas le pauvre Eustache, en entendant ces étranges propos.

— J'ai aussi une histoire à te dire, reprit le colonel. Tu y verras que je ne suis pas tout à fait aussi fou que tu commences à le croire, mais que je suis, pour le moins aussi malheureux que toi ! »

Le colonel alors raconta ce que vous savez déjà, cher lecteur, de ses peines domestiques, et conclut en disant :

« Ecoute, Eustache. Veux-tu que je vous fasse admettre aux Petits-Ménages, toi et ta femme ? Je n'y mettrai qu'une condition : c'est que tous deux vous prierez pour la conversion de mon pauvre Ernest. Vous avez cinq anges dans le ciel, mes chers amis. Que Dieu ne permette pas qu'en mourant mon unique enfant prenne un autre chemin !

— Nous prierons bien sans cela pour M. Ernest, dit le bon commissionnaire, en essuyant une larme

du revers de sa manche... Non, mon colonel, réservez ce bienfait pour de plus malheureux que nous. »

Eustache eut beau se défendre, — disons, pour être vrai, qu'il finit par se défendre faiblement, — le colonel ne voulut pas en démordre. N'était-ce pas la Providence elle-même qui mettait sur son chemin ces honnêtes et pieux époux et qui lui permettait, par quelques sacrifices d'argent, de les sauver, au moment où ils se demandaient avec anxiété de quel côté leur viendrait leur salut?

Ni les démarches, ni les dépenses ne coutèrent au colonel, et quinze jours après la scène que nous venons de décrire, M. et Madame Eustache étaient installés dans une des plus jolies chambrettes de l'hospice des Ménages.

Vous dépeindre la joie de ces braves gens serait chose impossible.

Ils ressemblaient à un homme qui tout à coup, sent sa barque glisser dans quelque hâvre inespéré, au moment où des corsaires allaient le saisir et l'emmener en esclavage. Depuis un an déjà, M. et Mme Eustache suivaient de l'œil, d'un œil effrayé, la misère qui se disposait à fondre sur eux. A quelles tristes extrémités ne seraient-ils pas réduits! Et voici qu'à l'instant où ils y pensaient le moins, arrive le bon colonel qui, pour le reste de leurs

jours, les asseoit dans cette parfaite sécurité. Ni les chômages, ni les révolutions, ni la maladie, ni la caducité elle-même ne vont désormais pouvoir mettre en péril leur pain de chaque jour.

Dirai-je qu'ils furent complétement heureux? Non; le bonheur complet n'est pas de ce monde. Et puis Eustache et Bette avaient dans leurs cœurs de père et de mère une blessure toujours saignante, qui ne put jamais permettre d'appliquer à leur vie nouvelle ce nom ambitieux de bonheur. Mais ils eurent la paix qui en approche.

Ceux-là seuls qui ont connu la lutte avec la pauvreté, qui ont vu devenir de jour en jour plus difficile cette guerre qu'il faut entreprendre contre les terribles envahissements de la misère, ceux qui savent comme les plus rudes courages se fatiguent eux-mêmes à ces combats sans cesse renaissants, et que la foi la plus vive a souvent de la peine à se tenir en garde contre le murmure, ceux-là peuvent apprécier la douceur de ce revirement soudain qui se faisait dans l'existence des époux Eustache.

C'est peut-être là un des avantages, une des compensations du moins de la pauvreté. Riches, rien n'eût pu consoler Eustache et sa femme d'avoir perdu leurs enfants. Pauvres, il leur fallut d'abord travailler pour vivre, et le travail impose,

en quelque sorte, silence à la douleur. Puis, les angoisses de la misère vinrent balancer presque les déchirements du cœur, et quand ces angoisses cessèrent, leur cessation seule amena dans ces pauvres âmes un calme et une tranquillité qui furent un baume même sur leur première et inconsolable douleur.

Leurs prières pour le fils de leur bienfaiteur étaient de tous les instants.

« Mon Dieu, disaient-ils, considérez que, par nous-mêmes, nous ne pouvons rien pour remercier ce bon colonel. C'est donc vous, ô mon Dieu, qui êtes chargé de le remercier pour nous. Et que lui donneriez-vous, en récompense de sa générosité, sinon ce qu'il vous demande avec tant de larmes?... Sa foi est si grande qu'il n'essaye même pas d'obtenir de vous la vie de son fils. Il envisage d'un œil presque tranquille la mort de cet enfant chéri, de tout ce qui lui reste au monde..... Mais si ce fils part avant d'être réconcilié avec vous, que voulez-vous que devienne ce pauvre père, ô mon Dieu? »

Comment des prières aussi ferventes n'eussent-elles pas été exaucées?

Un jour, Ernest dit à son père :

« Mon père, je suis un fils bien ingrat de ne pas vous avoir accordé plus tôt ce qne vous m'avez demandé tant de fois et avec une si tendre insis-

tance, ce que, depuis longtemps, vous ne demandez plus qu'au ciel, voyant mon obstination. Il y a longtemps aussi que je suis sollicité intérieurement de revenir au Dieu de ma première communion, à Celui qui vous a fait ce que vous êtes, mon père, à Celui qui donnait aux vertus de ma pauvre mère, si modeste qu'elle voulût être toujours, un si merveilleux éclat. Un sot respect humain, un entêtement stupide m'ont retenu longtemps loin d'une vérité que j'entrevoyais, que j'aimais déjà. Mais cette fois-ci je suis vaincu. Je ne sais quelle violence intérieure je me sens faire aujourd'hui. Il faut que les prières que tant de bonnes âmes adressent à Dieu pour moi aient redoublé, depuis quelque temps, de nombre ou de ferveur... Faites venir mon ancien camarade, Julien, maintenant le père Théodose. Je veux lui donner la joie d'être l'instrument de ma conversion, du moins de recueillir ce que vous avez semé, vous, mon père, et ceux qui ont prié avec vous. »

C'étaient bien en effet les prières d'Eustache et de sa femme qui avaient fait fondre la glace de ce pauvre cœur..... Ernest ne tarda pas à l'apprendre. Car, une fois revenu à Dieu, ses conversations avec son père devinrent plus intimes qu'auparavant.

Quelle que soit la tendresse naturelle de deux

cœurs, si Dieu n'est pas leur lien, si l'un d'eux seulement connait Dieu, tandis que l'autre l'ignore ou le méprise, il y a mille choses que ces deux cœurs ne peuvent se dire; il y a comme un mur d'airain entre eux. Mais que l'amour dont le premier est consumé arrive à pénétrer l'autre aussi, que Dieu tout à coup soit aimé du fils comme il l'était du père, ou du père comme il l'était de la fille, ou de l'époux comme il l'était de l'épouse, le mur tombe aussitôt. Et le monde nouveau, et les horizons inconnus, et les riches veines de tendresse qui se découvrent tout à coup... pour le comprendre et le dire, il faut avoir éprouvé cette joie de voir, dans nos relations avec des êtres chéris, l'amour chrétien prendre la place de l'amour humain.

Le colonel et Ernest sentirent ces douceurs.

Car Ernest vécut encore jusqu'à l'automne.... Pendant les chauds jours de juillet et d'août, il put même aller rue de Sèvres remercier ses bienfaiteurs.

Bette l'attirait beaucoup. La piété simple et vive de cette digne femme était l'aliment le meilleur que l'on peut offrir à la foi renaissante du jeune homme.

Quand il ne lui fut plus possible de se lever, Bette alla le voir..... tous les jours, pendant deux

mois... Eustache et Bette se joignirent au colonel et au père Théodose pour assister Ernest à sa dernière heure.

La charité du pauvre pour le riche est une chose vraiment touchante.... Ou plutôt nous parlons mal; n'était-ce pas Bette qui était riche et Ernest qui était pauvre?

Tout récemment revenu, et sous l'impulsion de prières qui avaient forcé, pour ainsi dire, le consentement de Dieu, Ernest était bien ignorant. Il savait sans doute, il l'avait vite rapprise, la lettre des principaux dogmes catholiques; mais l'esprit de la religion, mais cette pensée d'amour et de sacrifice qui doit pénétrer le chrétien tout entier, il n'en avait qu'une vague et confuse notion.

La conversation de Bette lui apporta ce qui lui manquait. Cette femme admirable ne pensa jamais à donner à son cher enfant — c'est ainsi qu'Ernest exigeait qu'elle l'appelât — des leçons de piété. Elle lui ouvrit tout simplement son âme.

Mais Dieu! quelle belle chose et quel enseignement souverain qu'une âme où le Maitre règne sans conteste, une âme qui a connu les joies et les tristesses de la vie, et qui, dans l'une et l'autre fortune, n'a cessé d'aimer et de bénir la sage Providence, qui, pour faire naître Dieu dans un cœur où Dieu n'est pas connu, n'hésiterait point à souf-

frir joyeusement les plus affreuses tortures !

Telle était l'âme de Bette. Et quand Bette parlait, son âme était dans ses paroles ; et quand Ernest l'écoutait, un feu nouveau s'allumait en lui : son pauvre œil éteint croyait voir déjà le ciel et ses splendeurs.

Heureux, mille fois heureux le mourant auquel Dieu donne de converser avec un saint !

Quand Ernest fut mort, le colonel n'avait plus aucun lien qui le retînt sur la terre. L'Église et les greniers du pauvre devinrent de plus en plus sa demeure habituelle. Sa seule distraction était l'hospice des Ménages.

On ne pouvait voir sans émotion ces trois vieillards, de positions si diverses, rapprochés par une mutuelle reconnaissance, vivre ensemble sur le pied de la plus parfaite égalité. Ils aimaient surtout à s'entretenir du souvenir de leurs chers enfants... Le colonel ne pouvait assez se féliciter du petit bien qu'il avait fait à ses amis. N'était-ce pas de cela qu'était résulté ce grand bien, ce bien des biens, ce bien inappréciable, la mort chrétienne d'Ernest?

Cher lecteur, quand il vous semble que Dieu est sourd à vos prières, essayez donc de quelque effort de charité. Pour obtenir d'en haut une grâce extraordinaire, ce n'est pas assez d'une œuvre ordinaire. — Cet effort du dévouement, cette œuvre qui

excède un peu les limites de la charité vulgaire, ce sont bien là ces attaques violentes auxquelles le ciel ne résiste pas

II

L'AVOCAT DU BON DIEU.

« L'avocat du bon Dieu, » c'est ainsi que l'on avait surnommé un certain Geoffroy, valet de chambre de son métier et qui demeurait, il y a tout à l'heure cent ans, dans un misérable grenier de la rue Bourbon-le-Château, aux environs de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Je ne sais comment le souvenir d'un si obscur personnage a pu survivre à tant de « hauts et puissants seigneurs » qui vivaient en ce temps là.... Ou plutôt, je crois que je m'en doute.

Il faut avouer que maître Geoffroy aurait pu choisir plus mal son client. Et je crois, entre nous, que c'est ce Grand Client — qui compte parmi ses mi-

nistres l'oubli tout comme la mort — que c'est Lui qui a voulu, pour sa gloire et pour notre instruction, faire surnager jusqu'à nous, sur le fleuve du temps, la mémoire du pauvre valet de chambre.

Vous trouvez peut-être mon exorde énigmatique, hiéroglyfique... Rien pourtant n'est plus clair.

Geoffroy n'avait étudié l'éloquence ni à l'école de Démosthène, ni à celle de Cicéron. Même les noms beaucoup plus modernes de Daguesseau et du grand Gerbier, *l'aigle du barreau*, lui étaient, je le crois, inconnus.

Il n'avait jamais peut-être assisté à une audience du Châtelet ou du Parlement; et il n'avait qu'une idée très-confuse de ce qu'était que la grand'chambre.

Mais il y a d'autres causes que celles qui se jugent au vieux palais de Saint-Louis. Et les seuls accusés ne sont pas ceux qui comparaissent, entre deux exempts, par-devant les magistrats en robe rouge.

Même, comme pour renouveler la scène par où débute la Passion, l'un de ceux qui sont le plus souvent accussés par les hommes, c'est Dieu.

Qui le croirait, si tout le monde ne le voyait? Dieu notre grand bienfaiteur, Dieu à qui nous devons l'existence, Dieu l'auteur des merveilles de ce monde et des merveilles mille fois plus éblouissantes du monde surnaturel, Dieu dont la providence nous protége avec la sollicitude d'une mère, Dieu occupe

presque toujours, auprès de ses créatures, le rôle d'accusé.

Eh bien ! le pauvre Geoffroy, ce simple valet de chambre peu lettré, — il savait tout juste lire et écrire, — cet homme dont la vie s'écoulait dans la compagnie d'autres hommes, grossiers pour la plupart, impies quelquefois, — on était alors en plein XVIIIe siècle et l'impiété était bon genre, — cet homme s'était dit : « Dieu est mon père. Je ne dois pas, je ne veux pas le laisser attaquer sans le défendre. » Et, bien qu'il n'eût d'autres armes que son catéchisme, beaucoup de bon sens et une petite pointe de sel gaulois, il réussit si bien dans cette défense, et il en fit si bien « sa spécialité, » comme on dit aujourd'hui, que le nom d'avocat du bon Dieu lui en était resté.

C'est par un des neveux de Geoffroy, ledit neveu mort il y a cinquante ans, qu'un de mes arrière-grands-oncles, défunt lui-même depuis les jours lointains où régnait Louis-Philippe, avait ouï parler de Geoffroy.

Ce neveu, en l'an 1767, était un tout jeune valet de pied des plus fringants.

Le 25 août, au soir, pour célébrer à sa manière la Saint-Louis, Mons Germain avait joué gros jeu, avec une demi-douzaine de laquais, « peu délicats, » je crois, chez le marquis de la Rullaye, son maître.

Il avait perdu cent écus, c'est-à-dire juste deux cents livres de plus que ne contenait son escarcelle.

Il passa la nuit à se creuser la tête pour savoir comment il pourrait acquitter cette dette d'honneur.

Tout à coup l'idée lui vint que son oncle Geoffroy ne jouait jamais, qu'il était économe, qu'il n'avait à sa charge ni femme ni enfants, qu'il pourrait donc lui prêter cette bagatelle de deux cents livres. Il s'agirait seulement de l'attendrir.

Aussitôt levé, mon Germain, légèrement vêtu, — je crois que dans sa précipitation il oublia une partie de son ajustement. — Germain, malgré une chaleur accablante, ne fit qu'un saut de la rue de Tournon où était situé l'hôtel du marquis jusqu'au pauvre logis de l'oncle Geoffroy.

« M. Geoffroy est-il chez lui ? demanda Germain à une sorte de Cerbère qui tirait le ligneul dans un antre humide.

— Montez jusqu'au cinquième, repondit celui-ci. Vous faites bien d'arriver. Une heure plus tard, il n'était plus temps. »

Inquiet, Germain — qui avait d'ailleurs des jambes d'échassier — grimpa l'escalier quatre à quatre.

Il trouva la porte entre-bâillée. Il la poussa, et il fut tellement étonné de ce qu'il vit que d'émotion il laissa rouler son chapeau à terre.

Son oncle était là, en manches de chemise, assis

sur un gros paquet roulé, formé de ses deux matelas, les coudes appuyés contre ses genoux et ses larges mains soutenant sa tête crépue.

Derrière lui un autre paquet de hardes, le bois de lit démonté, quelques ustensiles de ménage épars sur le sol, un habit assez propre étendu sur *la* chaise, tout cela indiquait un déménagement imminent.

Geoffroy était tellement plongé dans ses méditations que le bruit que fit Germain en poussant la porte, même le chapeau roulant presque jusqu'aux pieds du rêveur, rien ne le put faire changer de posture.

Il fallut le « Bonjour, mon oncle, » un bonjour embarrassé du pauvre jeune homme légèrement déconfit, pour que Geoffroy levât la tête.

« ! Ah c'est toi, Germain. Comment vas-tu? Sais-tu, sans reproche, qu'il y a tout à l'heure un an que tu n'es venu savoir de mes nouvelles? Et tu as de la chance de me trouver ce matin. Six mois plus tôt, j'étais à la Charité. Une heure plus tard, je serai dans la rue..... »

Geoffroy disait cela avec un calme qui renversait un peu le jeune homme. Et il faut rendre à celui-ci cette justice qu'il oublia tout à coup l'état piteux de ses affaires, pour s'intéresser à celles de son oncle.

Il ne savait trop comment faire pour le consoler.

Alors il eut une idée très-sotte, et très-fréquente chez MM. les consolateurs, même les mieux intentionnés. « Si nous rejetions sur quelqu'un la responsabilité de cette infortune ou de ce contretemps.... Si nous accusions Pierre ou Paul, ou Jacqueline ou Jeannette, ou mieux encore, Celui qui — nous le croyons du moins — n'est pas là pour nous répondre : le bon Dieu... »

Donc, Germain, toujours debout, toujours un peu penaud, — décidément il n'avait peut-être pas tout à fait oublié ses deux cents francs, — Germain dit à son oncle, toujours assis et qui, le menton dans sa main, et ses grands yeux noirs levés vers le jeune homme, l'écoutait avec une bienveillance où ne manquait point un petit assaisonnement de malice :

« Mais, mon oncle, que vous est-il donc arrivé?

— Mon Dieu, mon neveu, la chose du monde la plus simple. J'étais, comme tu sais, valet de chambre et homme de confiance du vieux chevalier de Misly. Il est mort, presque subitement, — pas assez, Dieu merci, pour ne pas avoir eu le temps de se reconnaître, — mais sans avoir pu, comme il me l'avait promis maintes fois, me coucher sur son testament. Ses héritiers, des héritiers éloignés qui n'avaient jamais entendu parler de moi, me congédièrent naturellement.

« Je cherchai une place ; et comme j'avais de la

peine à la trouver, je fis quelques corvées. Un jour, en montant du bois, je me laissai tomber sur la jambe toute une charge. Trop heureux de n'être pas estropié pour la vie, et d'avoir passé six mois à l'hôpital ! Après quoi, ma convalescence, que je fis ici, a épuisé mes dernières ressources ; et, comme je ne puis plus payer mon loyer, mes propriétaires, qui ne sont pas riches, ont bien été obligés de me donner congé.

« Tu vois, ajouta-t-il en souriant, et lui montrant ses paquets, que mon déménagement n'a pas été long à préparer. Dans une heure, je pars. En attendant mes déménageurs, je réfléchissais quand tu es arrivé, mon garçon. »

C'est ici que se place la fameuse consolation de Germain.

« Oui, dit-il, vous réfléchissiez sans doute que le bon Dieu n'est guère reconnaissant envers vous qui l'avez toujours si bien servi et si vaillamment défendu. C'est dur, à votre âge et quand on relève de maladie, d'être ainsi sur le pavé.

— Écoute, Germain, dit l'oncle Geoffroy, je te pardonne ce langage, parce que tu ne sais ce que tu dis, et que tu as parlé ainsi à bonne intention.... Mais si tu crois que je songeais à me plaindre du bon Dieu, vraiment tu me fais tort. J'ai commis bien des fautes dans ma pauvre vie, hélas ! Mais

murmurer conte vous, ô mon Dieu, mon père, non, jamais cela ne m'est arrivé ; et j'espère bien qu'avec votre grâce cela ne m'arrivera jamais.

« Non ; je songeais précisément à tous les adoucissements par lesquels la bonne Providence semble vouloir prouver qu'elle est toujours mère, même alors qu'elle nous frappe.

« Tiens, tu as sans doute entendu ton père parler du chagrin que j'ai eu quand j'avais ton âge, ou approchant, de ne pouvoir épouser notre voisine, Thérèse, si belle, si aimable, si douce, si pieuse, et que le bon Dieu a prise et garde pour Lui, depuis vingt ans et plus, aux Ursulines de Moulins. J'ai eu de la peine à me soumettre alors. Je l'ai fait pourtant. Et maintenant je me dis : « Qu'est-ce que je deviendrais si j'avais femme et enfants, si je voyais bercelonnettes et fauteuils de paille, petits souliers et petites chemises emballés avec mes hardes à moi ? Oh ! c'est vraiment alors que la résignation me serait difficile. Mais un homme seul, ça se tire toujours d'affaire.

« Est-ce qu'on peut mourir de faim avec des bras comme ceux-ci ? disait le brave oncle Geoffroy, en étalant avec une certaine complaisance de formidables « abatis. »

— Oh ! reprit Germain, vous avez l'esprit si bien fait que vous en êtes impatientant. Mais enfin cela

n'est pas gai de coucher dans la rue.

— Mon Dieu, en plein mois d'août, il y fait peut-être meilleur qu'ici. Mais je couche chez un ami.

— Vraiment!

— Oui. Tu sais bien Mathieu, le fils du sabotier de chez nous. Mathieu faisait, en même temps que moi, deux doigts de cour à Thérèse, et il m'en voulait à mort, parce qu'il croyait qu'elle me préférait à lui. Eh bien ! quand Thérèse a été partie pour le couvent, j'ai fait de mon mieux pour consoler « mon rival. » Il me semblait que je travaillais ainsi à me consoler moi-même, et Dieu sait si j'en avais besoin... Donc, à force d'avoir pleuré, d'avoir raisonné ensemble, d'avoir reconnu que, lorsque nous nous permettons d'accuser le bon Dieu, nous sommes toujours des injustes et des ingrats, nous sommes devenus, Mathieu et moi, amis à pendre et à dépendre.

« Quand j'ai su qu'on me donnait congé, comme je n'avais pas un petit écu pour louer la moindre charrette, afin de transporter mon chétif mobilier, j'ai invoqué l'assistance de Mathieu. Il a justement pour industrie de louer de petites voitures à bras et de faire des déménagements d'ouvriers.

« — Mes voitures sont bien volontiers à ta disposition, m'a-t-il répondu, et mes bras avec; cela va de soi. Seulement, j'ai toujours entendu dire qu'il

fallait deux adresses à un déménageur : l'adresse de l'appartement que l'on quitte, l'adresse de celui où l'on va. Je connais la première de ces adresses. Mais la seconde ? »

Force me fut bien de dire que je ne la connaissais pas plus que lui.

« — Je m'en doutais, dit-il. Eh bien! moi, je la connais. Tu viens chez nous. »

Et comme je me confondais en remerciements et faisais presque mine de refuser,

— Voyons, dit-il de son ton un peu bourru, est-ce que tu te ferais tirer l'oreille, s'il dépendait de toi de m'obliger ? ..... De quel droit donc refuserais-tu l'offre cordiale de mon amitié ? »

« Donc j'ai accepté. Et, en attendant la charrette, je remerciais Dieu de m'avoir procuré un déménageur, un logement, du beau temps pour le transport de mes petits meubles, sourtout le cœur d'or de mon ami Mathieu. »

Cependant celui-ci arriva. Le mobilier fut descendu en un tour de main. Et, Mathieu tirant, Geoffroy poussant, la charrette eut bien vite franchi le court espace qui sépare la rue Bourbon-le-Château de la rue des Ciseaux où demeurait le commissionnaire.

Germain marchait tantôt à côté de son oncle. tantôt à côté de Mathieu. Celui-ci, quand on fut

rendu à destination, offrit poliment au jeune homme un doigt de vin, ce qui ne pouvait guère se refuser par cette chaleur sénégalienne.

Le vin délie les idées, dit-on. Bien que celui du commissionnaire fût du Suresnes, beaucoup plus tôt que du Chambertin, il eut son effet.

Et, Geoffroy ayant dit à son neveu :

« Mais, à propos, mon garçon, tu ne m'as toujours pas dit la cause de ta visite. Est-ce que c'est par simple amitié que tu es accouru comme ça, chez moi, dès le matin, sans veste ni rabat ? »

Germain avoua, tout rouge, que le motif de sa visite était intéressé, mais que, quand il avait vu les meubles de son oncle sur le carreau, il s'était dit qu'il était inutile d'exposer sa requête.

Parle toujours. Nous trouverons peut-être quelque bon conseil à te donner.

— C'est précisément, mon oncle, ce que je me disposais à faire. »

Germain alors de raconter son fait.

Et voyez comme l'exemple du dévouement et de la résignation, de ces fortes et simples vertus qui éclataient chez ces dignes ouvriers, eut tout de suite une influence sur ce jeune écervelé de Germain!

En quittant l'hotel de la Rullaye, il se préparait à se montrer tant soit peu « grand seigneur, » avec son bonhomme d'oncle, à faire sonner bien haut

ses belles connaissances, à représenter que le jeu était une des nécessités de sa position, et que rien ne l'honorait plus que la sollicitude avec laquelle il cherchait, ailleurs, — par exemple dans la poche de son oncle, — l'argent qui n'était pas dans la sienne.

Cette jactance était tombée d'elle-même.

Ce fut les yeux baissés, et le nez aussi, qu'il fit sa confession.

Mathieu l'écoutait avec intérêt.

« Voyons, mon petit, lui dit-il, la main sur la conscience, t'est-il arrivé souvent de jouer si gros jeu ?

— Mon Dieu, Monsieur, il y a une couple d'heures, j'aurais fait le fendant et j'aurais répondu, haut la main, que cela m'arrivait tous les jours. J'aime mieux vous dire la vérité.

« Le fait est que ma bonne mère m'avait tant recommandé de fuir les tripots que je n'y ai jamais mis les pieds. Il a fallu pour me faire tomber dans le piège l'arrivée chez mon maître de ces valets « séduisants et pervers. »

— Écoute mon garçon, l'une des plus grandes grâces qui puissent être faites à un jeune homme, c'est d'être étrillé, la première fois qu'il tâte de cet infernal plaisir du jeu... Je crois que la leçon à été bonne pour toi et qu'il est inutile qu'elle aille jus-

qu'à te faire perdre ta place, ce qui ne manquerait pas d'arriver, si tu ne pouvais payer cette malencontreuse dette... Tu vois mon ami Geoffroy. Eh bien! remercie-le des deux cents livres qui vont tomber du ciel dans ton gousset. Je connais quelqu'un pour qui Geoffroy a été si bon que ce quelqu'un ne peut supporter l'idée de ne pas faire le bien que Geoffroy voudrait faire, mais qu'il est empêché d'accomplir, par des circonstances indépendantes de sa volonté. »

Bref, Mathieu alla chercher, au fond d'une armoire, un vieux bas de laine plein d'écus de six livres. C'étaient ses économies depuis vingt ans. Il y avait peut-être là une centaine de pistoles.

Il en tira deux cents francs et les donna à Germain. Deux cents francs le cinquième, de cette fortune, quelle libéralité ! Et que de millionnaires n'ont pas été, une seule fois dans leur vie, aussi généreux !

Germain n'en croyait pas ses yeux. Il pleura comme un enfant. Quant à l'oncle, encore un peu affaibli par la maladie, un peu éprouvé par la chaleur et l'émotion, il se trouva mal de joie.

Comment finit cette histoire ?

Comme elles devraient finir toutes, n'est-ce pas, cher lecteur ? La vertu fut récompensée et le crime puni.

Débarrassons-nous d'abord de celui-ci

Les jeunes chevaliers d'industrie qui avaient plumé le pauvre Germain ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin. Ils estimèrent que c'était une duperie que de se cacher pour faire le mal : deux ou trois d'entre eux entrèrent dans la bande de quelque Cartouche.

Pour trancher le fil de leurs jours, la Parque — on parlait volontiers ainsi à cette époque — la Parque emprunta la main experte du bourreau.

Quant à Germain, plus il y réfléchissait et plus il était émerveillé de la bonté du commissionnaire et de cette affection enthousiaste vouée à « mon oncle Geoffroy » tout simplement parce que « mon oncle Geoffroy » était toujours, envers et contre tous, — contre lui-même surtout, — « l'avocat du bon Dieu. »

Germain ne put donc s'empêcher de tout raconter à M. de la Rullaye.

Celui-ci était un honnête homme et un bon chrétien, chose qui n'était pas extrêmement commune à cette époque parmi la respectable catégorie des receveurs généraux, à laquelle ledit M. de la Rullaye avait l'honneur d'appartenir.

Il écouta son jeune valet de pied avec un profond recueillement.

« Mon ami, lui dit-il, je connais des gens qui

roulent sur l'or et qui se regardent avec quelque complaisance, parce qu'ils dépensent en œuvres de charité — œuvres d'ostentation, hélas ! quelquefois — le dixième de leur revenu. Et voilà ce pauvre Mathieu qui, tout d'un coup, et par reconnaissance envers son vieil ami, et parce qu'il espère par là sauver ton âme, mauvais sujet, le voilà qui donne, sans y regarder le cinquième, de son capital ! Quelle leçon !

« Quand je pense que j'ai bien le cœur de me plaindre, — peut-être pas tout haut, mais à part moi, et le diable n'y perd rien, — si par hasard mon cuisinier a donné un tour de broche de trop à ce faisan ou à cette bécassine, s'il pleut quand je voudrais du soleil, s'il fait beau temps lorsque je désirerais de la pluie ! ... Quand je pense que je me suis trouvé, pendant quelques mois, l'homme le plus malheureux du royaume, parce que j'avais échoué dans ma candidature à l'Académie des Inscriptions, parce qu'à la vente de ce riche Hollandais, un certain tableau qui représente une botte de carottes et que je couvrais d'or m'a été enlevé par un Russe qui le couvrait de billets de banque !.. »

Et mon fermier général n'eut pas de cesse que Germain ne l'eût conduit rue des Ciseaux. Il voulut absolument embrasser les deux amis qui n'y comprenaient rien et prenaient ce beau monsieur

pour un échappé des Petites-Maisons.

Mais il leur fit un discours si plein de sens qu'ils abandonnèrent bien vite cette injurieuse supposition.

Le lendemain matin, Geoffroy était installé à l'hôtel de la Rullaye, en qualité de valet de chambre de confiance. Il y demeura jusqu'à sa mort.

Mathieu préféra rester dans sa rue des Ciseaux. Mais — sans parler des 200 francs — M. le marquis lui fournit un petit capital avec lequel il monta une entreprise de déménagements beaucoup plus considérable.

Ses enfants ont été riches; ses petits enfants très-riches. Tous sont demeurés charitables. Et ils rattachent toujours l'origine de leur fortune à ce cher M. Geoffroy, *l'avocat du bon Dieu.*

III

LE PÈRE LAFRIPE.

Du temps que les Petites-Sœurs des pauvres, qui sont maintenant avenue de Breteuil, habitaient rue du Regard, n° 14, j'allais souvent leur rendre visite. Il y avait, parmi leurs pensionnaires, deux vieilles femmes auxquelles je portais intérêt. Je finis par prendre la maison elle-même en une telle amitié que, la mère Delphine et la mère Roquebert étant mortes sur ces entrefaites, je n'en continuai pas moins à fréquenter le n° 14.

Parmi les habitués du parloir, — ou de la cour, ce parloir d'été, — je ne tardai pas à distinguer un petit homme très-vieux, très-laid et qui paraissait très-pauvre... si pauvre, que la plupart des bonnes

gens étaient mieux vêtus que lui. Il n'y avait pourtant en sa personne rien qui prêtât au ridicule. Du moins jamais ni le père Finot, qui est si goguenard, ni la mère Vipereau, trop consciencieuse pour faire mentir son nom, jamais même ces deux maîtresses langues n'eurent l'idée de s'exercer sur le vieillard en question... Cela tenait surtout, sans doute, à la grande considération que lui témoignait sœur Eulalie, cette bonne sœur Eulalie, la plus aimable, la plus douce, la plus avenante, la plus gaie, la plus rieuse parmi toutes ces petites sœurs qui sont toutes si aimables, si douces, si avenantes, si gaies et si rieuses... Sœur Eulalie ne manquait jamais de saluer très-respectueusement le père Lafripe, — c'était le nom du personnage, — et elle l'appelait toujours : « mon père. » Il semblait, à les regarder tous deux, qu'il eût pu être pour le moins son bisaïeul.

Un jeudi que j'avais deux ou trois heures à moi, et que j'étais allé rue du Regard, pour me remettre un peu le cœur que je me sentais fort triste, il vint à pleuvoir ; et au lieu de passer la récréation dans la cour, il fallut se contenter du préau couvert.

Nous avions justement avec nous sœur Eulalie !

Je lui demandai, en souriant, l'histoire du père Lafripe.

Elle crut, bien à tort, voir dans mon sourire une

intention sarcastique à l'endroit de ce vieillard qu'elle vénérait tant. Elle rougit un peu. Puis, comme jamais Petite-Sœur n'a su ce que c'était que de se faire prier, elle s'exécuta tout de suite, de la meilleure grâce du monde.

« Venez tous ici, bons pères et bonnes mères, dit-elle à ceux et celles qui n'étaient pas occupés à jouer à la bataille, aux dames ou aux dominos. Cette histoire que me demande monsieur est toute simple; et comme elle est un peu la mienne, je ne devrais peut-être pas la conter. Mais le bon Dieu ne peut m'en vouloir de ce que je suis fière de ce saint homme qui m'a servi de père, et à qui je dois tout... tout, même le bonheur d'être votre servante, mes bons amis. »

Donc, vers l'année 1820, le n° 60 de la rue de Verneuil était, comme il est aujourd'hui, occupé exclusivement par des pauvres. Cette maison était un vrai *capharnaum*. Trois ou quatre corps de logis, plusieurs cours, des corridors étroits, obscurs et tortueux, des escaliers en colimaçon avec corde y attenant, pour empêcher qu'en montant on ne se cassât le cou, toute sorte de cabinets, de recoins, de soupentes, de greniers, de sous-sols, bons tout au plus pour loger des rats, du charbon ou des pommes de terre, tout cela était bel et bien habité par une population d'au moins cinquante ménages.

Le plus riche payait 100 fr. de loyer; et pas un ne connaissait le chemin du bureau des contributions.

Le portier de ce caravansérail était alors, comme il est encore aujourd'hui, un petit homme roux labouré de la petite vérole, légèrement pied bot, très-laid par dessus le marché.

« Il était au moins, me direz-vous, très-instruit et très-spirituel. — Je vous répondrai que le plus clair de sa science était le catéchisme, qu'il savait à fond, par exemple; et quant à son esprit, c'était surtout du bon sens.

Sa position sociale n'était pas des plus relevées, puisqu'il était simplement concierge, — portier même : ce n'est qu'en 1835 que le nouveau propriétaire, sur la demande de Lafripe d'augmenter un peu ses gages, préféra le payer « en considération » Il l'éleva donc d'un rang, et fit peindre sur sa loge ces mots que l'on y voit encore : *Parlez au concierge.*

Lafripe n'était pas riche non plus. Car, sauf une petite pension comme ancien militaire décoré, il avait pour toute fortune les deux cents francs de sa porte... et les profits... bien minces dans une maison de pauvres.

Jamais il n'avait été marié. « Il était trop laid pour rencontrer une femme qui voulût de lui, » disaient les voisines.

Eh bien! malgré tout cela, de la rue de Bourgogne à la rue des Saints-Pères, et du quai à la rue de Babylone, — si elle existait alors, — on eût difficilement trouvé un homme qui fût plus estimé, plus considéré, plus souvent consulté dans les matières les plus délicates, qui fût tendrement aimé surtout, que le père Lafripe.

C'était l'homme populaire du quartier, à telles enseignes qu'en 1848 il eut plus de six mille voix pour être nommé représentant du peuple. Et certes, sans vouloir faire injure à qui que ce soit, bien d'autres allèrent s'asseoir sur les banquettes du Palais-Bourbon, qui ne valaient pas le père Lafripe.

Vous me demanderez d'où lui venait cette popularité. Eh! Mon Dieu, d'une cause bien simple; et tous ceux qui voudront imiter en cela le père Lafripe, auront certainement, comme lui, trouvé la clef de bien des cœurs. C'est qu'il était bon, non point bon d'instinct seulement, comme ceux qui ne peuvent voir souffrir même un moineau sans s'attendrir, mais qui oublient tout de suite les misères qui ne sont plus sous leurs yeux; non point bon en paroles seulement, ce qui est déjà une bonne chose; le nombre est grand pourtant de ceux qui offrent toujours des services qu'ils ne rendent jamais, qui prennent, disent-ils, la plus vive part à vos peines... dont ils ne voudraient pas porter, en réalité,

la vingtième partie... qui vous conseillent la persévérance, l'énergie, la confiance en Dieu, la fuite du découragement, et qui n'ont pas même l'idée de vous aider du bout des doigts, dans la moindre de vos affaires.

Lafripe était la bonté et la charité en personne. Il n'avait rien qui ne fût aux autres avant d'être à lui-même. On l'a vu se priver, pendant deux mois, de son sou de tabac, pour garnir, chaque matin, d'un sou de poussier la chauffrette d'une pauvre vieille qui grelottait dans sa mansarde. Ses mouchoirs duraient peu ; car ils passaient presque tous à faire des bandes pour les malades. Quant à ses chemises, pour peu qu'il y eût un nouveau-né dans la maison, — et au milieu d'une telle colonie, cela arrivait plus souvent qu'une fois par mois, — ses chemises étaient bien vite découpées, voire même quelquefois ses draps, pour faire aux pauvres innocents des couches, des langes, des béguins et des brassières.

Quand il n'avait plus ni argent ni linge, il donnait son temps. C'est ainsi que, tout un hiver, il monta, dès le fin matin, jusqu'au sixième étage, pour porter le lait de la pauvre Allemande... Et quand celle-ci voulait le remercier, il la faisait taire... Ce qu'il en faisait, c'était pour se distraire et se dégourdir l'estomac en faisant un peu d'exercice.

Lafripe s'était particulièrement affectionné à cette pauvre Allemande, une malheureuse veuve qui parlait à peine le français, et qui languissait, malade de la poitrine, dans un des plus misérables logements du n° 60. Si encore elle y eût été seule, elle eût moins souffert ; mais elle avait avec elle trois enfants. Presque toujours couchée, elle avait grand'peine à les tenir propres ; et quant à leur nourriture, bien que le bureau de bienfaisance la secourût, et aussi M. le curé, tout ce qu'elle pouvait faire, c'était d'empêcher Eustachie, Frédéric et Jeanne de mourir de faim.

Les seuls régals de cette pauvre famille, c'était quand le père Lafripe, ayant trouvé quelque suppléant à installer dans sa loge pour une heure, venait manger, avec ses amis du sixième, un bon plat de lard aux choux ou de veau aux carottes. « C'est si ennuyeux de dîner seul, disait-il aux petits. Il me semble que j'ai trois fois plus d'appétit, quand je vous vois tordre et avaler comme vous faites. »

Cependant la pauvre Allemande vint à mourir.

Que vont devenir ses pauvres enfants ?

Le père Lafripe n'épargna pas ses pas et ses démarches. Il alla chez M. le curé, chez M. le maire, chez plusieurs administrateurs du bureau de bienfaisance, chez plusieurs dames de charité, chez quelques gros bonnets du quartier, qu'il savait

être généreux et tendres au pauvre monde.

Hélas ! il y avait eu énormément de misère cet hiver-là. Tous les orphelinats étaient pleins, toutes les bourses étaient vides, ou à peu près.

Lafripe recevait partout de bonnes paroles. Nulle part on ne pouvait recevoir les enfants.

« Ils ne peuvent pourtant rester ainsi tout seuls sous les tuiles, dit le bon portier... » Et il s'avisa d'un expédient.

« Je vais en prendre un, dit-il. Ce sera l'enfant du bon Dieu ; car je ne sais vraiment comment je ferai pour l'élever. Mais cela regarde la Providence ; elle n'en sera point embarrassée. D'un autre côté, en me voyant, moi, pauvre diable, me charger de ce petit, comment de plus riches pourraient-ils se refuser de faire un effort ? »

Lafripe avait raisonné juste. La duchesse de Saint-X... prit chez elle la petite Eustachie qui avait six ans ; et un riche notaire paya les mois de nourrice de la pauvre petite Jeanne, qui n'avait guère que six semaines.

Restait donc Frédéric, l'aîné, l'enfant adoptif de notre ami Lafripe.

Frédéric avait huit ans. C'était un bel enfant aux yeux bleus, aux cheveux blonds et bouclés, aux joues roses et rebondies : gai comme l'espérance, toujours chantant comme un sansonnet, malin

comme un singe, ne tenant pas en place, aimant le jeu à la folie, mais sous la condition qu'il ne jouerait jamais une heure de suite au même jeu, dans la même cour ou avec les mêmes camarades. D'ailleurs le cœur sur la main, point fier, point méchant, obligeant, serviable, bon comme le bon pain.

Toutes ces qualités, même ces défauts avaient séduit le père Lafripe. « La veuve Hartman, disait-il, a un peu gâté ce chérubin. Ou plutôt la pauvre âme! elle était si malade qu'elle ne pouvait point le surveiller, et elle s'estimait trop heureuse de le confier tantôt à Pierre, tantôt à Paul, tantôt à Jeannette, tantôt à Suzanne. Tout ce monde s'amusait des gentillesses du personnage et ne s'occuppait guère à lui former le caractère. Avec le Père Lafripe, ce sera une tout autre discipline, mon bonhomme. »

Les intentions du père Lafripe étaient excellentes. Mais depuis la petite enfance de Frédéric, le pli était pris chez le fils de l'Allemande, le pli du vagabondage, de la fainéantise, de l'insubordination, de la légèreté... Ce malheureux pli, Lafripe eut beau faire, il ne put jamais arriver à l'effacer.

Ah! mes amis, quelle chose que l'éducation! et quelle responsabilité pèse sur les parents qui ne donnent pas tous leurs soins à cette tâche si importante et si difficile!

Frédéric avait de très-bonnes qualités. Mais l'habitude de ne faire jamais qu'à sa tête, l'habitude aussi de ne la jamais faire travailler, cette coquine de tête, — il l'avait à la fois, ce qui se voit souvent, très-dure et très-légère, — cela fit que, non-seulement le père Lafripe, qui était un homme tout rond, mais M. Roupillet, le maître d'école, un habile s'il en fut, y perdirent leur latin.

Quand il était sous leur coupe directe, Frédéric, naturellement doux, ne leur résistait jamais formellement. Mais le premier moucheron qui volait le détournait de ses leçons. Et quand, au bout de six mois, il sut ses lettres et qu'il fallut s'occuper d'épeler, entre *b* et *a*, et avant de pouvoir assembler les deux lettres et de dire *b a ba*, il pensait à une partie de marelle ou de saute-mouton, et il disait au hasard *b a co* ou *b a mu*.

Puis mon Frédéric était glissant comme une petite anguille. Le père Lafripe le croyait assis dans la cour, près de l'escalier nº 3, à repasser son abécédaire. M. Roupillet venait de le quitter au premier banc, essayant de tracer du bout du doigt sur le sable quelque chose qui ressemblât à un I ou à un O. L'instant d'après, Frédéric avait disparu. Avec quelques gars de son espèce, il se livrait à une étude approfondie de la capitale. Depuis le Pont-Royal jusqu'au pont au Change, il suivait la berge de la

Seine, faisant des ricochets et regardant baigner les chiens. Il jouait aux billes dans le passage Sainte-Marie. Il montait aux tours Notre-Dame. Il se promenait aux Champs-Élysées, les mains dans les poches, ni plus ni moins qu'un rentier, inspectant les cavaliers et les équipages, riant aux lazzis des *Guignols* d'alors. Quelquefois, pour s'égayer, il faisait un pèlerinage au Père Lachaise ou à Montparnasse.

Il eut toutes les peines du monde à faire sa première communion ; et encore, s'il la fit, ce fut bien grâce au père Lafripe qui, oubliant tous les méfaits du petit bonhomme et voulant avant tout que son enfant n'accomplît pas à la légère une si grande action, lui serina son catéchisme, lui répéta, lui paraphrasa les instructions de M. le vicaire, tant et si bien que Frédéric put s'approcher, dignement et en connaissance de cause, de l'auguste sacrement.

Un peu de mieux se manifesta chez l'enfant à cette occasion. Mais sa légèreté et ses habitudes d'école buissonnière bientôt reprirent le dessus.

Quand il eut treize ans, désespérant de lui voir apprendre à lire, le père Lafripe voulut le mettre en apprentissage. Ce ne fut pas chose facile. La réputation du jeune particulier n'était que trop bien établie dans le quartier. Elle avait même rayonné à droite jusqu'au Gros-Caillou, et à gauche jus-

qu'aux environs de la Croix-Rouge et de la place Saint-Sulpice.

« Mauvais écolier fait mauvais apprenti, » répondait un bourrelier de la rue du Four, à qui le vieux concierge proposait Frédéric.

— Père Lafripe, disait un cordonnier de la rue Saint-Placide, si c'était vous, je ne dis pas ; je vous recevrais pour rien ; je payerais même pour vous avoir. Mais votre fieu, c'est autre chose ; il a oublié de vous ressembler. »

Pourtant un petit papetier de la rue de Sèvres, cédant aux prières de Lafripe, prit Frédéric pour faire des commissions. « Il aimait tant à courir, et et il connaissait si bien son Paris. Le papetier ne pouvait rencontrer mieux. »

Je n'ai pas besoin de vous dire que Frédéric ne vieillit pas chez le papetier, pas plus que chez un bonnetier, chez un perruquier, chez un marchand de briquets phosphoriques et chez vingt autres... Partout il ne faisait que passer, comme un météore, — d'abord accueilli pour sa bonne mine, puis, au bout de quelques jours, chassé pour sa mauvaise conduite.

Bref, il n'apprit pas plus un état qu'il n'avait appris à lire. Et, comme chez quelques-uns de ses derniers patrons, il avait oublié plusieurs fois de porter à destination l'argent dont il était chargé,

et qu'il avait dépensé ledit argent en sucres d'orge, en brioches et en places de parterre au théâtre Comte, Lafripe craignit que de mauvais sujet et de propre à rien qu'il était évidemment, il ne tournât tout à fait au voleur.

Il résolut donc de lui faire faire six mois de correction paternelle à la Roquette.

Cela pensa être son salut. Non que je veuille dire que la plupart des petits malheureux qui entrent là en sortent toujours meilleurs. Non; mais Lafripe fit de la Roquette un usage si judicieux et si vraiment paternel, il eut si grand soin d'aller de temps en temps voir Frédéric, il lui laissa de si bons livres, honnêtes, mais point ennuyeux, gais, au contraire, et tout à fait réjouissants, l'aumônier de la prison visita si régulièrement le pauvre pénitent, et celui-ci eut tant de plaisir à recevoir ces aimables visites, qu'au bout de deux mois notre prisonnier n'était plus reconnaissable.

Frédéric, nous l'avons dit, n'était point méchant, mais léger. Il eut tout le temps de réfléchir. Son grand défaut, c'était la faiblesse. Il se laissait entraîner aux mauvais exemples et aux mauvais conseils. Il n'eut là, pendant six mois, que de bons conseils : et il se fut à lui-même un exemple bien frappant. S'il continuait comme il avait commencé, il deviendrait, pour de bon, gibier de prison, qui

sait? de bagne peut-être et de potence. Puis son ingratitude envers son bienfaiteur lui apparut dans le jour le plus vif. Il se souvint de tout ce que le père Lafripe avait fait pour lui et pour les siens. Et lui, empoisonnerait de gaieté de cœur les derniers jours de cet homme admirable!

Voilà ce que se disait à lui-même le pauvre prisonnier. Voilà ce qu'il répétait les larmes aux yeux à Lafripe, au bon aumônier.

Après quatre mois seulement de détention, Lafripe le fit sortir.

Deux mois plus tard, — terrible entraînement de l'habitude, misère de l'homme qui n'ayant rien appris à l'école ni en apprentissage, est propre à tout, c'est-à-dire n'est propre à rien ! — deux mois plus tard, Frédéric avait retrouvé d'anciens camarades, paresseux et vauriens comme lui, et il recommençait à parcourir la série de ces métiers sans nom dont plusieurs mènent volontiers aux maisons centrales : il abattit les marche-pieds, il vendit des bouquets de violettes et des chaînes de sûreté, il fit le commerce des contremarques et des bouts de cigare. Dans les moments de presse, il s'éleva au rang de figurant à la porte Saint-Martin, de garçon dans les cafés et restaurants de bas étage, d'aide déménageur, de balayeur surnuméraire. Un beau jour, il partit pour la Californie.

Il revint en Europe, ayant perdu la seule chose qu'il eût emportée avec lui au nouveau monde, c'est-à-dire la santé... Et ce fut presque heureux. A son retour, Frédéric amena un mauvais numéro. Mais, grâce à une sorte de fièvre jaune qu'il avait gagnée sur les bords du *Sacramento*, il fut réformé haut la main. Je dis que cette fièvre jaune fut un bonheur : car je ne sais comment il eût fait, étant soldat, pour ne pas devenir un habitué de la salle de police et du cachot... il eut fini par tâter du conseil de guerre... avec lequel il ne fait pas bon badiner.

Gravement malade, Frédéric alla retrouver le père Lafripe.

Il y avait longtemps que chacun disait au vieux concierge : « Abandonnez donc ce garnement. » Et le vieux concierge, sans jamais lui fournir de quoi alimenter ses désordres, ne lui refusa jamais non plus son aide, lorsqu'il le vit disposé à tourner du bon côté... Surtout il disait : « L'abandonner ! Mais je ne pourrais pas. Je me sens pour lui des entrailles de père. Et puis, il me semble qu'en étant toujours là, je pourrai lui faire quelque bien, ne fût-ce qu'à son lit de mort ! »

Cette fois pourtant, le lit de mort semblait encore loin... Rue de Verneuil, Frédéric se rétablit. Incapable d'apprendre un état, comprenant surtout que,

s'il s'aventurait sur le pavé de Paris, il serait de nouveau pincé par les camarades et que s'en serait encore une fois fait de ses bonnes résolutions, il se fit tout simplement le domestique de Lafripe; gardant sa loge, quand celui-ci avait à sortir, faisant la cuisine, rendant aux pauvres locataires, et à quelques voisins plus aisés, une foule de petits services, au moyen de quoi il gagna quelques sous.

Au milieu de tout cela, il se découvrit qu'il avait pour l'art culinaire une véritable vocation. Il monta quelque chose comme ce que l'on a appelé depuis un *établissement de bouillon*, et il commença à faire de gentils bénéfices.

Alors il se maria à une très-honnête fille.

Le bonheur semblait enfin fixé dans la loge du pauvre Lafripe. Pour y mettre le comble, on attendait un petit enfant chez le jeune ménage... lorsque tout à coup une reprise de la fièvre jaune enleva Frédéric en trois jours, bien confessé et tout reconnaissant de la bonté de Dieu qui ménageait à sa folle jeunesse une si douce fin.

La pauvre jeune veuve eut un tel chagrin de la mort de Frédéric, — elle ne l'avait connu qu'honnête et charmant — qu'elle-même mourut, en donnant le jour à une fille que Lafripe adopta, « comme de juste. «

Je dis *comme de juste* à cause du bon cœur de ce

cher homme. Car la chose n'était pas des plus faciles. A cette enfant il fallut une nourrice. Pour payer, pendant quinze mois, vingt-cinq francs par mois à madame Cathelinette, bonne femme d'Argenteuil, qui voulut bien donner à tèter à la petite Eulalie, pour payer en outre les frais de voyage, — tous les 1er du mois, Lafripe allait à Argenteuil, et tous les 15, madame Cathelinette venait à Paris, — pour faire face à de telles dépenses, Lafripe dut entamer très-notablement un petit capital qu'il amassait pour ses vieux jours.

Il n'y pensa seulement pas. Pouvait-il faire autrement? Les parents de la pauvre défunte étaient pauvres eux-mêmes, et habitaient Sisteron, dans les Basses-Alpes; ils n'auraient certainement pas pris Eulalie. Et le moyen de la mettre aux Enfants trouvés?

Puisque j'ai dit le nom de la petite et que vous devinez sans doute que c'est moi, je ne devrais pas vous dire que cette enfant n'était ni plus laide, ni plus bête, ni plus méchante qu'une autre. Le père Lafripe la trouvait même infiniment plus jolie, plus gentille, plus fine mouche, plus drôle que pas un des enfants de son âge. Il disait qu'elle avait un cœur... mais un cœur... Quant à la tête... ah! c'était tout le portrait de son père... avant sa conversion.

Aussi à peine fut-elle revenue de nourrice, que le père Lafripe se mit à réformer cette tête-là. Il assouplit si bien sa jeune élève, lui fit si bien le caractère, l'habitua si bien, avant presque qu'elle sût parler, à obéir, à savoir se taire, à savoir attendre, à aimer l'occupation, le travail, à ne tenir ni à ses aises ni à ses fantaisies, mais à tenir beaucoup à ses devoirs et au bien des autres, surtout il lui fit de bonne heure aimer si profondément et si tendrement le bon Dieu que tout naturellement, quand elle eut sept ans, Eulalie alla à l'école où elle apprit tout ce qu'on voulut bien lui enseigner; puis, deux ans après, au catéchisme, où elle ne fut pas toujours la dernière; qu'à douze ans elle entrait en apprentissage chez une couturière de la rue de Lille, madame Bardichon; qu'à quinze ans, elle était très-bonne ouvrière et gagnait des journées de vingt, puis de vingt-cinq, puis de trente sous.

Quand elle eut dix-huit ans, le père Lafripe, qui l'aimait comme ses petits boyaux, lui dit: « Ma fille, tu es une fine travailleuse, une vraie femme de ménage comme feu ta mère, un cœur d'or comme défunt ton père, mon pauvre Frédéric. Voici que je sens que je m'en vais, je voudrais pourtant bien t'établir avant de prendre un billet pour le cimetiére de l'ouest. Mais comment faire? j'ai mangé dans le temps, pour payer tes mois de nourrice, les

trois quarts de mes économies. Je ne puis pourtant me dispenser de te donner une petite dot. Mais je vois que, si cela va à cent écus, ce sera tout le bout du monde. »

Eulalie lui répondit :

« Mon père, je pense qu'une dot ne me sera pas nécessaire.

— Tiens ! il paraît que mademoiselle est coquette. C'est pourtant la première nouvelle que j'en ai. Tu veux dire, n'est-ce pas? qu'avec un minois comme le tien, ce n'est pas l'argent que cherchera celui qui te voudra pour femme?

— Mon père, il ne s'agit pas de minois. Mais Celui que je veux épouser n'a jamais demandé de dot. Il est trop riche, et l'état que je veux embrasser pour lui est trop pauvre. »

A force de parler par énigmes, on finit par s'entendre.

Le fait est qu'Eulalie était allée plus d'une fois rue du Regard, chez les Petites-Sœurs, voir la pauvre mère Brindoignon, une des anciennes locataires du n° 60.

Puis, elle y était retournée pour voir les sœurs. Puis, elle s'était dit que rien ne lui plairait davantage que de passer sa vie à servir ainsi le bon Dieu, en la personne des pauvres. Elle avait un autre motif aussi qu'elle ne confia pas au père

Lafripe; c'était d'un vieillard qu'Eulalie avait reçu tout ce qu'elle possédait, depuis ses premiers langes et le lait de sa nourrice jusqu'à son éducation, son état, surtout la connaissance et l'amour de la religion, le plus grand de tous les biens. Et il lui semblait juste et doux à la fois de rendre à des vieillards quelque chose de ce dévouement que la vieillesse avait eu pour son enfance.

A propos de dévouement, le pauvre Lafripe eut encore à en faire un acte terriblement méritoire, lorsqu'il lui fallût décidément consentir à ce désir bien arrêté de son Eulalie.

« D'ailleurs, mon père, ajoutait celle-ci, c'est bien grâce à vous que cette vocation m'est poussée. Si vous ne m'aviez pas élevée si chrétiennement, si vous ne m'aviez, toute votre vie, donné de tels exemples de piété, d'amour du prochain, d'oubli de vous-même, de zèle pour le salut des âmes, je vous demanderais d'aller à *la Grande-Chaumière* ou à *l'Ambigu*, et non au couvent. Qui sait? Peut-être même que, pour aller à *la Grande-Chaumière* ou à *l'Ambigu*, j'oublierais de solliciter votre consentement. »

Lafripe n'avait pas besoin de ce dernier argument pour être bien décidé à ne jamais marchander avec Dieu.

Dieu lui demandait Eulalalie; il la donna.

« Et voilà comment, disait, en terminant, la petite sœur Eulalie, je suis devenue Petite Sœur... Et si vous connaissez, parmi les princes et les millionnaires, beaucoup de chrétiens qni vaillent cet humble portier de la rue de Verneuil, je vous prie de me les indiquer, afin que j'aille leur baiser les pieds. »

IV

L'APOTHICAIRE DE LA PLACE DES VOSGES.

SOUVENIR DE 93

93 ! Hâtons-nous, tous tant que nous sommes, de réunir nos souvenirs sur cette époque exécrable. Voici que disparaissent peu à peu les vieillards qui étaient de tout petits enfants sous le règne de la guillotine. Le jour baisse, et de bons apôtres profitent de ce commencement de crépuscule pour nous peindre en rose une époque de sang...

« C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste, »

comme dit le poète, l'heure de prendre son humble part de la défense sociale, l'heure de clouer plus que jamais au même pilori les féroces bourreaux et les tribuns hypocrites !

J'apporte ma pierre à cette œuvre pie. Mais, comme je suis peintre de genre et non peintre d'histoire, ma pierre ne sera qu'un simple récit. Je le tiens de témoins oculaires et tout à fait dignes de foi.

Je me trouvais l'année dernière, le 24 juin, chez un de mes amis qui habite l'île Saint-Louis. La chaleur était étouffante. Nous dînions les fenêtres ouvertes, espérant que quelque fraîcheur nous viendrait de la Seine : les fenêtres de Cyprien donnent sur le quai.

Ne me demandez pas comment des gens qui ne sont pas précisément à la mendicité peuvent habiter Paris, au mois de juin... Est-ce qu'il n'y a pas, dans un rayon de dix lieues autour de « la capitale » une foule de petits villages, où, pour un morceau de pain, on peut avoir un nid, fuir la poussière des Champs-Élysées et respirer à son aise, se promener tout seul à travers les prairies et le long de vrais ruisseaux, entendre le rossignol, la fauvette et la mésange, vivre enfin... Car, en juin, juillet et août, on ne vit pas à Paris, on y meurt.

Ne me dites pas cela. Je le sais aussi bien que vous, ami lecteur.

Mais il faut, ami lecteur, pour goûter les douceur de la villégiature, que le ciel vous ait départi

ou une fortune ou profession bien indépendante.

Nous étions cinq chez Cyprien, dans son joli appartement du quai Bourbon.

Charles qui est médecin, arrive à Beaujon tous les matins, avant sept heures. A dix heures, il en sort, et sa journée est tellement occupée jusqu'à six, que bien souvent il n'a pas le temps de déjeuner. Sa femme et ses enfants sont à la campagne, à Fontenay-aux-Roses. A grand'peine peut-il y aller le dimanche.

Edmond est capitaine dans la garde impériale. C'est assez vous dire qu'il est tenu à la résidence.

Louis, sous-chef à la marine, a la manie de son bureau, s'il habitait Juvisy ou Saint-Mandé, est-ce qu'il pourrait aller, chaque soir, passer une petite heure parmi ses chers dossiers? Ou, lorsqu'il a rêvé, la nuit, à telle ou telle affaire, est-ce qu'il pourrait, dès le fin matin, aller éveiller le garçon de bureau, pour se mettre la conscience en paix?

Cyprien travaille à la restauration des peintures de je ne sais quelle église. A peine le jour paraît-il que Cyprien est à son échafaudage.

Quant à moi qui ne suis pas bon à grand'chose, qui fais profesion d'être libre comme l'air, qui travaille d'ailleurs plus volontiers dans les bois qu'entre quatre murs, j'avoue que, la semaine prochaine, je n'aurai que de mauvaises raisons à vous donner,

j'en ai une excellente jusqu'au 30 courant : je suis du jury.

Donc c'était le 24 juin.

Comme nous entendions au loin un bruit de charrettes qui ressemblait au roulement du tambour et que, par intervalle, il nous arrivait — du Champ de Mars, je suppose — un écho affaibli de l'exercice au canon, nos souvenirs remontant seize années en arrière, nous fûmes bientôt en pleine insurrection de juin.

Chacun racontait ses propres impressions, celles de ses voisins ou de ses amis. L'un était à l'attaque du Petit-Pont. L'autre avait vu tomber l'archevêque. Moi, je dormais, roulé dans mon manteau, sur le quai Voltaire, quand je fus réveillé en sursaut par une fusillade : c'étaient de pauvres gardes nationaux qui, croyant voir les insurgés s'échapper des caves des Tuileries, tiraient maladroitement les uns sur les autres.

Edmond ne disait rien. Il était trop jeune pour avoir des souvenirs personnels de 1848. Et, en sa qualité de militaire, il professait une médiocre estime pour les exploits, même les plus estimables, de la milice citoyenne.

« Messieurs, s'écria-t-il tout à coup, il me semble qu'en fait de révolutions, nous sommes des enfants. Qu'est-ce que 1830 ? Qu'est-ce que février 48 ? Qu'est-

ce même que ces journées de juin? — si terribles qu'elles nous aient paru, elles n'ont duré que trois jours, après tout. — Qu'est-ce, comparé à 93, à la Terreur, à ce régime effroyable qui, pendant près de deux ans, tint la France entière courbée sous le joug d'un millier de sauvages? Je me suis souvent demandé comment on pouvait vivre alors — ceux qui vivaient — sans devenir fou; comment surtout toute une nation put supporter, sans dire ouf, l'horrible domination d'une poignée de misérables. Ah! si les honnêtes gens s'étaient réunis, entendus; s'ils avaient invoqué le secours de l'armée, qui ne trempa jamais dans les infamies des Robespierre, des Marat, des Lebon, des Carrier, il semble que ce cauchemar sanglant n'eût pas duré deux jours.

— Hélas! dit Charles, les peuples ont toujours les gouvernements qu'ils méritent. Ne faut-il pas appliquer cette profonde et effrayante pensée même à ce gouvernement contre nature, à ce règne des cannibales? Les orgies de la Régence, l'affaissement du sens chrétien, la glorification des pires ennemis de la société, ennemis personnels du Christ : Voltaire et les encyclopédistes, cette prétention de l'esprit humain de s'affranchir du joug de Dieu, ce déploiement d'un orgueil presque satanique méritaient d'aboutir à ce sang et à cette boue.

— En parlant de fous, dit Cyprien, mon proprié-

taire me contait, pas plus tard qu'hier, un épisode assez intéressant et certainement inconnu de l'histoire de la *Terreur*.

« Voulez-vous que je vous le raconte à mon tour? Cela pourrait s'intituler : *l'Apothicaire de la place des Vosges ;* ou même, si l'on veut un titre à effet : *l'Amour et la Guillotine.* »

Nous fîmes tous un signe d'assentiment. Le récit promettait d'être émouvant. D'ailleurs, à propos de fous, nous savons tous que Cyprien est un fier original ; tout entretien est insipide pour lui, s'il ne peut y coudre, à titre de coda, une petite narration. Disons à sa décharge qu'il narre très-bien.

Le héros de ce véridique récit, dit-il, s'appelait Marcel Goupillon.

Il n'était pas donneur d'eau bénite, comme son nom semblerait l'indiquer, mais bien apothicaire — on ne connaissait pas encore les pharmaciens — place des Vosges, ci-devant place Royale, *au Mortier d'argent*.

Maître Goupillon, comme on l'appelait volontiers, était un homme d'un vrai mérite, très-savant dans sa partie, et d'une conscience à toute épreuve. Ce n'est pas lui qui eût mélangé de trois quarts de graine de lin sa farine de graine de moutarde, et commis tant d'autres adultérations d'un usage quotidien, dit-on, parmi messieurs de la phar-

macie et de la droguerie contemporaines.

Marcel, outre qu'il était un apothicaire modèle, était un fils exemplaire et l'un des plus édifiants paroissiens de l'église Saint-Paul. Il pensait que, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, pour être loyal envers tous, il n'est pas mauvais de commencer par remplir ses devoirs envers le premier de tous les bienfaiteurs, envers Dieu. Après Dieu, Marcel n'aimait rien tant que sa mère. Elle était infirme, et il la soignait avec un zèle et une tendresse admirables.

Marcel pourtant avait un défaut — que celui qui n'en a pas lui jette la première pierre! — un défaut, ou plutôt une monomanie, *une toquade* comme on dit aujourd'hui?

Désireux de se marier, il ne pouvait trouver une fille à son gré.

« C'est apparemment, direz-vous, qu'il la voulait belle comme le jour, riche à millions, plus noble que le roi de France et avec des manières d'archiduchesse. Or, Marcel était presque laid. Sa fortune n'était qu'une modeste aisance. Ses manières étaient celles de la petite bourgeoisie. Et, quant au sang qui coulait dans ses veines, chacun sait que les Goupillon sont d'une race un peu moins illustre que les Bourbons ou les Habsbourg.

— Eh bien! vous vous trompez. Marcel n'avait

aucune de ces sottes ambitions. »

Il n'attachait de prix qu'aux qualités intrinsèques, les qualités de l'esprit et du cœur.

Mais c'est ici qu'éclatait sa folie.

Ces qualités, il les voulait voir toutes réunies, et portées au plus haut degré imaginable, chez celle qui s'appellerait Mme Goupillon et trônerait, dans le comptoir du *Mortier d'argent*, au-dessous du buste d'Hippocrate.

Il lui fallait tout simplement la perfection.

Dirai-je qu'il la cherchait?

Il serait plus exact de dire qu'il prétendait la chercher. Il était sûr — il le disait d'avance — de ne la jamais rencontrer. Et, chaque fois qu'il constatait son absence, que, dans une vertu réputé sans tâche, il découvrait, à la loupe, quelques grains de poussière, il triomphait.

Et pourtant Marcel se prétendait très-malheureux de ne pouvoir « dénicher un cœur » — c'étaient ses expressions — à qui donner le sien.

En vain sa mère lui nommait les filles les plus honnêtes, les plus justement estimées de toute la paroisse.

« Mais Zélie, lui disait-elle, la fille de maître Héronnet, le drapier? Elle est si bonne!

— Oui, une bonne bête.

— Et ta cousine Elisabeth? Il n'y a pas d'âme

plus pieuse dans tout le Marais. C'est une vraie sainte.

— Oui, une sainte susceptible. A d'autres ! Elle s'imagine toujours qu'on veut l'humilier, quand on n'a seulement pas songé à elle.

— Eh bien, Clémentine, l'héritière de notre voisin La folie, le vieux sergent? J'espère qu'elle est dévouée à son père. Une si bonne fille fera une bonne femme.

— Elle est dévouée à son père, d'accord. Mais si on l'ignore, ce n'est pas faute de le lui entendre dire sur tous les tons. J'aimerais un brin moins de dévouement et un brin plus de modestie.

— Tu es difficile. Voyons! Que penserais-tu d'Héloïse, la nièce du bedeau? Nieras-tu qu'elle ait un excellent caractère? Lui as-tu jamais entendu dire un mot plus haut que l'autre? Et Dieu sait pourtant si son oncle est facile.

— Oui c'est vrai, elle ne se plaint jamais. Mais sa mine se plaint pour elle. Avez-vous vu, quand elle a eu quelque chagrin, comme cette mine s'allonge d'un aune? Vous avez beau dire; c'est une boudeuse. J'aime presque mieux les querelleuses. »

De guerre lasse, la mère Goupillon se taisait. Elle venait de passer en revue certainement les quatre filles les plus méritantes du quartier.

Elle allait se fâcher, je crois, lorsque survint le

prédécesseur de Marcel. M. Valérien, qu'on appelait plaisamment, et par une allusion qui sentait son herboriste d'une lieue, M. de la Valériane.

— Que voulez-vous, dit-il à la pauvre mère, quand elle eut déchargé son cœur, Marcel est pourtant un garçon sensé... Eh bien! si raisonnable qu'il soit, il ne fera jamais un mariage de raison. Mais, que le petit Dieu malin s'en mêle seulement, et vous m'en direz des nouvelles... A propos, voisine, connaissez-vous la petite Mariette le Huppé ?

— Moi? Non. Pourquoi?

— Ah! pour rien... A revoir; je suis pressé.

Le lendemain matin, une jeune fille vint chercher un médicament chez maître Goupillon.

Elle était vêtue d'une robe d'étoffe très-commune et portait un bonnet à papillons qui rappelait celui des Normandes. Si indifférent qu'il affectât d'être aux avantages extérieurs, Marcel ne put s'empêcher d'être frappé de sa merveilleuse beauté. Le fait est que, sous ce costume grossier, le visage de la jeune fille, régulier et charmant, apparaissait comme un rayon de soleil à travers les nuages.

Elle parla: sa voix était douce comme celle d'un enfant et harmonieuse comme une musique.

Elle eut quelques explications à donner à Marcel, qui feignit, je crois, de ne pas bien la comprendre pour avoir le plaisir de la faire parler plus long-

temps : et elle s'exprima avec une élégance et une simplicité qui enchantèrent notre homme si difficile.

Enfin, une commère qui était là, commère des moins endurantes, la mère *Gratte-Saucisse*, ayant prétendu qu'elle était arrivée avant « Mademoiselle, » qu'elle devait être servie avant elle, celle-ci s'effaça et céda tout de suite, avec une bonne grâce et une déférence qui gagnèrent même le cœur de la vieille mégère.

« Ma foi, dit-elle, quand elle fut seule avec Marcel, voilà une jeunesse qui est aussi gentille qu'elle est belle. Ce doit être un fameux trésor. Heureux celui qui l'aura ! »

C'était aussi l'avis de Marcel.

Cet homme qui trouvait des défauts aux plus parfaites d'entre ses voisines, voilà qu'il était déjà coiffé de cette inconnue et qu'il rêvait aux moyens de la connaître à fond. Et voyez ce que c'est qu'un cœur qui est épris ! Ce n'était pas pour découvrir les défauts qu'elle devait avoir. Non ; il était sûr d'avance qu'elle n'en avait pas. Mais, à l'approcher de plus près, qui sait s'il n'arriverait pas à être cet heureux mortel dont avait parlé la mère *Gratte-Saucisse* ?

Donc ce joli minois, si bien encadré dans ce bonnet blanc, et ces yeux si vifs et si doux lui trottaient en tête. Il ne voyait que cela dans ses bocaux et

au fond de ses mortiers. Et il fut obligé de se pincer plus d'une fois les lèvres jusqu'au sang, en répétant l'adage : *Age quod agis.* Un peu plus, — je veux dire pour peu qu'il eût eu une distraction un peu prolongée, — et il tuait, ce jour-là, deux ou trois de ses clients, donnant pour l'usage interne ce qui était pour l'usage externe, faisant, par exemple, avaler comme potion ce qui devrait servir à alimenter un bain tout entier.

J'oubliais de vous dire que Marcel avait eu la présence d'esprit de prendre l'adresse de la jeune fille.

« Les réglements nous obligent, Mademoiselle, lui dit-il, quand nous livrons un médicament de la nature de celui-ci, d'inscrire sur ce grand registre le nom de nos clients. »

La belle enfant ne fit aucune difficulté. Et Marcel écrivit sous sa dictée : »

« Mlle Mariette Le Huppé, rue du Pas-de-la-Mule, n° 5. »

— Mariette, quel joli nom ! » se dit-il.

Quand je vous dis qu'il en tenait !

Le jour d'après, il n'était pas neuf heures que, sans en rien dire à sa mère, presque sans se rien dire à lui-même, suivant tout simplement un mouvement de son cœur auquel il ne lui vint pas à l'idée de résister, Marcel frappait à la porte du n° 5 de la rue du Pas-de-la-Mule.

21

Quand je dis à la porte, j'oublie de dire laquelle. Ce n'était ni à la porte du rez-de-chaussée occupé par un gros épicier; ni à celle du premier, laquelle était ornée d'une plaque où on lisait : *Maître Rapinot, huissier au Châtelet;* ni aux portes du second étage habité par plusieurs familles de petits bourgeois; ni aux portes du troisième réservé à quelques honnêtes ouvriers.

Au quatrième, à côté du grenier, il y avait une espèce d'huis mal ajusté, criant sur ses gonds, précédé de trois marches boiteuses. Au beau milieu du panneau, une huppe, clouée les ailes étendues, servait d'armes parlantes. Hélas! tristement parlantes. L'oiseau avait perdu presque toutes les plumes qui jadis ornaient sa tête, comme pour annoncer que les pauvres Le Huppé n'avaient plus guère de droit à ce nom de brillant augure.

Marcel se présentait sous un prétexte honnête.

« Mademoiselle, dit-il à Mariette qui le reconnut tout de suite et le salua, non sans quelque étonnement, j'étais hier tellement préoccupé, en vous servant, que je crains d'avoir commis quelque erreur qui pourrait être funeste à votre malade. Je viens pour la réparer. »

Mariette et son père de se confondre en remerciments. Marcel renouvela ses instructions sur la manière de prendre le médicament. Elles se trou-

vaient absolument conformes à celles de la veille.

Puis il adressa au vieux père quelques questions sur sa maladie, sur les causes qui avaient dû l'amener, et, de fil en aiguille, sur sa position actuelle, sur son passé, sur son avenir.

Ces questions partaient si évidemment d'un cœur compatissant, Marcel avait la voix si douce et le regard si attirant; soit qu'il parlât au père ou à la fille, il s'exprimait avec un tel respect envers les cheveux blancs du malade, envers la candide innocence de Mariette, que ni l'un ni l'autre ne se tint sur la réserve. Au bout d'une demi-heure d'amicale conversation, Marcel en savait sur le vieillard et la fillette autant que leurs plus anciennes connaissances.

Leur histoire était simple. Ce devait être, dans ces jours néfastes, l'histoire de plus d'une famille.

Depuis sa jeunesse, Mathurin le Huppé était, — comme, avant lui, ses père, grand-père, arrière-grand-père, etc., — régisseur des biens que possédait, en Normandie, le duc de ***. La populace de je ne sais quelle méchante bourgade voisine, jalouse des lauriers que cueillaient à Paris et ailleurs les vainqueurs de la Bastille, les Marseillais et autres démolisseurs, se rua un jour sur le château du duc. Il n'y resta plus pierre sur pierre. Puis le district mit en vente les terres qui en dépendaient. Régis-

seur, jardiniers, concierges, employés de toute sorte, fermiers, cultivateurs de tous les degrés, plus de cinquante familles furent, par cette victoire du peuple, mises sur le pavé.

« Il y en a bien, ajoutait le vieillard, en se dressant sur son lit, il y en a bien qui ont grandi dans cette ruine. Pour une poignée d'assignats, ils ont acheté un bon lopin des terres de M. le duc. Mais j'aime mieux être ici grelottant, dans ce grenier, que de me salir les mains par ce bien mal acquis.

D'ailleurs, si je me plaignais, je serais bien ingrat... Je suis ruiné; je suis malade, je crois que je vais mourir. Mais le bon Dieu m'a donné, pour me soigner, pour m'aider à franchir le grand passage, cet ange... »

Des larmes brillaient dans ses yeux. Et, comme il montrait Mariette, le geste du vieillard était d'une éloquence presque sublime.

Après un moment de silence, Marcel prit la parole:

— Je crois que c'est aussi le bon Dieu qui m'a envoyé vers vous, dit-il. Vous êtes ruiné: ce n'est pas une honte. Par le temps qui court, c'est presque une gloire; ce qui monte à la surface de la société, c'est surtout la lie.

Mais ne craignez rien. J'ai un ami très-intime qui a pris tout récemment la résolution de faire

toujours soigner gratuitement un malade. Cet ami me consulte souvent ; je lui parlerai de vous. Je ne doute pas qu'il ne vous adopte pour son pensionnaire. »

Avons-nous besoin de dire que cet ami de Marcel, c'était Marcel lui-même?

Il fit descendre le vieux Mathurin dans une chambre mieux close et plus propre. Tout ce qu'un docteur habile, assisté par un apothicaire qui était lui-même un peu médecin, tout ce qu'un régime approprié à l'état du malade purent faire pour combattre la maladie, tout cela fut fait.

Et ce n'était pas tout.

Si le bonheur du cœur suffisait à guérir le corps, Mathurin aurait certainement recouvré la santé. Car, à la fin des six mois qu'il vécut encore, les liens de l'amitié la plus tendre l'unissaient à Marcel, dans lequel il avait fini par découvrir son bienfaiteur. Et, au moment où il allait se révolter contre une telle générosité, il avait entrevu la vérité tout entière. Il avait compris qu'en assistant le vieux régisseur, Marcel n'était pas seulement un mortel généreux ni un chrétien charitable; que, dans ce pauvre intérieur, Marcel avait découvert un trésor, un trésor dont Mathurin avait la disposition.

« On peut tout recevoir de celui à qui on peut donner un ange. » Sur cette pensée, le vieillard avait

senti se dissiper ses scrupules; il s'abandonnait à la Providence et à Marcel, son instrument.

Quand il fut à la veille de mourir :

« Ma fille, dit-il à Mariette, je ne te laisse pas seule. Notre ami Marcel te protégera. Que Dieu vous bénisse tous deux! »

Mariette rougit au milieu de ses larmes. Elle aussi avait tout compris.

Mathurin mourut.

Marcel conduisit le deuil.

En revenant de la triste cérémonie, il trouva la pauvre Mariette chez madame Goupillon mère. Il l'y avait lui-même conduite, le matin.

« Mademoiselle, dit-il, votre père vous a confiée à moi. Vous ne pouvez demeurer seule rue du Pas-de-la-Mule. Si vous le voulez bien, vous allez habiter ici, auprès de ma mère. Elle est malade. Vous lui tiendrez compagnie. Je sais avec quelle exquise délicatesse vous soignez les malades. Moi, j'occuperai la chambre du Pas-de-la-Mule. Je ne peux ni ne veux vous en dire davantage en ce moment... Aimez ma mère comme une mère... D'aujourd'hui en six mois, nous causerons affaires. »

Mariette rougit encore. Son chagrin d'avoir perdu son père était immense. Mais elle ne croyait pas que cette juste douleur lui interdît d'être reconnaisante envers Dieu qui lui donnait une mère et...

un protecteur, au moment même où elle devenait orpheline, au moment où, dans cette grande ville de Paris, elle n'aurait su où trouver un morceau de de pain pour se nourrir et un toit pour s'abriter.

Marcel, bien qu'il lui en coutât beaucoup, tint fidèlement sa parole.

Pendant six mois, et quoique voyant Mariette tous les jours, il ne lui adressa jamais un mot qui pût passer pour une déclaration, même indirecte. Je n'oserais en dire autant de ses yeux qui souvent, en la regardant, se mouillaient malgré lui, de sa voix qui tremblait en lui parlant, de tout son être qui était en extase, rien qu'à la voir marcher.

L'amour paternel n'avait pas aveuglé le père Le Huppé, quand il appelait sa fille un ange.

Soignée par ces mains délicates, se réchauffant tout le jour au contact de ce cœur brûlant, voyant couler ces pleurs qui n'avaient rien d'amer, lisant dans ce doux regard tout un monde de dévouement et de bonté presque surhumaine, la vieille mère se tenait à quatre pour ne pas rendre un véritable culte à sa charmante garde-malade. L'idée qu'un jour cette enfant serait sa fille la jetait dans des transports de joie. Et, comme elle n'avait pas promis ce qu'avait promis Marcel, elle ne se faisait pas faute de laisser entrevoir ses espérances.

Les premiers temps Mariette lui imposait silence

en lui mettant doucement le doigt sur la bouche.

Puis, peu à peu, elle se contenta de sourire d'un air embarrassé qui la rendait plus charmante encore.

Enfin, quand la pauvre vieille, la voyant faiblir, insistait, Mariette se jetait dans ses bras; et, l'embrassant de toutes ses forces :

« Oh! ma mère, ma mère, lui disait-elle, que je vous aime!... »

La mère était heureuse. Car elle comprenait que cela voulait dire que Mariette en aimait bien un autre aussi.

Cet autre s'était dit qu'il utiliserait ces six mois en faisant une étude approfondie du caractère de Mariette.

L'enfant!

Tandis qu'autrefois il épluchait les *candidates* que lui présentait sa mère, avec le désir bien arrêté de leur trouver des défauts, — qu'il ne manquait pas de découvrir aussitôt : ce qu'il voulait, dans cette recherche, c'était un argument de plus en faveur de l'imperfection du genre féminin, — ici son point de départ était tout autre.

Il était persuadé que, seule entre les filles d'Ève, Mariette possédait une perfection quasi-céleste. Lui chercher des défauts, c'était chercher des taches dans le soleil. Aussi, plus il l'approfondissait, plus

il la déclarait parfaite et plus que parfaite.

Je ne veux pas dire que Mariette ne fût pas une personne accomplie. Loin de là. Il était difficile de ne pas être ébloui, en la voyant pour la première fois ; et, à mesure qu'on la voyait plus longtemps, de ne pas l'admirer et l'aimer chaque jour davantage.

Mais enfin Marcel n'en avait pas moins sur les yeux, en la regardant, un certain bandeau bien connu... Et je ne veux point l'en blâmer. Il l'aimait : il l'aimait de toute l'énergie d'un cœur honnête, d'une âme vierge.

Il était... ils étaient bien heureux. Car les six mois étaient écoulés, et Marcel avait parlé. Il avait laissé parler son cœur. Il y avait longtemps déjà que, devant Dieu, ces deux âmes s'étaient données l'une à l'autre. Marcel avait été le bienfaiteur du père de Mariette. Mariette, à force de soins et en versant chaque jour sur le cœur de la pauvre malade un peu de ce baume angélique dont son cœur était plein, Mariette venait de rendre comme un regain de jeunesse à la mère de Marcel.

Comment ne pas marier ces enfants?

Pourtant des velléités de sagesse revenaient parfois à la mère Goupillon.

La Terreur était alors à son apogée. Le crime du 21 janvier, l'assassinat imminent de la reine, ces

hideux tribunaux, pourvoyeurs quotidiens de la hideuse guillotine, ces dénonciations qui partaient on ne sait d'où, cette stupeur où étaient comme plongés les honnêtes gens, et qui était presque aussi effrayante que l'ivresse sanguinaire des misérables, tout cela constituait un état violent... Grâce à sa violence, on espérait bien qu'il serait court. Mais comment finirait-il? et qui se chargerait d'y mettre un terme? Nul ne le savait.

Donc, la mère Goupillon, bien quelle désirât vivement le bonheur de ses enfants, était quelquefois si effrayée de tout ce qui se passait autour d'elle qu'elle se prenait à réfléchir.

« Est-ce bien le moment de faire l'amour, disait-elle à Marcel, quand on n'est pas sûr du lendemain ! Est-ce le moment de compliquer sa vie, en se créant de nouveaux liens? Si vous remettiez votre mariage à l'époque — prochaine, j'espère — où tous ces brigands auront payé le prix de leurs forfaits?...

— Chère madame Goupillon, vous en parlez à votre aise; et l'on voit bien que vous approchez de la soixantaine !

Ne savez-vous pas que les jeunes gens sont ainsi faits qu'ils ont toujours besoin d'aimer? Qu'importe que l'horizon soit sombre? On sera deux pour affronter l'orage. Que parlez-vous de simplifier sa vie?

Plus les temps sont difficiles, et plus il est doux, plus il est nécessaire d'avoir, à côté de soi, un bras pour appuyer son bras, un cœur pour appuyer son cœur.

Et d'ailleurs la question n'est pas entière. Il ne s'agit pas de savoir si nous devons aimer. Nous aimons. Dieu nous a conduits comme par la main vers cet amour selon son cœur. Ce serait se défier de la Providence que de refuser de cueillir cette douce fleur qu'il a placée sur notre route. Peut-être, en la respirant, aurons-nous quelque force de plus pour les épreuves qui approchent.

— Et puis, qu'avons-nous de mieux à faire que de vous aimer et de vous soigner, chère mère? Nous vous aimerons et nous vous soignerons mieux, quand nous serons l'un à l'autre. »

Ainsi parlait Marcel à sa mère.

Il n'avait pas besoin de parler à Mariette. En parlant pour lui, il parlait pour elle.

La mère Goupillon n'avait fait quelque objection que par acquit de conscience. Au fond, elle ne demandait qu'à se laisser convaincre.

On chercha donc un prêtre. Marcel et Mariette ne pouvaient se marier que comme se marient les chrétiens.

... Le mariage à la municipalité avait eu lieu. Le mariage religieux devait se célébrer un certain

jeudi soir, dans une chambre de la ci-devant rue Saint-Louis, chambre bien cachée derrière un atelier de carrosserie, et où un vieux capucin, habituellement déguisé en gendarme, disait la messe, tous les dimanches, entre minuit et une heure du matin.

La présence du capucin commençait à être soupçonnée dans le quartier. Sa tête fut mise à prix. « Cinq cents francs à qui le livrerait, cinq cents francs *en numéraire*, et cent francs pour chaque aristocrate qui ferait cortège au P. Ruffin. »

Il y avait quinze jours que cette prime, affichée depuis la Bastille jusqu'à la rue Charlot, n'avait pas provoqué la moindre dénonciation.

Mais comme il s'était trouvé un Judas parmi les douze apôtres, il se rencontra un traître dans le petit troupeau qu'évangélisait le P. Ruffin.

Un certain Lucas, neveu du carrossier et qui servait de sacristain dans la chapelle clandestine, fut tenté par cinq cents francs *argent*, à une époque où l'on ne voyait guère que des assignats; une paire de bottes coûtait, je crois, vingt-deux mille francs de ce bienheureux papier.

Le diable suggéra donc au misérable Lucas la pensée de livrer le Père.

Bien loin de repousser cette idée, Lucas s'y complut, il la mûrit; il s'ingénia pour tirer de son crime

— puisqu'il faisait tant que de le commettre — le meilleur parti possible.

Désireux de compléter la somme ronde de mille francs, il résolut d'adjoindre au capucin un accompagnement d'élite.

Lucas avait voulu, dans le temps, épouser une très-jolie personne, qui l'avait refusé net, à cause de sa laideur. Il avait donc juré à la beauté une haine profonde. Et ce fut en vrai artiste qu'il colligea les cinq personnages qui devaient escorter le P. Ruffin au Tribunal révolutionnaire... et sans doute plus loin. C'est à cette circonstance que la pauvre Mariette dut être choisie par ce misérable, en compagnie d'un ancien lieutenant aux gardes-françaises, d'un apprenti vitrier, et de deux ci-devant religieuses, tous les cinq « faits à peindre. »

Le traître avait vu Mariette à la messe. Et, la suivant à pas de loup, un soir, ou plutôt une nuit, qu'elle rentrait chez la mère Goupillon, il l'avait entendue causer avec sa vieille bonne Ursule. Mariette exhalait, à voix basse, mais avec une grande animation, son horreur contre les assassins du roi, son indignation aussi contre la lâcheté des honnêtes gens qui laissaient la place libre aux misérables.

Le matin donc du jour où devait se célébrer son mariage religieux, Mariette est arrêtée chez Mme Goupillon. En vain celle-ci proteste de l'innocence

de sa fille, assure qu'elle n'a jamais parlé politique. Le propos recueilli par Lucas est rapporté.

Mariette était trop fière pour le nier.

« C'est vrai, dit-elle, je l'ai dit, je le pense. Je le redirai à mes juges... Que Dieu pardonne à celui qui m'a trahie! »

Et, pendant que la pauvre mère tombe sans connaissance sur un lit, Mariette est entraînée et déposée à la Force.

Marcel était absent. Il était allé prévenir quelques amis sûrs qui devaient être, le soir même, les témoins de son mariage.

Quand il rentra, deux ou trois heures après, il trouva sa mère en proie à la fièvre et à un violent délire.

Il demanda Mariette. Ursule eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre ce qui était arrivé.

A peine l'a-t-il compris qu'il sent sa raison tout près de se troubler.

« Mon Dieu, dit-il par un effort de chrétienne résignation, que votre sainte volonté soit faite! Si durs que puissent me sembler vos décrets, je m'y soumets d'avance. Mais permettez que je ne devienne pas fou avant d'avoir tout tenté pour *la* sauver. »

Marcel avait des amis assez influents auprès de quelques-uns des gros bonnets d'alors.

Les plus farouches tyrans ont toujours eu, bon gré malgré, une grande considération pour les médecins. Même les Marat, les Hébert et consorts étaient obligés de compter avec les disciples d'Esculape. Ne dépendait-il pas de ceux-ci bien souvent de repousser ou d'appeler le seul ennemi que redoutassent les rois de la terreur : la mort?

Donc deux médecins, amis de vieille date du père de Marcel, avaient — Marcel le savait — arraché plus d'une victime à l'affreux couteau, rien qu'en parlant haut et ferme à ceux devant lesquels la France entière tremblait. Pourquoi n'en feraient-ils pas autant en faveur de Mariette?

Il courut donc chez le docteur Guillotin, puis chez le docteur Mâchefer. Tous les deux étaient absents.

Après quelques vaines tentatives pour les trouver en ville, il s'en fut, bride abattue, jusqu'à la Force. En attendrissant ou en achetant un geôlier, peut-être parviendrait-il à voir Mariette, à savoir d'elle de quoi on l'accusait, quels prétextes du moins on invoquait pour s'attaquer à un être aussi obscur et aussi inoffensif.

Il était trop tard.

La Justice alors était expéditive. Au moment où Mariette arrivait à la Force, une fournée de prisonniers partait pour le tribunal révolutionnaire.

Soit erreur, soit désir d'en finir plus vite avec cette victime de choix, et crainte de voir les porte-clefs eux-mêmes s'intéresser en sa faveur, on adjoignit Mariette au convoi.

Une heure après, elle était accusée, jugée, condamnée. Et, presque sans reprendre haleine, sans pouvoir dire adieu à aucun de ceux qu'elle aimait, elle montait sur la fatale charrette, serrée, à en perdre la respiration, contre une vingtaine au moins de condamnés.

De même qu'au moment où il arrivait à la Force, Mariette venait d'en partir, lorsque Marcel, après mille détours et mille fausses démarches, eut découvert la section du Tribunal révolutionnaire où avait été jugée Mariette, il apprit qu'elle venait de s'embarquer, il y avait à peine un quart d'heure, pour le suprême voyage, se dirigeant du côté de la Bastille.

Marcel connaissait du reste l'itinéraire habituel du funèbre cortége. En moins de cinq minutes, il l'eut rejoint.

Son premier mouvement fut de fendre la foule et d'escalader la charrette, pour dire à sa fiancée un dernier adieu. Il eut assez de présence d'esprit pour y renoncer presque aussitôt.

Il comprit qu'une haie impénétrable de chevaux l'arrêterait au milieu de son élan ; qu'à supposer

qu'il réussit à gagner la charrette, les bonnets rouges armés de piques qui escortaient le convoi se saisiraient de lui et le jetteraient dans quelque cachot. Ce serait l'affaire d'un demi-quart d'heure.

Il ne pouvait sauver Mariette. Du moins il voulut la suivre jusqu'au bout.

Donc il essaya de se calmer, de cacher du moins sa douleur derrière un front insouciant. Hélas ! parmi les milliers de *curieux* qu'il coudoyait, combien avaient, comme lui, l'âme déchirée et simulaient l'indifférence, pour pouvoir accompagner du moins jusqu'au pied de l'échafaud, une tête chérie !

Oh ! mes amis, chacun de vous a sans doute déjà traversé bien des épreuves. Bien des fois le sang de votre cœur a coulé. On n'arrive pas à quarante ans, comme nous tous ici présents, sans connaître un peu la vie et savoir, par une triste expérience, que les douleurs y sont la règle, et les joies l'exception.

Et pourtant avouez que pas un de vous n'a rien éprouvé jamais qui approchât de ce supplice « exquis, » comme disent les Anglais... Voir celle que l'on aime, toute resplendissante de jeunesse, de grâce et de beauté, — d'une angélique beauté où il semble que l'âme ait plus de part encore que le corps, — au moment où le lien le plus sacré et le plus doux va nous unir à elle, la voir conduite à la

mort comme une vile criminelle, montée sur un ignoble tombereau, escortée par des tigres à face humaine... voir tout cela et ne pouvoir rien faire pour l'empêcher! ne pouvoir même élever la voix pour protester contre cette indignité, pour exhaler du moins sa douleur et attendrir les pierres du chemin, moins dures que ces juges et ces bourreaux!

Ce que Marcel ressentait de cruels déchirements nul ne saurait le dire ou seulement le comprendre, que ceux qui ont passé par de semblables angoisses.

Hélas! l'eût-il voulu maintenant, Marcel n'eût même pu ni parler ni pleurer. Il semblait que sa voix se fût glacée dans sa gorge, que la source de ses larmes, après cette commotion trop forte, se fût soudain tarie. Il écoutait, il regardait, il marchait. Son âme tout entière souffrait des tortures inexprimables. Il ne pouvait rien manifester.

Mais Dieu a des consolations pour toutes les douleurs. Et que saint Paul a bien fait de nous engager a ne point nous désoler, à la manière de « ceux qui n'ont pas d'espérance! » — Oui le désespoir est un sentiment que le vrai chrétien ne connait point : ou du moins qu'il ne connait que comme une tentation.

Au moment où, sentant qu'il avait le pied sur le bord de cet abîme, Marcel, par une fervente

prière et un acte de résignation, s'en était écarté, le baume divin tomba sur son âme.

Il s'emblait que ses yeux ne fussent plus les mêmes : ce qui tout à l'heure lui paraissait une marche funèbre, était maintenant un véritable triomphe.

Mariette se tenait debout dans le noir véhicule.

Presque toutes ses compagnes, — la fournée n'était que de femmes, — les unes accablées par la vieillesse et les infirmités, les autres désespérées de voir leur vie coupée dans sa fleur et s'écriant avec la jeune captive : « Je ne veux pas mourir encore; » plusieurs courbées sous le poids du remords : car plusieurs étaient de misérables créatures à qui, toutes jeunes qu'elles fussent, manquait depuis longtemps la couronne d'innocence; presques toutes cédant à cette horreur de la mort et grelottant sous les froides bourrasques et les piquantes giboulées de mars, presques toutes étaient assises ou couchées dans la charrette.

Le visage serein, les yeux animés d'une céleste espérance, tout son être, déjà si calme et si confiant, fortifié par le désir de faire, avant de mourir, du bien à ces infortunées qui l'entouraient, Mariette ressemblait à une vision angélique.

Comme elle consolait celles qui n'avaient besoin que de consolations! Comme une étreinte de sa

main semblait réchauffer celles que glaçaient déjà les affres du tombeau! Ce qu'elle disait tout bas aux malheureuses dont je parlais tout à l'heure, les oreilles des anges l'ont seules entendu.

Mais Marcel, qui suivait d'un regard avide les effets de cette voix si pure, tombant tout à coup sur ces âmes souillées, Marcel, voyait clairement l'étonnement, la reconnaissance, un commencement de confiance, puis une pleine adhésion se peindre dans ces tristes yeux qu'allait tout à l'heure fermer la mort.

A mesure que Mariette parlait, il semblait que la vie revînt à ces pauvres âmes, comme une plante brûlée par le soleil se relève presque à vue d'œil sous les pleurs de la rosée.

Que dire de la foule? C'était comme toujours, un résumé de l'humanité, un microcosme. Les vrais suppôts de l'enfer, les sans-culottes, les *tricoteuses* insultaient, de toute la force de leurs poumons, cette jeune fille, cette apparition de la vertu qui semblait rendre plus hideux encore le vice triomphant. Le gros du public se taisait. Quelques braves essuyaient une larme furtive; bien sûrs les uns des autres, ils se disaient tout bas : « Dans quel temps « vivons-nous, grand Dieu! quels monstres nous « gouvernent, pour que tant de jeunesse, de « beauté, d'innocence s'en aille, à travers un flot

« de peuple muet, vers l'échafaud !

Arrivé à une certaine hauteur du boulevard, Marcel sut clairement que Mariette n'avait pas parlé en vain.

Il y avait là tout en haut d'une très-vieille maison, à une lucarne de grenier, une de ces poulies au moyen desquelles on monte les bottes de fourrage.

Une poignée de paille, en apparence reliquat purement accidentel de la dernière ascension, annonçait aux initiés, c'est-à-dire aux chrétiens, qu'à la lucarne ouverte se tenait un prêtre qui donnait l'absolution aux condamnés.

Au moment où la charrette passa, toutes les femmes, y compris Mariette, étaient agenouillées dans une attitude de recueillement et de componction. Marcel vit très-bien, sur le bord de la lucarne, deux mains qui s'étendaient pour absoudre.

La pensée que Mariette, sa Mariette, quelques minutes avant de mourir, venait, par ses exhortations, d'ouvrir le ciel à tant d'âmes, qui, deux heures auparavant, en étaient si loin ; cette pensée remplit le cœur de Marcel d'une joie pure... d'autant plus pure que les consolations du chrétien n'empêchaient pas les douleurs du fiancé d'être plus vives que jamais.

Marcel ne vit pas tomber cette tête virginale.

Après l'absolution donnée, et comme s'il n'eût attendu que ce signal, sa raison l'abandonna tout à coup.

La parole en même temps lui était revenue.

Il monta sur une borne et tint à la foule qui passait des propos tellement hardis et tellement sensés contre le régime des sans-culottes, qu'il fallut, bon gré malgré, que plusieurs de ceux-ci se détachassent du cortége pour faire taire, en l'arrêtant, cet audacieux perturbateur.

Le lendemain, Marcel comparaissait à son tour devant le Tribumal révolutionnaire.

Il était évident pour tout le monde qu'il était fou. — Les fous seuls alors osaient parler.

Un médecin, après avoir constaté sa folie, essaya de démontrer à l'accusateur public que là où il y avait démence il ne saurait y avoir criminalité.

Mais l'émule inconnu de Fouquier-Tinville raisonnait autrement.

« Citoyens, dit-il aux juges, combien faut-il
« qu'elle ait été acharnée la haine que ce Goupillon,
« — un nom déjà coupable par lui-même et qui ré-
« vèle un ami des prêtres, — la haine qu'il portait
« à la patrie, à la vertu, puisque d'un homme re-
« nommé jadis pour son bon sens, ces sentiments
« réactionnaires ont pu faire l'insensé que voici! »

L'arrêt qui envoya notre ami à la guillotine ne

voulut pas négliger cet argument lumineux.

Les juges, à l'unanimité, condamnèrent au dernier supplice Marcel Goupillon, convaincu de modérantisme et d'avoir professé contre les patriotes une exécration qui allait jusqu'au délire et à la folie.

C'est une ligne de plus à ajouter au volumineux dossier des « Aneries Révolutionnaires. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

HISTOIRE D'UN BAVARD.

I. Je parle........................ 1
II. Je me tais........................ 14
III. Je reparle........................ 36

PAR MONTS ET PAR VAUX.

I. La lune de miel........................ 49
II. Une inscription........................ 68
III. La canne du capitaine........................ 94
IV. Heureux tisserand! Infortuné marquis.... 105
V. Le muletier de Palalda........................ 122
VI. Pourquoi Léon n'aimait ni les montagnes ni la mer........................ 135
VII. La cavée du sacrilége........................ 158

ESSAIS DE CONTROVERSE POPULAIRE.

I. Dire après cela qu'il y a un bon Dieu..... 178
II. Sigismond le Fossoyeur........................ 188
III. La religion est bonne pour les femmes.... 196
IV. Les tribulations d'un factionnaire........ 209

Pages
V. Une recette de ménage.................. 222
VI. Six et un font... trois.................... 231

UN HONNÊTE HOMME.

I. A vingt-cinq ans.......................... 241
II. A cinquante ans.......................... 249
III. A soixante-dix ans...................... 255

Ce que la mère Tromblon allait faire au mont-de-piété.............................. 262
Double remède contre l'égoïsme......... 274

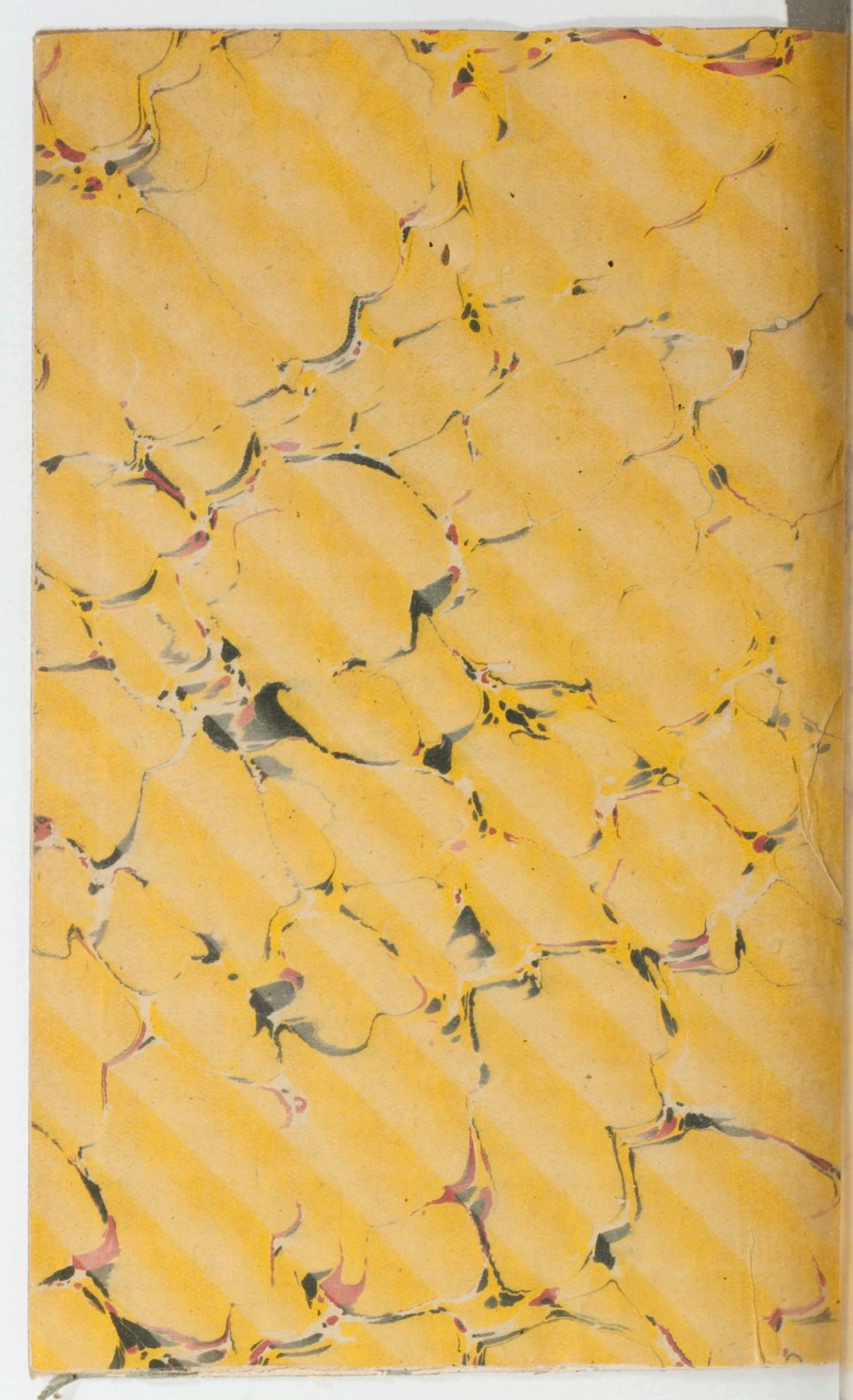
HISTOIRES PARISIENNES.

I. Le colonel et l'hospice des Ménages...... 293
II. L'avocat du bon Dieu.................... 313
III. Le père Lafripe.......................... 329
IV. L'apothicaire de la place des Vosges..... 350

FIN

Paris-Auteuil, imprimerie des apprentis catholiques-Roussel.

Paris. — Imprimerie Saint-Michel. — G. TÉQUI, 6, rue de Mézières, 6.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02601803 7